

431 **DELVAU** (Alfred) et **BRY** (Pierre). Mémoires d'un vieux sou. *Paris, Lécrivain*, 1859, gr. in-8, figure sur bois, demi-toile, n. rog. 10 »

*Édition originale.*

50
CENTIMES
pour Paris.

# BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

60
CENTIMES
pour la Province.

ÉDITION J. BRY AINE



MÉMOIRES

D'UN

# VIEUX SOU

PAR ALFRED DELVAU ET PIERRE BRY

PARIS, 1859. — LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES, RUE GIT-LE-COEUR, 10



# MÉMOIRES
D'UN
# VIEUX SOU

PAR ALFRED DELVAU ET PIERRE BRY

CE QU'ON APPELLE, JE CROIS, UNE PRÉFACE.

Tout le monde aujourd'hui écrit ses mémoires, — je ne sais pas pourquoi je ne ferais pas comme tout le monde.

Les mémoires sont, en effet, la forme la plus commode,— parce que la plus menteuse. On dit ce qu'on veut ; par exemple, beaucoup de mal des autres et beaucoup de bien de soi-même. Les autres ne réclament guères, — parce qu'ils sont morts quand vous parlez d'eux, et que, d'ailleurs, s'ils vivaient, il leur serait difficile d'écrire un volume pour répondre à une page. De toutes les façons, vous êtes assuré de leur silence, — qui équivaut ainsi à une approbation.

Montesquieu a dit des discours de réception à l'Académie, que c'était « des œuvres d'ostentation. » Il aurait pu le dire plus justement des autobiographies connues sous le nom prétentieux de mémoires.

La vanité dicte et la vanité écrit ces petites machines-là. On éprouve le besoin de poser soit en buste, soit en pied, soit à cheval même, — il y a des mémoires cavaliers ! — devant ses contemporains. Les chroniqueurs ont oublié de faire votre statuette, il est donc tout naturel que vous la sculptiez vous-même — avec un superbe piédestal. Ils sont si oublieux, les chroniqueurs, ils ont la vue si basse, les chroniqueurs, ils sont si mal élevés, les chroniqueurs, qu'ils ont passé et repassé devant vous sans faire attention à vous — qui faites, pourtant, si fort attention à vous !

Ah! la vanité, monsieur! Ah! la vanité, madame! Que de sottises elle fait commettre, — sans compter celle que je commets aujourd'hui en imitant tous ces vaniteux-là!

Il y a, cependant, — je l'avoue vite, — une petite différence entre ces mémorialistes et moi. Quand le médecin de M. de Pourceaugnac lui demande de quelle nature sont ses songes, ce brave homme lui répond naïvement qu'ils sont de la nature des songes. Mes mémoires ne seront pas de la nature des mémoires, — par cette excellente raison que, bien que j'y parle à la première personne, le *moi* féroce, le *moi* de Montaigne, n'y domine pas. Ce n'est pas précisément ma vie que je veux raconter, c'est la vie des autres, puisqu'en somme je ne suis rien par moi-même, et que je n'ai jamais rien été — qu'un morceau de cuivre.

Non pas que je prétende m'abstraire et m'effacer pour laisser dire et faire les autres! Non! Tout être créé, — végétal, minéral ou animal, — a son individualité, sa vie propre. *Cogito ergo sum*, dit la métaphysique. Je me permets de retourner cette proposition, à mon profit : Je suis, donc je pense. J'ai fait ma provision de philosophie durant ma longue carrière, et il m'arrivera plus d'une fois de donner de l'air à mon *arrière-boutique*, — pour employer la pittoresque expression de Montaigne à propos de ses pensées de derrière la tête.

J'ai vu beaucoup de choses et beaucoup de gens, et ce sont ces choses-là et ces gens-là que je veux raconter, pour me distraire, à cette heure extrême de la vieillesse où je ne suis plus bon à rien — qu'à refeuilleter ma vie.

Je suis, du reste, merveilleusement logé pour cela, — à cette heure brumeuse et mélancolique. Je prends mes invalides dans la boutique d'un numismate du quai Conti, au milieu de vieux compagnons plus riches et plus glorieux que moi, jadis, — mais, aujourd'hui, presque aussi dédaignés que moi. Nous avons tous couru à travers les âges et à travers les révolutions, et comme, à force d'avoir couru, nous nous sommes fourbus, on nous a mis à la retraite — en attendant qu'on nous mette à la fonte!

Ah! chères molécules constitutives de mon être, le jour est proche où il faudra nous séparer et nous confondre dans le grand Tout! Ce que vous êtes aujourd'hui, je le sais bien; ce que vous serez demain, c'est le secret des hommes!

« Serai-je dieu, table ou cuvette ? »

Dieu, — cela n'est pas probable! Les générations actuelles s'agenouillent bien devant la pièce de cinq francs, — mais non devant la pièce de cinq centimes!

Table, — peut-être! Table ou batterie de cuisine! Batterie de cuisine ou batterie de canon!

Quoi que je sois, qu'importe? J'aurai vécu vie humaine, — c'est déjà bien de l'honneur pour un simple morceau de métal. Peuple par mon origine, par ma nature, par mes mœurs et par mon costume, je dois mourir comme j'aurai vécu, — très obscurément.

Quant à mes voisins les vieux écus rognés, à mes voisines les vieilles médailles frustes, ils sont d'une origine différente et leur fin sera probablement tout autre que la mienne. Ce sont des orgueilleux et des orgueilleuses qui ont eu, plus que moi, le droit d'avoir de l'orgueil : ils sont d'un titre plus élevé!

Les d'Hozier, les Ménétrier et autres Court de Gebelin, généalogistes des princes, ducs, comtes et barons, ont représenté Noé s'embarquant sur la fameuse arche avec une liasse de parchemins nobiliaires où se lisent ces mots : « Titres de la maison de Croï, » et un ancêtre du duc de Lévis se tenant debout, le chapeau à la main, devant la vierge Marie qui a la bonté de lui dire : « Couvrez-vous, mon cousin! »

Eh bien! mes voisins et mes voisines en sont là! Ils se croient tous sortis de la cuisse de Jupiter ou de celle de Charlemagne, — les pauvres vieux et les pauvres vieilles!

Si vieux et si vieilles même qu'ils pourraient être et qu'ils sont leurs propres ancêtres! Ma vie est finie, à moi, octogénaire démonétisé. Eux, au contraire, ont de longs jours à vivre encore, je le vois bien aux soins dont ils sont l'objet, matin et soir, de la part du numismate, — leur maître actuel et le mien. Ce sont des personnages d'importance, pour la plupart, et je comprends le dédain avec lequel ils me traitent, — moi qui suis un homme de peu!

Je connais leur histoire aussi bien que la mienne, car ils bavardent toute la journée comme des pies, et se racontent mutuellement leurs royales origines, — afin de m'humilier! Comme si j'étais humiliable, — moi qui ai la conscience de mon infériorité!

Mais ils ont beau être des gentilshommes, et moi j'ai beau n'être qu'un plébéien, nous faisons, eux et moi, exactement la même chose : nous nous souvenons et nous regrettons. Dans tout ce que nous disons pour tuer les heures, il y a toujours des traces du *fuimus*. Ah! le *fuimus!* le *fuimus!* Vous reconnaissez-vous là-dedans, vieillards et vieillardes?

Pourtant, quelques-unes de mes voisines ne sont pas d'un type plus correct ni d'un titre plus élevé que moi, — malgré leurs grands airs! Ce sont des monnaies gauloises — en cuivre. Elles sont grossières de dessin et irrégulières de forme : ce sont des barbares! L'un de leurs côtés représente une tête assez laide, sans oreilles et sans cheveux; l'autre côté, qui ne vaut guère mieux, porte un animal informe — cheval, bœuf, bison ou sanglier — couché, et dont la queue relevée forme un S. D'autres, qui appartiennent à une époque postérieure, représentent des oiseaux, des griffons, des chevaux, des salamandres, saupoudrés d'hiéroglyphes et de symboles qui font le désespoir des savants qui s'arrêtent là de temps en temps! D'autres, aussi, sont des monnaies gallo-romaines ou gallo-grecques. Elles figurent des chars, des victoires ailées, des chevaux à têtes humaines, des oiseaux étranges, — saupoudrés, comme les précédentes, d'hiéroglyphes indéchiffrables!

Sans doute, sans doute, elles sont laides! Mais elles ont une valeur de curiosité et une valeur historique que je n'ai pas, moi, — le petit sou parisien! Ah! si, au lieu d'être né en **1774**, j'étais né en plein moyen-âge, — si, au lieu de porter la livrée de Louis XV, j'avais porté la livrée des empereurs romains!...

Hélas! ç'aurait toujours été une livrée!

Mais je n'ai pas à me préoccuper des histoires de mes voisins. Ils ont, d'ailleurs, leurs historiens, — des gens graves et chauves, qui portent des habits à palmes vertes et à ruban rouge. C'est mon histoire que je veux me raconter tout haut ici, rien que mon histoire, — ***Mein leben!...***

J'ai beaucoup vu et beaucoup entendu de choses. Si, par hasard, ma mémoire, affaiblie par l'âge, ne se rappelait pas certains détails de la vie humaine, je n'aurais qu'à regarder les foules bigarrées qui passent et repassent sans cesse sur ce vieux Pont-Neuf. La génération d'aujourd'hui ressemble aux générations d'hier. Si ce ne sont plus les mêmes individus, — ce sont les mêmes visages; si ce ne sont plus les mêmes costumes, — ce sont les mêmes mœurs. L'homme ne veut pas changer. Les mortels se passent la vie de main en main comme on se passait jadis le flambeau aux fêtes sacrées de la Grèce, dans les Panathénées de l'Attique. C'était le même flambeau, — c'est la même vie. Si Périclès revenait aujourd'hui à Paris, il y retrouverait Aspasie et Socrate, — la même sagesse et la même folie. Ah! le grand Dennourgos savait bien ce qu'il faisait, — si les hommes ne savent pas ce qu'ils font!...

Il me plaît, — pour m'égayer sur le bord de l'Inconnu où je vais disparaître bientôt, — il me plaît de me rappeler les divers événements auxquels j'ai été involontairement mêlé. Je n'ai pas la prétention d'apprendre rien à personne. C'est le tort ordinaire des vieillards, — ce ne sera pas le mien. Les vieillards s'imaginent qu'ils sont nés vieillards, — c'est-à-dire sages, — et ils donnent souvent leurs souvenirs comme des leçons. Le métier de professeur d'expérience ne me convient pas : mes élèves se moqueraient de moi. La jeunesse n'aime ni les leçons ni les leçonneurs, — elle est trop superbe pour cela! Elle ne croit pas un mot de ce que lui raconte l'expérience des autres. Elle veut savoir par elle-même, — quitte à s'en mordre les doigts plus tard. L'expérience ne s'enseigne pas comme l'escrime. C'est la pratique de la vie qui vous apprend la vie. Vous aimez et vous souffrez; vous êtes aimé et vous faites souffrir les autres; ils pleurent et vous pleurez, — voilà l'expérience. Les jeunes deviennent vieux; ils doivent rester vieux et ne rien dire aux jeunes — qui ont autre chose à faire qu'à écouter leurs sornettes entrecoupées de catarrhes.

Je ne veux donc pas imiter ces Cassandres que personne n'écoute. Ce n'est pas dédain, certes, — c'est indifférence pure et simple. Je suis vieux, je le répète, hors d'âge et de saison; les heures froides de la vieillesse sont lentes à passer, — surtout en plein air et en plein Pont-Neuf. Je rumine ma vie d'autrefois; je me rappelle tout haut. Passez, si je vous ennuie; restez, si je vous intéresse. Je n'appelle et n'éloigne personne.

—

## Chapitre premier

Je suis né. — Jeune sou, vieux fous — Un exemplaire Louis XV de M. et Madame Denis. — La fin d'un règne et la fin d'un roman. — Pastel effacé.

Tout comme le Petit-Jean des *Plaideurs*, « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. »

D'ordinaire, les hommes se rappellent peu les premiers bégaiements de leur vie, — bien que quelques-uns d'entre eux, romanciers ou poètes, aient prétendu dans leurs petits vers et dans leurs gros livres que les impressions de l'enfance ne s'effaçaient jamais. Elles n'existent pas; comment s'effaceraient-elles? Le cerveau de l'enfant n'a que des pages blanches où rien ne peut s'imprimer. Quant au cerveau du jeune homme, ce qui s'écrit dessus est tellement incohérent et ténébreux qu'il est difficile de s'y retrouver plus tard. L'homme seul se souvient — et encore!

Moi, au contraire, — en ma qualité de créature faite de cuivre et d'étain, au lieu d'être faite de chair et d'os, — j'étais sorti tout d'une pièce, complet et parfait, des entrailles d'acier qui m'avaient conçu. C'est l'histoire de madame Minerve sortie tout armée du cerveau du grand *Zeus*; c'est aussi l'histoire des idées. N'étais-je pas une idée en métal?

Je n'étais pas né depuis une heure que j'avais déjà un maître, — semblable en ceci à ces pauvres chères créatures humaines que j'ai rencontrées tout le long, le long de ma vagabonde carrière.

J'étais très beau, — permettez moi cette fatuité d'un instant. Les vieillards sont vantards, et cela se comprend, mon Dieu! Mentir aux autres, n'est-ce pas se mentir à soi-même? Les vieux qui répètent sans cesse qu'ils ont été riches, beaux, spirituels, — autrefois! — finissent toujours par le faire croire. Ces mensonges-là, en somme, ne font de tort à personne, — qu'à la vérité.

J'étais très beau, je vous l'assure, — foi d'invalide! J'étais tout flambant neuf, orné du portrait de sa majesté Louis XV, et marqué — forçat du travail — des trois fleurs de lys sacramentelles. Une livrée royale comme vous voyez.

Aussi avais-je hâte de courir par le monde, d'entendre toutes les musiques, de voir toutes les belles choses, de respirer tous les parfums, — de boire la vie, en un mot! Je ne savais rien encore, — c'est pour cela que je voulais savoir.

Comment et par qui allais-je débuter? Bien que né dans une condition très humble et destiné, par cela même, à une existence modeste, je devinais bien que ma jeunesse et ma beauté me serviraient de meilleurs passeports que les meilleurs titres de noblesse. — « Je suis gueux, madame; mais je suis beau, — voulez-vous m'aimer? Je suis gueux, monsieur; mais je suis jeune, — voulez-vous m'aider?... » Ah! la jeunesse! Ah! la beauté! Quels puissants talismans!

J'avais déjà un maître, — voilà ce qu'il y avait de plus clair dans mon affaire. Était-ce un goujat, un manant, un homme de peu? Je le croyais naturellement, d'abord. Mais à la blancheur de ses mains, aux parfums d'ambre que toute sa personne exhalait, je m'aperçus vite que mon maître était un petit-maître.

Mais, que voulait-il donc faire de moi? Il s'était trompé, sans doute. Sans doute, il m'avait pris pour un louis, — à cause de mon bon air et de ma fière mine? Cette méprise m'honorait.

— Place Royale, au Marais! — cria-t-il, d'une voix un peu cassée par les années, à quelque chose qui devait être un laquais.

Place royale! au Marais! Je ne connaissais pas encore ce pays — qui devait être un pays lointain, à en juger par le temps que mit le carrosse à y aborder. Je ne le connaissais pas encore, mais je devais le connaître très intimement un jour, grâce à d'autres maîtres, — des joueurs de bouchon...

Le carrosse s'arrêta. Mon maître descendit lentement bien lentement, avec des jambes un peu cassées par les années, — comme la voix. Je descendis avec lui.

Quelques minutes après, un laquais annonçait à deux battants : « M. le chevalier de Cormeilles, » et — en même temps que le bruit d'un baiser discret, appliqué par deux vieilles lèvres sur deux vieilles mains, — j'entendais une voix de femme, contemporaine de la voix de mon maître, qui répondait : « Ah! chevalier, que vous êtes aimable d'être venu me voir avant ma mort!... »

Je ne savais pas trop où j'étais. Je sentais une atmosphère un peu lourde, — l'atmosphère des grands appartements d'autrefois, encombrés de meubles et de tapisseries, et, surtout, encombrés de parfums de toutes sortes, rose, benjoin, ambre et marjolaine. Cela sentait le passé, — mais le passé qui avait été radieux et charmant, et qui l'était encore un peu. Cela sentait bon, en somme.

— Chevalier, — reprit la voix de femme — je ne vous espérais plus en ce monde! Six semaines sans me voir! Six semaines à notre âge, mon ami! Je gage que vous m'avez été infidèle?...

— Ah! marquise! marquise! — protesta la voix de mon maître, en toussant légèrement, — j'ai le bonheur d'être resté jusqu'ici le plus constant de vos adorateurs et le plus sincère de vos amis : c'est un gage pour le présent et pour l'avenir.

— L'avenir, chevalier? mais, c'est demain, ou après-demain! Notre adorable farce est jouée, cher, il faut tirer le rideau!

— La mélancolie vous va comme la gaîté, madame. Vous ne pouvez jamais cesser d'être charmante! Mais pourquoi m'attristez-vous, moi qui ne sais pas me moquer de demain comme vous le faites? Je suis peureux comme un enfant et nerveux comme une chatte, marquise; ménagez-moi!

— Pourquoi et de quoi avez-vous peur, Louis? Vous avez aimé et vous avez été aimé... Ne protestez pas. Vous avez été aimé, je vous le dis... et je m'y connais...

— Je vous crois, Louise, je vous crois! Vous me deviez bien ce dédommagement d'ailleurs, après les rudes angoisses par lesquelles vous m'aviez fait passer... Car vous étiez coquette, convenez-en, marquise.

— Coquette? non. C'est vous qui étiez jaloux, voilà tout.

— Ne parlons plus de cela, marquise; cela attristerait peut-être nos derniers jours!

— Vous le voyez, c'est vous qui le dites vous-même : nos derniers jours! Vous mêlez involontairement des cyprès aux roses de votre conversation!

— Ah! pardon, pardon, madame! C'est qu'involontairement je pensais à cette douloureuse nouvelle que j'ai apprise hier et que vous ignorez sans doute...

— Laquelle, chevalier?

— La mort de sa majesté Louis XV!

— Sa majesté est morte? Alors la royauté l'est aussi, chevalier! Nous pouvons nous en aller, nous, leurs serviteurs. Les veuves se brûlent, au Malabar, sur le cercueil de leurs époux; pourquoi n'en ferions-nous pas autant sur le cercueil de la royauté, nous, ses veufs et ses veuves?

— Ah, marquise, marquise! les temps sont tristes!

— Vous êtes le fils du temps, chevalier, et vous avez hérité de ses défauts. Si nous parlions d'autre chose?

— Toujours railleuse et charmante! Mais je ne sais pas vous en vouloir. Et la preuve, la voilà, — ajouta le chevalier en ouvrant sa main et en me montrant.

Je sortais enfin de ma nuit et je voyais.

Pendant que la marquise m'examinait, je l'examinais aussi, — sans qu'elle s'en doutât.

Elle était presque belle encore, — cette vieille marquise, — sous sa poudre et dans ses paniers. Elle était maigre, elle avait des rides, elle n'avait plus de dents, — ou presque plus, — elle avait la voix un peu cassée, l'allure un peu sénile; mais, somme toute, ses yeux avaient encore des rayons, sa bouche avait encore des sourires, sa taille avait encore de la grâce. Elle avait dû être bien belle, cette femme-là!

Elle jouait avec beaucoup d'esprit d'un éventail frangé de plumes et peint par Watteau; avec beaucoup d'esprit aussi d'une tabatière de Ravechel dans laquelle l'ombre de ses doigts prenait l'ombre d'une prise.

L'appartement dans lequel elle se trouvait était fait pour elle, — comme elle était faite pour cet appartement. Ils avaient vécu ensemble, — et ils avaient l'air d'avoir vieilli ensemble aussi. Les tapisseries étaient alors fanées, — d'éclatantes qu'elles avaient été. Les fauteuils étaient alors affaissés, — de capitonnés qu'ils avaient été.

Elle était assise, dans la pose la plus nonchalante, sur le sopha le plus crébillonnant du monde, en satin broché et à garniture dorée, et ses pieds lilliputiens jouaient d'une façon provoquante dans une paire de mules à talons rouges qui appelaient les compliments.

En face d'elle, sur une étagère en bois de rose, s'étalaient une foule de curiosités précieuses, — hanaps niellés, — ai-

guières d'or, — coupes d'argent godronnées à feuillages, — grès de Flandre, émaillés gris et bleu, avec ornements et mascarons, — agates orientales, etc., etc.

Et, dans le fond de l'appartement, une boîte à horloge en cuivre ciselé à jour et doré, ne marquant plus les heures, sans doute pour faire croire à cette grande dame, qui avait été une belle dame, que le Temps s'était arrêté pour elle,— par galanterie!

Un meuble, surtout, attirait mon attention. C'était une commode à marbre rouge et à cuivres dorés, — une commode ventripotente, comme on en faisait à cette époque-là, et comme j'en ai retrouvé, depuis, chez certains artistes. Ah! la belle commode en bois de rose! La belle commode! La belle commode! Pourquoi n'en fait-on plus ainsi aujourd'hui? Pourquoi l'acajou et sa forme bourgeoise?

— La coquette médaille! — ne put s'empêcher de s'écrier la marquise, en me reluquant de très près.

— Ce n'est qu'un sou, madame; mais il est frappé à l'effigie de Sa Majesté, et il devient ainsi un souvenir.

— Je l'accepte comme tel, chevalier. Je l'accepte d'autant plus volontiers qu'il a une double signification; voyez: *Louis-le-bien-aimé*. Ne vous appelez-vous pas aussi Louis, chevalier?

— C'est vrai, marquise, — répondit mon maître en jetant un regard malin à sa vieille maîtresse. — C'est vrai; mais voyez, à votre tour: *Louis-le-quinzième*.

— Ah! une épigramme, chevalier. Vous êtes un ingrat!

— C'est vrai, marquise, et je m'en repens, car si j'ai été le... quinzième... j'ai été aussi le bien-aimé de votre cœur... Ce seul bonheur efface tous les malheurs passés...

— Louis! — fit la marquise d'un air tendre.

— Marquise? — répondit le chevalier, sans avoir l'air de comprendre le sens de cette exclamation langoureuse.

— Ne m'appelez pas marquise, mais Louise, puisque je vous appelle Louis, comme au temps où vous étiez à mes pieds, me regardant avec amour et me répétant les madrigaux les plus parfumés de la chrétienté... Tenez, il y a un quatrain qui m'a toujours produit un effet inimaginable... Je veux que vous me le répétiez, Louis... Je le veux!

— Mais lequel, madame?

— Ah! faites donc l'étonné... Vous le connaissez mieux que moi, et autrefois, Louis, autrefois, vous étiez le premier à me le rappeler... Mais puisqu'aujourd'hui votre cœur n'a plus de mémoire, je vais lui en donner...

La divinité qui s'amuse...

— Ah! pardon, madame, pardon! dit vivement et tendrement le chevalier, que sa jalousie rétrospective venait de quitter, — ainsi qu'un accès de goutte, — et qui se sentait redevenir jeune et amoureux.

Et il répéta, en tenant dans ses vieilles mains les maigres mains de la marquise:

« La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon ne serait pas ma muse:
Elle serait Thétys — et le jour finirait!... »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le madrigal était un peu précieux, mais la chute en était charmante, — si charmante même qu'elle amena la mienne. Je roulai sur le tapis au moment le plus mythologique.

Ce que j'entendis ce soir-là m'étonna bien un peu, — faute d'habitude. Plus tard, cela m'étonna beaucoup moins. Plus tard, lorsqu'on chanta devant moi *Monsieur et madame Denis*, je me souvins du chevalier et de la marquise, — de mon premier maître et de sa dernière maîtresse.

C'est toujours la même comédie qui se joue depuis le commencement du monde, mes enfants!...

## Chapitre II

La chanson de l'étrier. — Bonne cantatrice, mauvais chanteur. — Ce que les femmes ne pardonnent jamais. — Isolement. — Les derniers hôtes de ma maîtresse. — On exalte Louis XV, ou calomnie Louis XVI. — Le bon petit temps c'était là, la la..... — On voudrait brûler les philosophes. — Réapparition et disparition de mon premier maître. — Pressentiment. — 14 juillet. — Emigration. — Un coquin d'intendant.

« Je ne ris oncques tant que je feis à ce patelinaige. » — comme dit maître François Rabelais, le *great jester*, en son immortel livre du *Pantagruel*.

Mais il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, — ni si bonne comédie qui ne finisse. Quand on me releva de ma faction improvisée sur le tapis à rosaces du salon, l'horloge antique marquait toujours la même heure, — suivant son habitude courtisanesque; seulement, le soleil, — qui n'avait pas, pour mon maître et sa maîtresse, les mêmes complaisances que cette horloge si bien élevée, — le soleil avait disparu pour reparaître le lendemain à travers la soie rose des rideaux. Il était dix heures du matin.

La marquise avait un déshabillé galant du meilleur goût et du meilleur effet, et quand elle vint prendre place devant une petite table en laque de Chine, — sur laquelle une soubrette de Lancret avait posé une tasse en Sèvres remplie de chocolat, — il me sembla qu'elle avait perdu quelques années et retrouvé quelques attraits. En la comparant avec un pastel de La Tour, accroché à la boiserie du salon, dans un cadre ovale en porcelaine peinte et enguirlandé de bambins joufflus, je la reconnus aisément, — bien qu'il y eût, entre le jour où ce pastel avait été fait et le jour où nous étions, un intervalle de quinze ans au moins. L'amour est décidément un grand magicien!

Hélas! c'était le chant de l'étrier que venaient de chanter là ces deux amoureux d'autrefois! La voix leur avait manqué; des notes fausses avaient attristé leur duo — si bien commencé pourtant! La marquise seule avait persisté dans ses vocalises des bons jours et dans ses fioritures des belles nuits!

Je m'en aperçus d'abord à sa physionomie souriante et moqueuse, à la façon impertinente dont se retroussaient ses lèvres quand elle songeait à la partition à deux voix — déchiffrée si péniblement quelques heures auparavant. Ensuite, je l'entendis se raconter tout haut à elle-même ses impressions et je plaignis fort le pauvre chevalier, — dont elle se plaignait plus fort que moi encore...

Malgré cela, je ne fus pas oublié. Le chevalier n'avait pas toujours aussi mal chanté; il avait même été un virtuose assez distingué — dans son temps. La marquise s'en ressouvint à propos et — en faveur du bonheur qu'il lui avait donné autrefois — elle consentit à conserver le gage qu'il lui avait apporté la veille. Je fus placé sur l'étagère, à côté des inutilités charmantes et coûteuses qui s'y trouvaient. Ce fut la dernière fois qu'elle s'occupa de moi — et du chevalier.

La dernière fois!

En effet, le pauvre chevalier ne revint plus que de loin en loin, et jamais il ne fut reçu seul. Elle le laissait entrer dans le salon quand il y avait déjà du monde ou quand il venait avec du monde. Elle l'accueillait alors avec sa politesse et ses grandes manières ordinaires, — mais jamais avec une nuance d'urbanité différente qui pût lui faire croire qu'il avait jamais été autre chose qu'un ami.

Ce qui prouve que, lorsqu'on ne sait plus lire couramment, il ne faut plus ouvrir de livre. Les femmes n'aiment pas qu'on épèle et qu'on ânonne: cela les impatiente et les irrite. Elles préfèrent les extravagants aux maladroits!

Quant à moi, — dernier souvenir d'un dernier amour, — je fus complétement délaissé, et je passai de longues heures, puis de longs jours, puis de longs mois, puis de longues années dans un isolement mortel.

L'hôtel de la marquise se fermait peu à peu aux visiteurs. Les amis se faisaient rares. Les événements marchaient vite vers un aboutissement sinistre et j'entendais parfois, dans le petit salon où j'étais condamné à vivre, des choses qui me faisaient rêver et espérer, — moi, le petit sou plébéien!

Les hôtes habituels de la marquise étaient un abbé à museau de fouine, un ami du chevalier de Cormeilles, un baron bedonné comme une outre, et une douairière parcheminée qui rappelait à merveille les mauvaises fées des contes de madame d'Aulnoy, — en tout quatre fidèles! Un cercle de cinq mécontents!...

Il fallait entendre la litanie d'injures adressées par ce quinqué aux philosophes et aux encyclopédistes! Il fallait entendre la kyrielle de lamentations adressées à ce bon vieux temps, — qui avait été le jeune temps de ces débris d'hommes et de femmes!

— Ah! l'abbé, quelle époque monstrueuse! — disait un soir la douairière en levant les yeux et les mains au ciel. — Ce sont vos philosophes qui gouvernent la France aujourd'hui! Le roi Louis XVI n'est qu'un soliveau.

— Madame, — répondait gravement l'abbé, — le roi Louis XVI n'est pas un soliveau, c'est un serrurier, un très bon serrurier même. Il a eu pour maître un ouvrier qui

s'appelle Gamain, et qui entre aux Tuileries et à Versailles beaucoup plus facilement que je n'y entrerais, moi dont les ancêtres ont eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi Louis XIV...

— Ah! pourquoi sa majesté Louis XV est-elle morte? — reprenait la douairière.

— Pourquoi Marie-Antoinette ne prend-elle pas en main la conduite du royaume? — demandait l'ami du chevalier de Cormeilles du ton bienveillant qu'il eût pris pour demander l'heure.

— Marie-Antoinette n'est pas une vraie reine, — répondait alors la marquise, qui se souvenait toujours de Louis XV. D'ailleurs, il faut un roi, non une reine, pour un pays comme le nôtre! Une reine, à quoi bon? Ne sommes-nous pas toutes reines?...

— Vous dites vrai, comme toujours, marquise, — murmurait le baron bedonnant, qui songeait à Sophie Arnould.

— Il nous faut un roi, un vrai roi! — reprenait la marquise en s'animant. — La royauté se meurt, la royauté est morte!... Et ce sont vos encyclopédistes et vos philosophes qui l'auront assassinée, les misérables!... Oui! vos encyclopédistes et vos philosophes, l'abbé! Ce sont eux qui mènent la France par le nez! Ce sont leurs abominables doctrines qui gouvernent! La noblesse n'existe plus aujourd'hui; ils lui ont enlevé son prestige! ils ont écrit et prôné partout je ne sais quelles maximes subversives où il est parlé de l'égalité des hommes, du droit qu'ils ont d'être libres, de l'inutilité des titres, et de mille autres sornettes qui méritaient la corde! On s'est contenté de faire brûler par la main du bourreau les livres où s'étalaient impudemment ces abominables niaiseries! La belle affaire, vraiment! Ce sont les auteurs de ces livres-là qu'on aurait dû brûler! Cela aurait peut-être corrigé beaucoup de gens de l'envie de les imiter!...

— Madame la marquise a raison, cent fois raison! — s'écriait l'abbé, qui était un exemplaire, égaré en France, du fameux Torquemada. — On aurait dû brûler ces drôles! On aurait dû les pendre, les rouer, les écarteler, leur arracher la langue avec des tenailles rouges, leur couper la main droite avec une hache!... Cela se faisait au bon temps, au vrai temps de la royauté, sous sa majesté Louis XIV et sous sa majesté Louis XV!... Un jour, en 1666, un mauvais poète, un philosophe d'alors, un libertin de vingt-cinq ans, Claude Le Petit, écrit une satire impie où les prêtres étaient odieusement raillés!... On arrête ce misérable; on l'interroge; il répond que les vers en question ne sont pas de lui; qu'on les a ramassés dans sa rue, sous ses fenêtres, ce qui était vrai, mais qu'il ne les a jamais écrits, et qu'il les voit pour la première fois. C'était possible; mais il y avait un libelle impie de commis; un prêtre, en passant, l'avait ramassé devant la maison de Claude Le Petit: ce libelle devait être de Claude Le Petit, puisqu'il était poète, libertin et athée... Le procès s'instruit, très vite, très vite, très vite, comme il convient dans ces sortes d'affaires, car les intérêts de Dieu demandent à être servis ainsi; Claude Le Petit est condamné à être pendu et brûlé en place de Grève, et il est pendu et brûlé en place de Grève, le 17 juin 1666!... Et d'un! Un autre jour, à Abbeville, en 1762, un jeune impie de dix-sept ans, nommé le chevalier de la Barre, oublie de saluer une procession, la procession de Saint-Wulfran, qui passait sur le pont Talance. On l'arrête; on l'interroge; on lui fait un procès; on le condamne, et, malgré les prières de sa tante, l'abbesse de Vignancourt, il est décapité!... Et de deux!... Il y en a d'autres encore! Malheureusement, l'indulgence est venue; on a laissé faire, on a laissé dire, et nous en sommes là!

— La France, tombée aux mains d'hommes obscurs, perdus de dettes et de débauches! Oh!... — reprenait la douairière avec dégoût. Les grands noms de la noblesse remplacés par les noms de messieurs Voltaire, Condillac, J.-J. Rousseau, La Mettrie, Helvétius, d'Holbach, Denis Diderot, Mably, Jean d'Alembert!... Des barons pour rire et des athées pour de bon! Des fils de couteliers et des fils d'horlogers! Des fils d'aventuriers et des fils de filles!... Ah! parmi les misérables qui ont été attachés au pilori, fleurdelisés ou roués en Grève, il n'y en avait pas qui le méritassent autant que ces encyclopédistes maudits et que ces philosophes damnés!...

Après cette philippique passionnée, il se fit un silence complet dans le petit salon, — comme si, d'un commun accord, chacun eût compris que le mieux était encore de se taire. Tout ce qu'on pouvait dire avait été dit, en effet; toutes les vésicules à fiel et à regret de cette aimable compagnie de eux et de vieilles, avaient été vidées: il fallait leur donner le temps de se remplir!

Le baron bedonnant et bedonné n'était pas trop méchant homme au fond, et, ce qu'il regrettait le plus, dans la royauté disparue, c'était Sophie Arnould, — une baladine devenue vieille comme il était devenu vieux!

L'ami du chevalier de Cormeilles était peut-être le seul personnage de ce concert de malédictions qui ne fit pas sa partie, — ce qui, d'un quintette, faisait alors seulement un quatuor. Il venait dans ce salon parce qu'il avait l'habitude d'y venir depuis un temps immémorial; mais ce n'était pas avec l'intention d'épouser les colères de celle-ci et les rancunes de celui-là, et de faire chorus à toutes les malédictions qu'on pouvait y jeter sur les idées nouvelles; il y venait tout simplement pour dormir en société, — le sybarite qu'il était!

La douairière et la marquise avaient des raisons particulières pour détester l'ordre de choses actuel et pour regretter l'ordre de choses passé. Et ces raisons se lisaient en lettres moulées sur leur visage parcheminé: elles n'étaient plus jeunes, elles n'étaient plus belles, elles n'étaient plus aimées! Voilà le châtiment des femmes qui ne songent qu'à l'amour, — la vieillesse! Chez celles qui ne se contentent pas d'être femmes, mais qui, encore, sont épouses et mères, la vieillesse est un accident ordinaire de la vie, qui — au lieu de les rendre tristes et rechigneuses — les rend bienveillantes et respectées. Les premières n'ont pas su retirer à temps la couronne de roses et de myrtes que la main folâtre des amours avait placée sur leurs cheveux blonds ou sur leurs cheveux noirs, — et cela manque de gaîté, des myrtes sur une tête chenue! Les autres, au contraire, ont abdiqué à l'heure dite leur rôle d'amoureuses, et elles ont su remplacer à propos la couronne de roses par la couronne de cheveux blancs: on les adorait autrefois comme des vierges, on les adore aujourd'hui comme des saintes!... Abdiquez à temps, impératrices de la grâce et de la beauté, — abdiquez à temps! C'est là qu'est le secret du bonheur!

C'était, en somme, le petit abbé qui maudissait le plus haut et haïssait le plus fort, — pour des raisons personnelles, aussi, comme la marquise et la douairière: les bénéfices s'envolaient un à un, comme des oiseaux ingrats qu'ils étaient. Les bénéfices! les bénéfices! les bénéfices! Ils lui pleuvaient autrefois, lorsqu'il servait monseigneur de Jarente, évêque de Digne et d'Orléans, — qui servait monseigneur le duc de Choiseul, — qui servait madame la marquise de Pompadour, — qui servait sa majesté Louis XV! Mais sa majesté Louis XV était morte! Mais madame la marquise de Pompadour était morte! Mais monseigneur le duc de Choiseul était mort! Mais monseigneur l'évêque de Digne était mort! Et — avec l'évêque de Digne, le duc de Choiseul, la courtisane royale, le débauché couronné, — la feuille des bénéfices! Ah! le malheureux abbé! comme il avait raison de regretter le vieux temps et de maudire le temps présent!

Mais aussi, comment Louis XVI aurait-il pu pensionner l'abbé et les autres abbés de même farine — ou plutôt de même son — qui couraient par le monde, criant et décriant? Louis XV, le Bien-Aimé, n'avait-il pas laissé un déficit de quarante millions? Et ces quarante millions n'avaient-ils pas fait beaucoup de petits qui, additionnés, avaient produit un milliard? Un milliard de déficit!

Les cinq personnages en question, réunis dans le salon de la marquise, étaient sur le point de recommencer leur papotage acrimonieux, lorsqu'un valet entra, annonçant M. le chevalier de Cormeilles.

Le chevalier était très pâle et très agité. Il salua tout le monde d'un air distrait, alla droit à la marquise, lui prit la main, la porta à ses lèvres qui tremblaient et murmura d'une voix étouffée:

— Adieu, marquise, adieu!

— Que signifie cet air d'enterrement? — lui demanda-t-on de tous côtés, en s'empressant autour de lui.

— Cela signifie que Paris n'est plus habitable et que je vais me réfugier en Angleterre, où sont déjà beaucoup de nos amis.

— Quelle est cette charade de mauvais goût, chevalier?

— Une charade dont je vais vous donner le mot, marquise... Car j'ai la main pleine de vérités, et comme je puis, en l'ouvrant, vous être utile à tous, je l'ouvre!

— Toujours fou, mon pauvre chevalier! — dit la marquise avec un sourire de douce pitié.

— Toujours fou, oui, marquise, toujours fou; c'est-à-dire toujours votre ami! Mais vous ne savez donc rien ici de ce

qui se passe au dehors? Les bruits de la rue ne montent donc jamais jusqu'à vos oreilles?

— Qu'y a-t-il donc de commun entre la rue et le salon, entre le peuple et la noblesse, s'il vous plaît? — demanda dédaigneusement la vieille douairière.

— Vous l'apprendrez plus vite que vous ne voudrez, madame!

— Mais enfin?... demanda le baron bedonnant, qui, fatigué sans doute de songer à Sophie Arnould, commençait à songer à lui.

— La monarchie va sombrer! — répondit tristement le chevalier, en serrant la main de sa vieille amie. — La monarchie va sombrer!... Il faut abandonner le vaisseau si nous ne voulons pas être engloutis avec lui!... Il faut quitter Paris, messieurs! Il faut quitter la France, marquise!... Le flot révolutionnaire monte, monte, monte... il va nous envahir! Des troubles ont eu lieu dans plusieurs quartiers de la ville... Des scènes de désordre, des scènes sanglantes se sont passées dans le faubourg Saint-Antoine...

— Quoi! tant de bruit pour une émeute de la populace! s'écria la douairière.

— Cette populace est aujourd'hui le peuple, madame! — répondit tristement le chevalier. — Le peuple, c'est-à-dire la nation.

— Alors, à vous entendre, chevalier, — demanda le baron en frappant de sa canne à pomme d'or sur le parquet du salon, — nous serions du peuple, nous?

— Hélas! oui, baron.

— Décidément, chevalier, vous êtes fou, fou à lier; madame la marquise avait raison... Partez, si vous voulez; nous, nous restons. Tant qu'il y aura un roi en France, il y aura une autorité; tant qu'il y aura une autorité, il y aura des troupes, et tant qu'il y aura des troupes, les révoltes de la populace seront vite apaisées! Nos ancêtres en ont vu d'autres, allez, mon cher! Ils ont eu contre eux les Jacques, et les Jacques ont été battus, comme des manants qu'ils étaient! Partez, partez, puisque la peur vous prend aux talons... Nous, nous attendrons!...

— Bien parlé, baron! — s'écria la marquise, en se levant et en allant serrer la main du vieil amant de Sophie Arnould.

— Ainsi, marquise, vous vous obstinez à rester? — demanda le chevalier, plein de mélancolie.

— Je croyais vous l'avoir fait comprendre, chevalier! — répondit la marquise avec une hauteur un peu cruelle.

— Moi, je vous suis, mon cher chevalier! — s'écria son ami, qui voyait son repos troublé et qui ne demandait pas mieux que d'aller promener sa nonchalance en pays étranger. — Je vous suis! Allons en Angleterre!...

— Et qu'y ferez-vous, malheureux, vous qui êtes sans fortune? — exclama la douairière, qui avait ébauché, jadis, un roman de cœur avec l'ami du chevalier.

— Ce que nous y ferons? Nous travaillerons!...

— Ils travailleront! Comprenez-vous, marquise, ils travailleront!... — s'écria le baron avec une colère qui me parut comique, à moi, le sou plébéien, mais qui parut très belle au noble aréopage.

En ce moment, — et comme pour donner plus d'autorité aux paroles du chevalier de Cormeilles; — la place Royale, d'ordinaire si tranquille, surtout à cette heure, retentit de cris tumultueux. Des cliquetis d'armes, des voix humaines, des plaintes, des murmures, des menaces, — tous les bruits de la foule, se firent entendre avec une grande énergie.

Le baron pâlit, ainsi que la douairière.

Le chevalier alla de nouveau vers la marquise, lui prit de nouveau la main, et, de nouveau aussi, lui dit, avec des larmes dans la voix et dans les yeux :

— Quittez Paris, quittez Paris, Louise. Je vous en supplie, au nom de notre passé, au nom de notre amour, au nom de notre amitié... Songez que nous ne nous reverrons peut-être plus!...

La marquise se détourna, repoussa la main que lui tendait le chevalier, et dit à un valet qui venait d'entrer :

— Apprêtez les tables de jeu... Baron, vous me devez une partie d'hombre... vous l'avez promise, je vous attends...

Le chevalier et son ami se retirèrent alors, le premier, désespéré, le second un peu ennuyé de voir ses habitudes ainsi dérangées.

Le lendemain matin, les bruits de la veille se reproduisirent sur la place Royale et dans les rues avoisinantes; le canon gronda; une mousqueterie animée retentit pendant quelques heures; l'émeute de la veille était devenue une révolution.

C'était le 14 juillet 1789!...

Le lendemain de ce lendemain, l'hôtel de la place Royale était abandonné par la marquise, qui se décidait enfin à suivre le conseil de son vieil ami.

Elle avait emporté l'argent, les diamants, les bijoux, — les choses emportables. Le reste était resté. Mais il n'était pas perdu. Il y avait un intendant qui s'était chargé de mettre à couvert de l'orage qui venait toutes les choses inemportables, — gros et petits meubles. « Pour qu'un homme, — dit Voltaire, — soit un coquin, il faut qu'il soit un grand personnage; il n'appartient pas à tout le monde d'être fripon. » Voltaire s'est trompé. — j'en demande bien pardon à son ombre, — il s'est trompé : l'intendant de la maison de la marquise était un coquin de premier choix et un personnage du dernier ordre. Il avait les mains crochues comme les serres d'un oiseau de proie, et volait tout naturellement — pour voler.

En faisant sa visite dans le salon abandonné de sa vieille maîtresse, il aperçut l'étagère en bois de rose — que, dans sa précipitation, elle n'avait pas songé à dégarnir de ses précieuses inutilités, — et il eut bientôt fait main basse sur tous les objets d'or et d'argent qui s'y trouvaient, moi compris.

Je dis : moi compris, parce que, malgré mon peu de valeur, il avait supposé — me voyant là — que je valais quelque chose.

Il devait se détromper bientôt.

## Chapitre III

Encore l'intendant! — Sa force en arithmétique et en algèbre. — Ménage et finances de M. Dupuis. — Vieille rue et jeune femme. — Flûte et tambour — Mademoiselle Suzanne, troisième tambour. — Jeune noix et vieux singe. — M. La Tulipe — Le tambour d'un tambour. — La gourde de Jacques-le-Fataliste. — « Mais quelqu'un trouble la fête.. » — Sainte-alliance *inter pocula et scyphos.* — Le chien de Jacques-le-Fataliste. Celui de mademoiselle Suzanne.

Cet honnête coquin d'intendant était depuis une vingtaine d'années au service de la marquise, — qu'il avait volée avec une audace toujours couronnée de succès. Dédaigneuse des petits ou grands tripotages auxquels il se livrait si effrontément, elle avait laissé faire sans rien dire, sans témoigner un seul instant d'étonnement ou de mauvaise humeur, — supposant avec raison que les intendants étaient faits pour voler et leurs maîtres pour être volés.

Une fois cependant — par je ne sais quel caprice de femme — elle avait voulu être édifiée sur certains détails d'économie domestique et initiée à certains mystères d'arithmétique, jusque-là lettres closes pour elle, et elle avait appelé l'honorable M. Dupuis.

L'honorable M. Dupuis était venu, serviteur obéissant, dans le petit salon rose où je faisais depuis si longtemps une si triste figure. On lui demandait des comptes : il rendit des comptes. On l'interrogea : il répondit sans embarras. On voulait lui prouver sa friponnerie : il prouva par A plus B multiplié par Z qu'il était le plus honnête homme de France et de Navarre.

M. Dupuis n'était pas un aigle, — bien qu'il eût le vol d'une large envergure. C'était un homme d'une intelligence étroite et bornée, incapable de raisonnement et de raison pour les choses ordinaires de la vie. Mais il avait une spécialité à l'épanouissement de laquelle il avait fait contribuer toutes ses facultés, — et, comme tous les spécialistes, il était d'une certaine force.

La marquise voulait de l'arithmétique pure et simple, — il lui servit de l'algèbre.

Aussi, au bout d'une heure de cette conversation zébrée de chiffres et de calculs de toutes sortes, très habilement groupés dans un ordre qui ressemblait beaucoup au chaos, la marquise renvoyait son intendant lavé de tout soupçon, — en murmurant comme je ne sais plus quel grand seigneur qui s'était trouvé pris, un beau jour, de la même velléité qu'elle :

— Il est clair pour moi que Dupuis me vole. Mais il est à mon service depuis vingt ans : il a dû s'enrichir. Si je le chassais et que je prisse un autre intendant, cet autre serait pauvre et voudrait s'enrichir aussi à mes dépens, comme Dupuis. Il y mettrait naturellement moins de discrétion et

finirait sans doute par me ruiner .... Toute réflexion faite, j'aime mieux conserver Dupuis, qui est trop gras pour songer maintenant à s'arrondir encore...

Cette curiosité n'avait abouti qu'à lui donner une violente migraine. Pourquoi aussi était-elle curieuse?...

J'ai eu occasion de le constater souvent dans le cours de mes pérégrinations : la curiosité est une chose malsaine.

M. Dupuis était donc devenu mon maître, — par droit de conquête.

Ce maître, qui venait de perdre sa vieille maîtresse, avait quelque part dans Paris, une jeune maîtresse,—sa véritable maîtresse.

« Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. » Proverbe vrai,—par extraordinaire. La flûte, c'était la marquise; le tambour, c'était mademoiselle Suzanne.

Mademoiselle Suzanne avait vingt-trois ans, un nez retroussé, des yeux à la perdition de son âme, les cheveux noirs comme la nuit et des dents blanches comme du plâtre. Elle exerçait ostensiblement le métier de ravaudeuse dans une petite chambre d'une petite maison de la petite rue du Carneau, et, inostensiblement, elle exerçait le métier charmant de paresseuse.

La petite rue du Carneau — supprimée et oubliée depuis longtemps — communiquait de la rue de la Bûcherie à la Seine, à quelques pas du Petit-Pont. C'était, au XIIIe siècle, un endroit qu'on nommait la Poissonnerie; au XIVe siècle, c'était la rue des Porrées, où se vendait le poisson d'eau douce; au XVIIe siècle, c'était la rue du Carneau, — nom qui lui venait de sa proximité du Petit-Châtelet, dont les carneaux ou créneaux donnaient sur cette rue.

M. Dupuis avait choisi ce quartier populeux pour plusieurs raisons : la première, parce que les logements y coûtaient moins cher qu'ailleurs; la seconde, parce qu'il était suffisamment éloigné de la Place-Royale, et que le bruit de ses fredaines amoureuses ne pouvait ainsi parvenir aux oreilles de la marquise; la troisième, parce que, en sa qualité de quartier populeux et populaire, aucune des personnes qui venaient à la Place-Royale et qui connaissaient Dupuis pour un homme de mœurs rigides, ne devait jamais venir s'y égarer.

Il y avait bien encore quelques raisons, mais elles ne valaient pas ces trois-là, et, à cette cause, je m'abstiens de les donner. Ces trois-là suffisaient, d'ailleurs.

Mademoiselle Suzanne était le troisième tambour choyé par l'honnête M. Dupuis aux dépens de cette flûte qui s'appelait la marquise. M. Dupuis aimait les cerneaux,—comme tous les vieux singes qui n'ont plus assez de dents pour croquer les vieilles noix. Il les aimait beaucoup, il les aimait immodérément même,—de manière à en avoir des indigestions, — et, quand il n'y en avait plus, il y en avait encore. Jamais les cerneaux ne manqueront à Paris,—non plus que les vieux singes.

Il y avait cinq ans que mademoiselle Suzanne — le troisième tambour de M. Dupuis habitait ce petit logement de la petite maison de la petite rue du Carneau. Elle vivait là très simplement, mais très à son aise, travaillant de temps en temps pour avoir l'air de travailler,—peut-être aussi pour n'en pas trop perdre l'habitude. On ne savait pas ce qui pouvait arriver. M. Dupuis avait cinquante ans, et — ses indigestions aidant—il pouvait mourir d'une nuit à l'autre. Adieu, alors, aux grasses matinées, aux petits soupers fins, aux toilettes coquettes, — aux mille riens charmants qui font heureuse l'existence d'une jeune femme!

Donc, mademoiselle Suzanne travaillait — de temps en temps.

L'argent ne lui manquait pas, certes, et si elle avait eu — dans sa petite cervelle de linotte — la plus simple notion d'ordre et d'économie, elle aurait fait des provisions pour l'avenir.

Ah! bien, oui! l'avenir! Parlez donc d'avenir à ces cervelles éventées qui ne savent rien prendre au sérieux dans la vie et qui chantent à gorge déployée tout le long, le long de la sainte et belle journée, les airs les plus joyeux de la terre, —sans souci des maladies, des misères et de la vieillesse!

Les cigales ne sont pas des fourmis, après tout! Cigales d'abord, — fourmis ensuite.

Et puis, et puis! ce joli tambour de M. Dupuis était luimême le tambour d'un joli garde-française qui, un soir d'été, en passant par hasard rue du Carneau, avait rencontré les yeux noirs de mademoiselle Suzanne. Mademoiselle Suzanne —comme toutes les femmes— adorait le costume militaire, celui des gardes-françaises, entr'autres. M. le sergent La Tulipe — comme tous les soldats — savait l'effet irrésistible produit par son costume. De là à autre chose, il n'y avait que la main. Mademoiselle Suzanne la tendit, M. La Tulipe s'en empara,—et le roman que vous connaissez commença.

Il y avait déjà plusieurs mois qu'il durait, lorsque arrivèrent les événements que j'ai essayé de raconter.

M. Dupuis vint un matin avec le butin conquis sur le petit salon rose de la marquise et le déposa sur la table de mademoiselle Suzanne — qui, à l'aspect de toutes ces choses étranges d'or et d'argent, ouvrit ses grands yeux noirs plus grands encore. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle ne m'accorda pas la plus petite attention : du premier coup d'œil, elle m'avait estimé à ma juste valeur. Pour elle, je n'étais qu'un sou, — rien qu'un sou.

Or, que pouvait faire d'un sou, je vous le demande, une jolie fille qui était habituée à voir des louis au soleil, des louis à la croix de Malte, des lys d'argent, des écus de Flandre, etc., etc., etc.?...

La pauvre fille! Elle était du peuple, et elle méprisait le sou plébéien! Les petits qui méprisent les petits,—cela m'a toujours attristé.

Mademoiselle Suzanne demanda—pour la forme—quelques explications sur la provenance de ces objets de prix. M. Dupuis inventa une histoire quelconque, dont elle se contenta, et, passant du doux au grave, il lui parla des orages qui s'amoncelaient sur leurs têtes, des dangers qu'ils allaient très certainement courir,—et de deux ou trois autres choses aussi rassurantes.

Quant aux orages, mademoiselle Suzanne avait un excellent parapluie—qui était sa jeunesse et aussi sa beauté. On persécute les hommes, — mais on respecte les femmes.

Ainsi pensait-elle, du moins, en songeant, d'un autre côté, que si le quinquagénaire Dupuis devenait par hasard insuffisant comme protecteur, elle s'adresserait au vingtenaire La Tulipe,— et, à défaut de La Tulipe, à d'autres La Tulipe civils ou militaires.

Quand M. Dupuis se fut éloigné, pour aviser aux moyens de mettre à l'abri des événements la fortune qu'il avait acquise aux dépens de la flûte que vous savez, et que, malgré son appétit de vingt-trois ans et de trente-deux dents, son tambour n'avait pu dévorer, on frappa discrètement à la porte de la chambre — et le tambour du tambour entra.

M. La Tulipe avait, lui aussi, une infinité de choses à raconter à mademoiselle Suzanne : la prise de la Bastille, la victoire du peuple, les modifications gouvernementales qui allaient très certainement en résulter, — et quelques autres nouvelles en circulation dans Paris.

Pour l'instant, son métier de garde-française devenait difficile, — pour ne pas dire impossible. Il avait laissé ses camarades fraterniser avec les émeutiers et s'était échappé — de peur de mal. Il allait donc s'agir de le dérober pendant quelque temps à la curiosité des passants, lui offrir un asile sûr, — ainsi que le *victum* et le *vestitum*.

Puis, passant du grave au doux, il embrassa copieusement mademoiselle Suzanne sur ses belles joues en fleur, et démasqua une batterie composée de deux bouteilles de chambertin qu'il avait soigneusement enveloppées dans son portemanteau de voyage.

— Soupons, la belle! — dit-il, en s'attablant pour donner l'exemple. — Soupons! Nous trouverons peut-être des idées dans ce chambertin.

N'était-ce pas ainsi que faisait Jacques-le-Fataliste dans les moments difficiles? Rappelez-vous : « Le dernier avis de Jacques était : C'est l'avis de la gourde et le mien. Lorsque le destin était muet dans sa tête, il s'expliquait par sa gourde; c'était une espèce de Pythie portative, silencieuse aussitôt qu'elle était vide. »

La gourde, c'est-à-dire le chambertin, donna une foule d'idées à M. La Tulipe et à mademoiselle Suzanne, sans compter celles qui leur venaient naturellement de la jeunesse, — cette gourde que l'on croit inépuisable, et qui, pourtant, se vide si vite!

Sur un tapis de Turquie,
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train...

Ce « quelqu'un, » c'était tout simplement l'honorable M. Dupuis.

Quand il entra, il ne vit rien, parce qu'il faisait presque

nuit,—et aussi parce qu'il ne voulait rien voir. Il toussa plusieurs fois,—comme atteint d'un rhume subit,—et alla tranquillement allumer une lampe qu'il posa ensuite sur la table, encombrée de reliefs. A l'âge qu'avait ce brave homme de fripon, — dont la conscience avait été chloroformisée si souvent, — on ferme volontiers les yeux sur les choses qui pourraient vous y faire mal.

— Bonsoir, mes enfants, bonsoir! — dit-il, en continuant à tousser.

— Bonsoir, bon ami! — répondit Suzanne de sa voix câline.

— Bonsoir, monsieur Dupuis! — répondit La Tulipe, en retroussant gaillardement sa jeune moustache.

— Monsieur La Tulipe, je suis bien le vôtre! — dit l'intendant en saluant avec affectation le garde-française.

— Quelles nouvelles, bon ami? — demanda Suzanne, en trottinant çà et là dans la chambre, comme une souris futée qu'elle était.

— Mauvaises, mes enfants, mauvaises! — répondit M. Dupuis, qui voyait ses intérêts compromis et ses économies menacées par les événements. — Mauvaises, très mauvaises. Cette année a eu un abominable commencement, elle a un abominable milieu, elle aura une abominable fin!... On a pillé la manufacture de papiers peints de Réveillon, dans le faubourg Saint-Antoine... Le clergé a renoncé à ses privilèges pécuniaires, la noblesse aussi... M. Bailly a été nommé président de la chambre du tiers-état... Le tiers-état des états-généraux s'est constitué en assemblée nationale... La noblesse et le clergé se sont réunis au tiers-état... On a brûlé les barrières de Paris... On a pris la Bastille... M. le marquis de La Fayette s'est mis à la tête des révoltés... Le roi vient d'être forcé de mettre à son chapeau la cocarde tricolore... Le monde est renversé! Je ne sais plus où nous allons; tout est perdu... Les Parisiens sont des brigands!...

— Vous exagérez, M. Dupuis, vous exagérez, — dit La Tulipe, toujours frisant sa moustache d'un air de fatuité adorable.

— Je n'exagère rien, monsieur La Tulipe, rien! — répliqua un peu sèchement l'intendant. — Les Parisiens sont des monstres.

— Etes-vous de cet avis, belle Suzanne? — demanda le garde-française, qui était né en pleine place Maubert.

— Il y a certainement des exceptions, monsieur La Tulipe, — répondit Suzanne en le regardant avec son sourire des bons jours, ou plutôt des bonnes nuits.

— Les nobles sont partis, — reprit M. Dupuis. — Les nobles sont partis! Le roi partira aussi... Avec eux et avec lui s'en ira l'argent... Nous allons tous crever de faim comme des misérables... Vous entendez, Suzanne?

— Parfaitement, bon ami, parfaitement. Eh bien! est-ce que je ne suis pas une ravaudeuse habile? Je gagnerai tout aussi bien ma vie que par le passé.

— Oh! cela ne m'est pas prouvé, mignonne, — interrompit méchamment le quinquagénaire.

— Cela m'est prouvé, à moi, bon ami, et cela suffit... D'ailleurs, n'ai-je pas des amis? Vous, par exemple?

— Oh! moi... je suis ruiné!

— Vous ou monsieur La Tulipe, je n'y tiens pas. Vous avez le droit de cesser de me voir, je ne vous en voudrai pas pour si peu. M. La Tulipe est un brave cœur... Il connaît beaucoup de monde... il m'aidera... Et puis, si par hasard il ne le pouvait pas... je ne suis pas manchotte... je trouverai d'autres protecteurs!...

— Ne vous emportez pas, mignonne, — s'écria M. Dupuis, effrayé à cette pensée de vivre sans Suzanne. — Ne vous emportez pas, nous vous restons... nous vous aiderons... nous vous protégerons... Les temps sont durs, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour vivre éloignés l'un de l'autre... Je vais quitter la place Royale, qui ne m'offre plus assez de sécurité, et m'établir dans cette petite maison de la rue du Carneau. Nous vivrons là tous les deux...

— Tous les trois, s'il vous plaît, bon ami, — interrompit Suzanne, en désignant La Tulipe. — Tous les trois!... M. La Tulipe n'a pas voulu fraterniser avec le peuple... il a été poursuivi... il est venu se réfugier ici... Il s'est adressé à mon amitié... j'ai consenti à lui accorder une hospitalité provisoire, certaine d'avance d'être approuvée par vous.

— Oui, oui, vous avez bien fait, mignonne, — je vous approuve. M. La Tulipe est un très honnête garçon que j'estime fort et à qui je demande son amitié, si toutefois il m'en juge digne.

— Comment donc, monsieur Dupuis, comment donc! — exclama le garde-française en tendant royalement sa main à l'intendant.

— Allons, allons! c'est pacte conclu. Nous venons de former là une sainte-alliance que rien ne pourra rompre... n'est-ce pas, monsieur La Tulipe?

— Rien, monsieur Dupuis, rien!...

— A la bonne heure! — s'écria joyeusement la brave jeune femme en frappant ses mains l'une contre l'autre, en signe de satisfaction.

Cette sainte-alliance fut consacrée par un souper auquel contribua, pour sa part, le beau garde-française qui, ne voulant pas être en reste de générosité avec M. Dupuis, alla quérir deux nouvelles bouteilles de Chambertin à l'endroit où il avait cueilli les deux précédentes, vraisemblablement,— c'est-à-dire chez l'hôtelière du cabaret de la *Bouteille-d'Or*, rue de la Cité.

Je ne vous raconterai pas ce souper. M. Dupuis n'était pas un aigle; M. La Tulipe était un soldat; mademoiselle Suzanne était une ravaudeuse. Leur conversation n'eut rien d'intéressant, — malgré le Chambertin. Les pieds seuls causèrent éloquemment et spirituellement — sous la table.

Décidément Jacques-le-Fataliste avait raison : chacun a son chien dans le monde. Le ministre est le chien du roi, le premier commis est le chien du ministre, la femme est le chien du mari ou le mari est le chien de sa femme... Les hommes faibles sont les chiens des hommes fermes.

M. Dupuis était le chien de Suzanne et de La Tulipe, — mais il devait un jour leur montrer les crocs et les mordre.

## Chapitre IV

Quelques détails sur Louis XVI et Marie-Antoinette. — Déconsidération de la royauté. — M. La Tulipe et mademoiselle Suzanne vont se promener dans Paris. — Triomphe de la beauté de l'une; triomphe de l'uniforme de l'autre. — On m'emporte avec quelques camarades plus cossus. — Rencontre. — Mauvaise humeur de M. La Tulipe. — Les morts de la Bastille et leurs veuves. — Bon mouvement de Suzanne. — Je lui fais mes adieux. — Le partage. — La mansarde. — Pierre et Denise. — Le pain et l'argent en 1789.

Les événements se succédaient, en effet, avec une rapidité bien faite pour alarmer les gens amis du calme — et de la royauté.

Une vie nouvelle commençait pour cette nation qu'on a traitée si souvent de frivole et de volage, — et qui, cependant, durant une longue série de siècles, n'avait pas songé un seul instant à changer de maître et de collier.

Le réveil arrivait; les yeux se dessillaient; le respect pour la royauté s'en allait chaque jour en lambeaux. On ne voyait plus dans Louis XVI le successeur de Louis XV, le maître de la France, l'élu de Dieu, l'omnipotent et l'infaillible. Non. On ne voyait en lui qu'un brave homme fort peu intéressant, chargé de fonctions qu'il remplissait mal.

Et, entre nous, on n'avait pas précisément tort. Louis XVI était, sans doute, un très habile serrurier, un non moins habile menuisier, un très érudit géographe, un non moins érudit cosmographe, un très adroit chasseur de chats, un non moins adroit tueur de mouches; mais toutes ces qualités — fort bonnes chez un bourgeois — n'étaient guère de mise chez un chef d'Etat. Les pasteurs d'hommes doivent avoir d'autres vertus que les pasteurs de bêtes.

Il fut bon, dit-on, — mais à quoi?...

Quant à sa femme, — Marie-Antoinette d'Autriche, fille de la grande Marie-Thérèse, — c'était autre chose. Elle n'aimait pas la France — et la France le lui rendait bien. Elle était femme et reine, — un double titre à l'amour de quelques-uns et à la haine de beaucoup d'autres. Elle n'avait pas pour son mari l'affection qu'une femme ordinaire doit avoir pour l'homme auquel son sort est lié, — et encore moins l'estime qu'une reine doit avoir pour le roi dont elle est la compagne. Elle vivait aussi loin de lui que possible, — sans se préoccuper le moins du monde de son opinion et de celle du pays. Le roi s'était fait serrurier, — elle s'était faite laitière. Il se plaisait à poursuivre et à tuer les chats dans ses fréquentes promenades sur les immenses toits en terrasse du château de Versailles; — elle se plaisait à traire, de ses royales mains, les vaches peignées et enrubannées de sa ferme de Trianon.

Marie-Antoinette n'avait aucune raison pour aimer son mari, — aucune pour aimer la France dans la personne des Parisiens. Les Parisiens étaient gouailleurs, — comme tous les esclaves qui se vengent en coups de langue des coups d'étrivières qu'ils reçoivent. On savait ce qu'elle faisait et l'on s'en moquait — plus ou moins spirituellement — dans des chansons qui couraient les salons aussi bien que les faubourgs. On savait, par exemple, que le livre magnifiquement relié à ses armes sur lequel elle avait dévotement les yeux fixés durant tout le temps de la messe, n'était pas un livre d'Heures, — bien qu'il en portât le titre, — mais un roman de madame Riccoboni, l'*Histoire d'Ernestine*, je crois. On savait qu'elle courait les bals masqués, fréquentait assidûment les théâtres, ne rentrait jamais qu'à des heures indues, et avançait quelquefois l'aiguille de sa pendule pour quitter plus tôt le roi? On savait qu'elle avait pour le jeu une passion malheureuse, et que tous les gens riches se pressaient autour de sa table d'écarté, où s'engloutissaient des sommes considérables! On savait qu'elle était coquette, légère, imprudente, un peu folle même, et qu'elle bravait l'étiquette, la froide et terrible étiquette des cours! On savait qu'elle avait eu et qu'elle avait encore un cortége d'adorateurs auxquels elle ne savait pas assez imposer le respect. On savait que le cardinal de Rohan avait pénétré dans ses jardins de Trianon sans y être invité; que la Dubarry — la veuve de la main gauche du feu roi Louis XV — s'était assise sur le même banc qu'elle, dans une de ses promenades nocturnes de Versailles; que le duc de Fronsac l'avait bernée; que le baron de Besenval, malgré ses cheveux blancs, lui avait fait une déclaration très régence; que le comte de Vaudreuil, dans un moment de dépit, avait cassé la queue de billard avec laquelle elle jouait ordinairement, etc., etc., etc.

On savait beaucoup d'autres choses encore. On savait que Marie-Antoinette tenait, en son palais, un *bureau d'esprit*, se faisait la présidente d'un cercle de mécontents et de mécontentes qui se moquaient des *Cacouas*,— c'est-à-dire des Voltairiens, — tout en discutant la valeur des robes de mademoiselle Bertin ou des coiffures étonnantes du perruquier Léonard! On savait que ce petit cénacle, — qu'on appelait le *Comité autrichien* de la reine, — avait une influence sur les affaires de l'Etat! On savait que Marie-Antoinette, — un peu oublieuse de son rôle de reine de France, — ne craignait pas de s'y laisser aller à certaines épigrammes dangereuses contre les Parisiens qu'elle comparait souvent « à des grenouilles qui ne faisaient que coasser!... »

Comme on le voit, la reine et le roi, le roi et la reine avaient tout fait pour déconsidérer et affaiblir la royauté. Il était donc tout naturel que la royauté fût déconsidérée et affaiblie, — et, qu'affaiblie et déconsidérée, elle ne fût respectée et crainte de personne.

Il était donc tout naturel aussi, qu'en face de la révolte populaire s'organisât la révolte royale. Le 14 juillet était, en effet, d'une digestion difficile! Et l'honorable M. Dupuis n'avait pas tout-à-fait tort d'avoir peur!

Pour M. La Tulipe et mademoiselle Suzanne, les événements n'avaient rien de bien sinistre. Il était jeune, elle était belle, — une garantie pour chacun d'eux contre le chagrin et la misère.

Aussi, dès le matin qui avait suivi le souper de la sainte-alliance que vous savez, s'étaient-ils faits tous deux superbes pour aller dans Paris et juger, par leurs yeux, de la physionomie de cette capitale. M. La Tulipe — malgré ce qu'il en avait dit la veille — avait endossé son uniforme de garde-française, qui l'avantageait beaucoup. Mademoiselle Suzanne, qui était coquette, avait mis une jupe en taffetas flambé, avec corsage fortement échancré, du plus agréable effet. Sur sa tête brune et mutine, elle avait placé un bonnet fort simple et fort élégant, qui tenait à peine sur son chignon provocateur. Quant à cette partie essentielle de la femme qu'on appelle les pieds, comme elle les avait extrêmement petits et extrêmement jolis, elle les avait chaussés de souliers découverts, à talons rouges, — que rehaussaient encore des bas de soie blancs, transparents comme des ailes d'abeille. Elle était tout simplement irrésistible, dans ce galant équipage!

M. La Tulipe en était plus fier que jamais. Elle était même d'une beauté si appétissante, qu'il lui semblait — par moments — avoir à son bras une nouvelle maîtresse. Ah! s'il avait pu la montrer aux Porcherons, à ses camarades de régiment! Que d'envieux il aurait faits!...

Avant de quitter la rue du Carneau pour voyager dans Paris, — la ville où l'on dépense le plus d'argent en une journée! — la prudente Suzanne avait garni les poches de son tablier d'un viatique métallique suffisant. Je gisais sur la cheminée, dédaigné, oublié, méprisé depuis la veille; elle m'avait alors aperçu et, à tout hasard, joint aux autres pièces de monnaie, des écus de six livres et de trois livres, et des pièces de vingt-quatre sous, de douze sous et de six sous.

Nous faisions une musique du diable, à nous tous, dans la poche de mademoiselle Suzanne. Les écus de six livres et de trois livres, qui dataient du règne de Louis XIV, morigénaient les pièces de vingt-quatre sous, de douze sous et de six sous, qui ne dataient que de 1726, c'est-à-dire du règne de Louis XV, — et celles-ci, à leur tour, jetaient à la face des autres une grêle d'épigrammes, peut-être spirituelles, mais auxquelles j'avais le malheur de ne rien comprendre. « Nous avons vécu sous le grand roi! » — disaient les écus de six livres. — Et nous, sous madame de Pompadour! » — répondaient les pièces de vingt-quatre sous. — « Un grand règne! » — reprenaient les écus de six livres. — « Une bien jolie femme! » — répliquaient les pièces de vingt-quatre sous. — « Nous avons vu de grandes choses! » — « Et nous de bien belles choses! » — « De grandes guerres! » — « De voluptueux soupers! » etc., etc., etc.

Je n'ai pas besoin de dire qu'au milieu de ces gentilshommes d'argent, je faisais la plus triste figure du monde. Quand un heurt de la route nous rapprochait forcément, ils en paraissaient scandalisés et s'éloignaient aussi vite qu'ils le pouvaient, — en faisant mine de se secouer. Songez donc : un petit sou de cuivre en compagnie de pièces d'argent!...

M. La Tulipe marchait gaîment dans les rues de Paris, traînant la jolie mademoiselle Suzanne sur laquelle plus d'un regard convoiteur s'arrêtait de temps en temps. On admirait la belle fille à cause de sa grâce et des provocations de sa beauté; mais on admirait le beau garde-française, seulement à cause de son costume qui, depuis deux jours, était adoré de la population parisienne, — on sait pourquoi.

M. La Tulipe n'avait pris aucune part au triomphe populaire, — ainsi que je l'ai laissé entrevoir dans un précédent chapitre. Mais il ne craignait pas de prendre sa part des marques d'estime que les Parisiens accordaient à son uniforme, — comme s'il les avait personnellement méritées. Aussi se rengorgeait-il doublement, — comme garde-française et comme amant de mademoiselle Suzanne.

— Quel est donc ce jeune homme qui vient de passer auprès de nous? — lui demanda cette dernière. — Il vous a regardé d'un certain air, monsieur La Tulipe?

— D'un certain air, vous trouvez? — répondit le garde-française, évidemment contrarié de cette rencontre.

— Oui, je trouve, sans chercher beaucoup, monsieur La Tulipe!... Il vous a reluqué de travers... j'en suis sûre... Et pourtant, il porte le même uniforme que vous!... C'est aussi un garde-française.

— Je ne l'ai pas bien regardé, chère amie... Vous comprenez!... Je ne regarde que vous, d'abord!...

— C'est possible, mon beau monsieur La Tulipe! Mais, encore une fois, si vous ne l'avez pas bien regardé, il vous a, lui, crânement dévisagé, en revanche!... Il doit vous connaître, ce jeune homme... Comment le nommez-vous?

— Je crois que c'est cet intrigant de Marceau... un petit freluquet de rien du tout!...

— Il est très bien ce jeune homme.

— Vous avez un singulier goût, belle Suzanne, un singulier goût, ma parole d'honneur!..,

— J'aime les gens courageux, monsieur La Tulipe... et ce jeune homme-là me fait l'effet de n'avoir pas froid aux yeux... Est-ce qu'il a fraternisé avec le peuple, à la prise de la Bastille?...

— Je crois que oui... — répondit M. de La Tulipe, que cet interrogatoire de mademoiselle Suzanne contrariait beaucoup.

— Alors, il a bien fait!... dit résolûment la jeune femme qui, en ce moment, venait de se sentir peuple.

M. La Tulipe se mordit les lèvres.

Pendant quelques minutes, les deux amoureux gardèrent un silence significatif. Suzanne n'en voulait certainement pas à M. La Tulipe, — mais, bien certainement, M. La Tulipe en voulait à mademoiselle Suzanne. Pour deux raisons : la première, parce qu'elle avait eu l'air de blâmer sa conduite; la seconde, parce qu'elle avait fait l'éloge de celle de son camarade Marceau. Les amants n'aiment pas qu'on fasse devant eux l'éloge des autres hommes : ils ont peur d'être oubliés — et remplacés. Et cela arrive souvent.

Comme ils passaient sur le boulevart Saint-Antoine et se rapprochaient de la Bastille qu'on était en train de démolir, ils virent un rassemblement plus nombreux que les autres et s'en approchèrent.

— Monsieur, — disait un homme du peuple, en tendant la

main et en s'adressant à un jeune homme en redingote à double collet, comme en portaient alors les élégants.—Monsieur, pour les pauvres diables qui se sont fait tuer avant-hier pour la nation !...

Le jeune homme en redingote à double collet s'éloigna rapidement.

Suzanne eut un bon mouvement de femme : elle porta vivement la main à sa poche et l'en retira pleine.

— Tenez, mon brave, — dit-elle en nous jetant, moi et un certain nombre d'écus et de pièces de vingt-quatre sous, dans la main de l'homme du peuple. — Tenez !... voilà pour faire enterrer les morts et pour faire vivre leurs veuves !... Car il y a toujours des veuves, quand il y a des tués !...

— Merci, ma brave jeune fille ! — s'écria l'homme, ému jusqu'aux larmes, — merci... merci pour les morts et pour les vivantes !... Vous avez deviné juste : il y a des veuves, beaucoup de veuves, et des orphelins à proportion !... Vous êtes une brave jeune fille, comme ce brave garde-française qui vous accompagne est un brave garçon... S'il y avait beaucoup de cette graine-là, en France, nous aurions bientôt une belle moisson d'hommes...

L'homme parlait encore, que mademoiselle Suzanne et M. La Tulipe était déjà loin.

Pauvre et chère Suzanne ! Si j'avais été fâché en quoi que ce soit contre elle, cette bonne action — si simplement et si spontanément faite—m'eût réconcilié avec elle à tout jamais ! Et bien que je fusse un peu attristé, en ce moment, d'être séparé d'elle, je la remerciais intérieurement de m'avoir fait servir à une chose honnête et bonne.

— Adieu, mademoiselle Suzanne, — murmurai-je, en pensant que nous étions peut-être séparés l'un de l'autre pour l'éternité. — Adieu, mademoiselle Suzanne ! cela vous portera bonheur, ma sœur.

« Le bien qu'on fait parfume l'âme,
On s'en souvient toujours un peu !... »

Quand on ne gagnerait que cela, c'est autant de gagné.

Qu'allait devenir cette belle fille, — entre M. La Tulipe et M. Dupuis? Je la plaignais, — connaissant l'un et surtout l'autre !

— Partageons, camarades, — s'écria l'homme du peuple à qui Suzanne nous avait donnés, en s'adressant à d'autres hommes du peuple qui, comme lui, faisaient depuis deux jours une quête plus ou moins fructueuse pour enterrer les morts du 14 juillet et pour secourir leurs familles orphelines.

Il partagea en effet très équitablement, en ne gardant pour lui, — c'est-à-dire pour la famille de son frère, tué l'avant-veille devant la porte Saint-Antoine, — qu'une pièce de vingt-quatre sous, une pièce de douze sous, une pièce de six sous et moi, le petit sou.

Puis, le partage fait,—de la façon que je viens de dire,— il serra la main aux braves gens qu'il connaissait dans la foule, et se dirigea vers la rue du Monceau, près de l'église Saint-Gervais, où il demeurait.

— Voilà du pain pour quelques jours, Denise, — dit-il en entrant dans une pauvre chambre au sixième étage d'une maison de cette rue du Monceau, et en nous déposant sur une table auprès de laquelle une femme encore jeune allaitait un enfant.

— Du pain, Pierre, du pain ! — répondit la veuve, en secouant tristement la tête. — Du pain !... vous voulez dire de l'argent pour avoir du pain, et ce n'est pas la même chose, n'en a pas qui veut, du pain, même avec de l'argent... Il faut attendre une journée à la porte des boulangers pour en avoir seulement une once... Et nous sommes trois, Pierre ; nous sommes trois à nourrir : vous, d'abord, mon frère, mon père ensuite, le pauvre infirme, et moi, la pauvre nourrice de ce pauvre nourrisson !...

—Allons, courage, Denise, courage. On ne peut pas tout faire en un jour. Nous sommes gueux, mais nous sommes libres ! C'est quelque chose, Denise. Et je vous jure, quant à moi, que je préfère crever de faim, libre, que de vivre heureux, esclave, — comme si on pouvait vivre heureux lorsqu'on est esclave ....

— Je n'entends rien à toutes ces choses, Pierre, — reprit doucement et toujours tristement Denise. — Je ne sais pas trop ce que vous appelez être libre... Ce que je sais, c'est que je voudrais être à la place de mon pauvre Jacques. Il est mort, il est bien heureux.

— Denise, Denise, vous oubliez cette petite créature du bon Dieu que vous avez là pendue à votre sein, et qui a besoin de vous pour vivre. Vous êtes mère, Denise.

— Et c'est bien là ce qui m'attriste, mon cher Pierre !... Si j'étais seule, j'attendrais patiemment des jours meilleurs. Mais j'ai un enfant à nourrir... Mais j'ai aussi mon père... — ajouta Denise en baissant la voix et en se détournant un peu pour regarder dans le fond de la chambre.

— Oh ! moi... ma fille... — murmura un spectre à cheveux blancs, qui se remuait douloureusement sur un vieux fauteuil. — Oh !... moi... ma fille... je n'ai plus longtemps à vous gêner... Je n'ai plus faim... depuis quelques jours... Le pain me fait mal... Je vais m'en aller manger de l'herbe par la racine...

— Père... père... — dit Denise d'un air de doux reproche.

— Vous êtes tous deux de bons enfants..... Denise..... et vous... , Pierre..... de braves cœurs..... des cœurs d'or..... Le ciel n'est pas juste... puisqu'il prend les jeunes et qu'il laisse vivre les vieux... Jacques valait mieux que moi... C'est Jacques qui est mort... On nous l'a tué... le pauvre garçon..; Ah !... que la vieillesse est une chose bête et cruelle !... On est à charge aux autres et à soi-même !... La vie ne m'intéresse plus, puisque les êtres que j'aime ne sont pas heureux.....

— Père !... Père !... — supplia la voix de Denise.

— Ah ! c'est que je me souviens !...— continua le vieillard, en frissonnant involontairement à ce souvenir. — C'est que je me souviens de l'hiver dernier... Et, bien que nous soyons au mois de juillet, je songe avec terreur, pour vous et pour moi, à l'hiver qui va venir !... S'il ressemblait à l'autre, grand Dieu..... Un hiver qui a persisté jusqu'au milieu du mois de mai... Ah ! je me souviens, je me souviens, mes enfants !... C'est un hiver terrible que cet hiver-là... Dix-huit degrés de froid tous les jours et toutes les nuits... On a trouvé des gens gelés dans leurs lits..... morts..... Les fontaines étaient taries... Et puis... et puis... la disette... On a mangé du son. On a mangé de l'herbe, mes enfants... de l'herbe... Vous voyez bien qu'il faut que j'aille en manger, moi aussi, par la racine...

Le vieillard se tut — et Denise étouffa un sanglot.

Pierre regardait ce tableau d'un air navré.

Pendant que le grand-père parlait, j'entendais chuchoter entre elles la pièce de vingt-quatre sous, la pièce de douze sous et la pièce de six sous. Elles prétendaient que ce vieillard radotait et que, si l'hiver avait été rude, le duc d'Orléans et l'archevêque de Paris avaient été bons ; — que, par leurs soins, de grands feux avaient été allumés sur les places publiques, et des distributions de pain abondantes faites aux pauvres ; — que, d'ailleurs, jamais on ne s'était plus amusé que dans ce long hiver ; — que les grands seigneurs et les financiers galants avaient jeté l'argent par les fenêtres, au profit de leurs laquais et de leurs maîtresses ; — que jamais les *Enfers* n'avaient eu plus de joueurs de boston, de biribi, de whist, de creps, de trictrac et de reversi ; — que jamais, enfin, le carnaval n'avait été aussi gai ni aussi brillant, — — etc., etc., etc.

Moi, je me taisais et j'écoutais, — comme toujours. Il y a double profit à garder le silence quand les autres parlent : d'abord on ne dit pas de sottises, ensuite on peut tirer parti de celles qui se disent. Durant ma longue carrière j'ai eu constamment les oreilles ouvertes et les lèvres closes. Je ne me dédommage qu'aujourd'hui du silence que j'ai gardé, — en racontant mes Mémoires aux passants du quai Conti.

— Denise, — dit Pierre à sa belle-sœur, lorsque le vieillard eut cessé de parler et de se lamenter, — je vais aller faire mon devoir de citoyen... Des patrouilles sont organisées chaque nuit, pour veiller au salut de la capitale et la préserver des attaques de ces messieurs de Versailles... Je reviendrai vous prendre à quatre heures du matin... Nous irons alors ensemble faire la queue à la porte du boulanger... Et, de cette façon, nous pourrons, à tous deux, avoir un peu plus de pain qu'hier..... Couchez-vous de bonne heure, Denise, afin de n'être pas fatiguée quand je viendrai vous prendre...

— Mais vous, Pierre, — répondit Denise, — vous?... Ne prendrez-vous pas un peu de repos ?...

— Le devoir avant le plaisir, chère sœur. Allons, tranquillisez-vous. Il y a un Dieu pour les hommes comme pour les nations..... pour les braves gens comme pour les braves peuples... Nous avons du pain d'assuré pour quelques jours, cela suffit... Adieu, Denise... Adieu, père...

En disant cela, Pierre avait serré la main de sa belle-sœur et celle du vieillard,—et, pour échapper à l'attendrissement qui le gagnait et noyait déjà son cœur, il disparut brusquement.

— Brave Pierre..... — murmura Denise, en embrassant son enfant qui cherchait toujours son sein presque tari.

Le grand-père poussa un long soupir, puis le silence se fit dans la mansarde.

## Chapitre V

Départ de Pierre et de Denise. — Un boulanger en 1789. — Les bagatelles de la porte. — Mes adieux à Denise et à Pierre. — Une compagnie de petits sous. — Ce que nous devenons. — Un avare. — Apologie de l'avarice. — Philosophie borgne. — Existence contemplative. — Mes voisins et leurs histoires. — Colchide parisienne sans dragon. — Toison d'or en cuivre. — Un Argonaute. — A père avare. . — Enlèvement et fuite. — Du danger de trop courir. — Heureuse chute. — Crieurs de journaux — Je retrouve mon ami Pierre.

Vers le milieu de la nuit, Pierre rentra, — fidèle à la promesse qu'il en avait faite à Denise.

Il rentra sur la pointe du pied, de peur de réveiller trop brusquement les habitants de la mansarde qu'il croyait encore endormis. Mais, lorsqu'il poussa la porte, il aperçut l'active Denise qui — levée avant l'aube — allait et venait pour les besoins du ménage.

Quant au grand-père, il était assoupi à la place où Pierre l'avait laissé la veille. Malgré les prières de sa fille, il n'avait pas voulu quitter son fauteuil pour se jeter sur la misérable paillasse qui lui servait ordinairement de lit. Denise, toujours respectueuse, n'avait pas osé insister trop longtemps et s'était couchée pour réparer bien des forces perdues.

— Vous êtes prête, ma Denise? — demanda Pierre, en allant embrasser l'enfant endormi.

— Oui, mon Pierre... Mais, cher frère, croyez-vous ma présence indispensable là-bas, chez le boulanger?... Je voudrais bien rester ici à veiller mon père...

— Indispensable? Oui, Denise. Seul, je n'aurai du pain que pour une personne... Avec le petit dans vos bras, vous aurez du pain pour deux... cela fera du pain pour trois... pour le vieux... pour le petit... et pour vous...

— Et pour vous, Pierre.

— Moi, j'ai soupé cette nuit, Denise, je n'aurai plus faim que demain matin... Dans une ronde que nous avons faite du côté de la rue de Charonne, derrière l'hôtel de Mortagne, nous avons rencontré un petit champ de betteraves et nous l'avons attaqué avec enthousiasme... Ce n'est pas trop mauvais, les betteraves, savez-vous!

— Pauvre et cher Pierre!... — murmura Denise, remuée par ce devoûment si profond et désintéressé.

— Bast!... les bons jours viendront... Nous serons récompensés tous d'avoir pâti... vous verrez... vous verrez, ma Denise... Il ne nous manquera plus alors que le fière Jacques, le glorieux mort du 14 juillet!...

A ce nom, évoqué tout haut, Denise eut deux grosses larmes sur ses joues pâlies.

— Mon pauvre mari... — murmura-t-elle en se tordant convulsivement les mains.

— La! la! chère sœur... Du courage... Jacques est parti le premier, c'est vrai... mais son petit vous reste!... Ce petit-là deviendra grand... il vous aidera... Il vous aimera pour deux... peut-être pour trois... car je ne sais pas au juste quel est mon bail, à moi... Ils sont peut-être en train, à cette heure, messieurs les royalistes de Versailles, de fondre la balle qui doit me signer ma feuille de route.... Enfin, il vous aimera pour nous tous, ce petit... C'est le fils de Jacques : ce sera un vaillant homme, je vous en réponds, Denise... Et, maintenant, partons!

— Partons! — murmura Denise, en essuyant ses larmes et en allant prendre son enfant.

Il va sans dire que les pièces d'argent et moi nous étions du voyage. Et quelques voyageuses de plus n'auraient pas été de trop, je vous prie de le croire! A cette époque de misère et de famine, d'incertitude et de tristesse, tout ce que les pauvres gens avaient d'argent passait en acquisition de pains de quatre livres, — quand il y avait des pains de quatre livres! C'était le principal, le pain! Les meubles, les vêtements et le reste venaient après, — quand ils venaient! Avec la huche garnie, on pouvait attendre les événements... Mais avec la huche vide?... La huche vide! c'est triste, la huche vide, quand on a des nichées d'enfants!

Ce qui est triste aussi pour les poètes, pour les rêveurs qui, la tête dans le soleil et les pieds dans la poussière, ne s'occupent pas des réalités humaines, c'est la soumission de l'esprit au corps, des sentiments aux appétits, de la belle à la bête!

Ronsard, — l'un de ces rêveurs-là, millionnaires à rebours, — Ronsard le savait bien, et il l'a bien dit :

« . . . . . La vie est attelée
A deux mauvais chevaux, le boire et le manger. »

C'est probablement à cause de cela qu'elle verse si souvent, — la vie des pauvres, des poètes et des rêveurs...

Au bout de quelques minutes, Pierre et Denise étaient arrivés place Baudoyer et prenaient leur rang à la suite de la foule...

Et elle était nombreuse, la foule des affamés! Elle commençait à la place Baudoyer, devant la boutique du boulanger, et se continuait, à droite jusqu'à la rue de la Tixeranderie, à gauche jusqu'à la rue des Barres.

La matinée s'avançait et la foule ne diminuait pas. Les gens lotis de leur provision de pain ou de farine étaient immédiatement remplacés par des gens à lotir; c'était une armée sans cesse renouvelée d'affamés et d'affamées. Une armée menaçante...

Menaçante — et cependant respectueuse. On faisait le siége des maisons de boulangers, mais avec de l'argent pour payer le pain qu'on y venait conquérir!...

Et quel pain, grands dieux!

Le peuple parisien était en cette circonstance d'une jovialité superbe. A part les mères attristées pour leurs enfants, les époux attristés pour leurs femmes, tous ceux qui étaient là depuis le lever du soleil, charmaient l'attente par une conversation émaillée de gouailleries à l'endroit des événements et des meneurs de ces événements. Il n'y a vraiment qu'à Paris qu'on sache danser proprement sur un volcan!...

Les langues sonnaient à toutes volées comme autant de battants de cloches. On carillonnait Louis XVI et Lafayette, Sylvain Bailly et Necker, les patriotes et les patrouillotes, les gardes-du-corps et les dames de la halle, les ennemis et les amis... C'est si bon, la médisance, — surtout lorsqu'on est à jeun...; Cela vous console si bien de la misère, la raillerie!... N'est-ce pas, gueux d'hier, gueux d'aujourd'hui et gueux de demain?...

Et, de fait, les sujets d'épigrammes et de chansons ne manquaient pas. L'année avait été féconde; elle avait vu éclore bien des choses et bien des gens.

On se racontait bruyamment dans les groupes les événements arrivés depuis quelques mois; on les commentait dans ce langage pittoresque, dans cette prose haute en saveur et en couleur, — le *sermo pedestris* d'Horace, — qui est la langue ordinaire et extraordinaire du peuple.

Les états-généraux, le serment du Jeu-de-Paume, la prise de la Bastille, les discours de Mirabeau, ceux de Lafayette, — tout était matière à causeries animées, à débats passionnés, à opinions violentes. Ici l'on ataquait Louis XVI; là on le défendait; ici l'on faisait des motions pour les prochaines réunions; là on récitait des litanies nationales.

Pierre et Denise causaient moins bruyamment, mais ils causaient avec leurs voisins et avec leurs voisines. Pierre quoique illettré, avait une certaine éloquence de Huron qui entraînait et séduisait. Il parlait d'abondance, sans phrases à panaches, avec la conviction et la chaleur d'âme d'un patriote, — et chacun l'écoutait avec plaisir. Denise ellemême, — malgré ses préoccupations, malgré aussi son inaptitude aux questions traitées par lui, — Denise se laissait entraîner par l'éloquence de ce paysan du Danube. C'était un peu de l'hébreu pour sa cervelle de femme et d'ignorante; mais, par moments, il lui semblait qu'elle comprenait cet hébreu-là. Elle y mettait tant de bonne volonté!...

Le tour de Pierre et de Denise arriva enfin, à midi. Denise n'en pouvait plus, — la pauvre chère âme.

Ils eurent leur pain et s'en allèrent, — pour faire place à d'autres.

Ils s'en allèrent et je restai, moi, dans le tiroir aux sous du boulanger...

— Adieu, Pierre, — avais-je murmuré au moment où j'avais quitté la main de ce brave garçon, pour passer dans celle du boulanger. — Adieu, Pierre... Adieu, Denise...

J'aurais voulu en dire davantage; mais le tiroir s'était refermé sur moi, et je m'étais trouvé dans une compagnie aussi nombreuse que peu choisie, — une compagnie de gros et de petits sous.

Quel tapage ils faisaient tous là-dedans, les forcenés. Quels cris, quels rires, quelles plaisanteries, quelles obscénités... Ah! quand les petits s'amusent, — je l'ai constaté, — ils

s'amusent aux dépens de la morale, de la pudeur, de la raison et de l'esprit. Les petits, je le sais bien, ne sont pas créés pour être des aigles; mais ils ne sont pas faits non plus pour être des oies. Pourquoi, cependant, sont-ils plus souvent des oies que des aigles?... Ah! petits, petits, soyez humbles pour être heureux. Les brins d'herbe valent les chênes — devant le grand Ouvrier. Restez brins d'herbe pour rester heureux...

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en face de ce tapage je conservai le mutisme le plus obstiné, — par haine des vulgarités et des trivialités de mes compagnons de tiroir. Ah! le contact, le contact, comme il élève ou pervertit, — selon qu'il est sain ou pourri!

A la fin de la soirée, le tiroir s'ouvrit, et nous pûmes alors respirer à l'aise.

Une chandelle brûlait dans la boutique, fermée à cette heure-là, bien entendu. Quelqu'un allait et venait d'un air affairé.

Ce quelqu'un était le boulanger.

Il plongea sa main dans notre tiroir et nous mit dans un grand sac fait exprès sans doute; puis il nous descendit dans une cave éloignée du fournil, et nous déposa avec beaucoup de précautions dans une cachette creusée aux dépens de la muraille, où se trouvaient déjà quelques autres sacs de même contenance — et de même contenu.

— Est-ce que nous allons moisir ici?... — murmurèrent mes voisins en jurant comme des sacristains.

— Hélas! nous y moisissons bien... — répondirent quelques sous des autres sacs.

— Quel homme est-ce donc que notre maître? — demandèrent quelques-uns de mes voisins.

— Un avare!... — répondit une voix.

— Un ladre vert!... — répondit une autre.

— Un pince-maille!...

— Un cancre!...

— Un grippe-sous!...

— Un fesse-Matthieu!...

Toutes les injures ordinaires et extraordinaires y passèrent. Notre maître fut vigoureusement étrillé, — comme le sont tous les maîtres.

C'était un thésauriseur, — à n'en pas douter. Un thésauriseur! Le pauvre homme!

Mais, au fait, pourquoi pauvre homme? Chacun, dans ce bas monde, prend son plaisir où il le trouve. Celui-ci aime les femmes — et il se ruine pour s'en faire aimer. Si c'est son plaisir?... Celui-là adore les chevaux — et il se ruine pour gagner tous les prix des *steeple-chase*, qu'il donne à ses jockeys. Si c'est son plaisir?... Cet autre aime la gloire — et il se ruine pour faire imprimer ses vers et sa prose, ses romans et ses tragédies. Si c'est son plaisir?... Cet autre adore les fleurs — et il se ruine en ognons de lis et en caïeux de tulipes. Si c'est son plaisir?... Cet autre aime les curiosités — et il se ruine en ivoires de Duquesnoy, en meubles de Boule, en émaux de Pierre Courtoys, en faïences de Luca della Robbia, en poteries de Bernard de Palissy, en orfèvreries de François Briot. Si c'est son plaisir?... Cet autre aime le vin — et il se ruine l'estomac et la bourse à boire du Clos-Vougeot et du Chambertin, du Beaune et du Pomard, du Champagne et du Johannisberg. Si c'est son plaisir?...

Pourquoi n'y aurait-il pas des gens qui aiment l'argent — rien que pour l'argent?

Cela ne manque pas de charme, en effet, de voir rangés en bataille — dans une cave ou ailleurs — des rouleaux de pièces d'or ou d'argent avec lesquels on pourrait avoir autant de femmes, de tulipes, de chevaux, de faïences et de meubles qu'on voudrait. Il y a tant de faméliques, tant d'altérés, tant de convoiteurs qui passent leur vie à se souhaiter une femme, un tableau, une maison, une feuillette, un billet de mille, — et qui meurent sans avoir habité la maison de leurs rêves, sans avoir embrassé la femme de leurs rêves, sans avoir bu la feuillette de leurs rêves, sans avoir possédé le tableau de leurs rêves, — qu'il faut bien croire au bonheur des gens qui ont les moyens d'avoir, de voir, de boire et d'embrasser ces choses-là.

L'avare dit: « J'aurais cette femme, — si je voulais! » Il ne veut pas, — mais, pour lui, c'est absolument comme s'il l'avait.

Heureux les avares, alors!

Plus heureux les malheureux! Plus heureux ceux qui meurent sans avoir jamais eu la femme, la fortune, le bonheur qu'ils s'étaient souhaités! Une fois qu'on a eu, on ne peut plus avoir. Le désir vaut mieux que la possession!...

Voilà ce que je disais — pour me consoler — dans la cave du boulanger de la place Baudoyer, au mois de juillet 1789. Voilà ce que je me suis dit toute la vie! Voilà ce que j'aurais voulu pouvoir dire aux petits comme moi d'entre les hommes, aux humbles et aux pauvres, — si j'avais été une voix au lieu d'être un morceau de métal.

Ainsi pensait le crocheteur borgne dont Voltaire a raconté l'histoire! Comme lui, je n'avais point l'œil qui voit le mauvais côté des choses. Je n'avais, je n'ai toujours eu que celui qui sert à voir les biens et le bien de la vie. Ce n'est point être optimiste comme Pangloss; c'est être philosophe comme Mesrour!

Philosophe, je l'étais par tempérament, — par naissance — et par nécessité. A quoi m'aurait servi, d'ailleurs, de ne l'être pas?

J'eus l'occasion de dépenser une partie de ma philosophie et de faire valoir mon fonds de patience, pendant le long séjour que je fis dans la cave de ce boulanger de la place Baudoyer, — qui ressemblait tant à la cave d'Aboul-Cassim. Car j'y restai de longs jours, de longues semaines et de longs mois, à ruminer sur n'importe quoi, — excepté sur les causes finales.

Chaque jour il nous arrivait de nouveaux sacs de camarades qui nous payaient leur bienvenue en anecdotes politiques et littéraires, sérieuses et libertines, — selon qu'ils avaient été témoins de choses de la rue ou de choses de l'alcôve.

Il y avait parmi nous des sous et des écus. Les écus auraient bien voulu faire les fiers avec les sous; mais le moyen, je vous le demande? Nous étions tous prisonniers et rien ne nivelle plus les rangs que la prison. Les ennemis d'hier deviennent les amis d'aujourd'hui. Les gens qui n'auraient jamais voulu se parler, dans la rue ou dans un salon, s'embrassent là comme des frères. J'étais un Huron, moi, dans cette compagnie d'évaporés et de babillards; mais je n'avais pas là, pour m'instruire, l'honnête janséniste Gordon! Ah! si j'avais eu Gordon!..

Les récits des uns étaient folâtres comme des madrigaux; les récits des autres, sombres comme un cinquième acte de tragédie. Les uns parlaient des demoiselles de la Comédie-Française, de leurs amants et de leurs infidélités. Les autres parlaient des choses de la tribune et des choses du forum, — bien autrement intéressantes que celles des coulisses et des boudoirs.

« L'histoire — dit Voltaire — ne plaît que comme la tragédie, qui languit si elle n'est pas animée par les passions, les forfaits et les grandes infortunes. Il faut armer Clio du poignard, comme Melpomène. » L'histoire de cette époque-là devait plaire alors, car elle était bien mouvementée, bien dramatique et bien grandiose!

C'était d'abord les émeutes de Paris et de Versailles, — la translation de l'Assemblée nationale à Paris, — la création des assignats, — la division de la France en départements, — la suppression des droits féodaux, des vœux monastiques, des titres de noblesse, des ordres, des livrées et des armoiries, — la fédération des quatre-vingt-trois départements. Puis, la mort de Mirabeau, — l'adoption de la guillotine, — l'abolition de la torture, — la fuite du roi, — son retour, — l'insurrection du Champ-de-Mars, — le traité de Pilnitz, — le veto du roi, — le commencement des hostilités sur les frontières, — l'insurrection des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, — etc., etc., etc.

« Que deviennent Denise et Pierre, Suzanne et La Tulipe? » me demandais-je par moments, en songeant aux gens que j'avais connus, avant mon emprisonnement.

Je devais l'apprendre bientôt.

Pour le boulanger de la place Baudoyer, notre maître, nous étions une toison d'or monnoyée. Quand il y a une toison d'or, il doit y avoir des Argonautes — en bonne logique! Les Argonautes vinrent. Ils vinrent d'autant plus facilement qu'il n'y avait là d'autre dragon qu'une serrure, — une forte serrure, à la vérité!

Ces Argonautes étaient au nombre d'un, cet un était le propre fils de notre propre maître, qui, lassé sans doute de ne pas voir la fin des années de son père, était venu voir le commencement de sa fortune. A père avare, fils prodigue! Les vieux sont pressés d'épargner — et les jeunes pressés de dépenser. Les uns et les autres veulent jouir: c'est bien naturel, mon Dieu!

Avant d'en arriver là, je suppose que cet aimable jeune homme avait essayé d'attendrir son père et n'y avait pas réussi. Autrement, son action aurait été bien criminelle!

Harpagon fils avait cherché pendant longtemps les sources

de ce Pactole, — mieux cachées encore que celles du Nil. Et, à force de chercher, il avait trouvé.

Ce fut un beau jour pour lui — et pour nous.

Il prit un sac, puis deux, puis trois, puis quatre, — autant que ses bras pouvaient en tenir! Puis, ainsi chargé, il sortit de sa Colchide, en ferma soigneusement la porte avec une clef qu'il avait très ingénieusement fabriquée et remonta avec précaution dans la maison. J'étais du voyage.

Quelques minutes après, aux bruits particuliers qui se faisaient entendre çà et là, je jugeai que nous étions dans la rue et qu'il faisait nuit.

Où allions-nous? Jason seul le savait.

Où peut aller un jeune homme de vingt ans qui a un père avare?

Où vont les jeunes gens de vingt ans, parbleu!

Notre Argonaute marchait d'un pas pressé, — trop pressé même. Quand on marche trop vite, on tombe. Il tomba, et, dans sa chute, les sacs qu'il tenait étroitement embrassés allèrent rouler sur le pavé. Il se ramassa d'abord, puis il ramassa les sacs.

Malheureusement — ou heureusement — celui dans lequel je me trouvais s'éventra au moment où il le prenait, et tout son contenu s'éparpilla dans le ruisseau en sonnant des fanfares joyeuses. J'étais enfin redevenu libre!

— Des sous!... Ce ne sont que des sous!... — exclama le jeune homme avec une stupéfaction douloureuse. — C'était bien la peine de voler mon père!...

Un bruit de pas — provoqué sans doute par le bruit de notre chute — interrompit les blasphèmes auxquels notre ravisseur désappointé allait se livrer. Il nous abandonna — de peur de pis.

Les pas qui l'avaient fait fuir se rapprochèrent, et bientôt nous fûmes entourés et recueillis.

Le hasard m'avait fait glisser entre deux pavés; je ne fus pas aperçu d'abord. Mais, aux premiers arrivants succédant d'autres arrivants, ces derniers glanèrent çà et là les quelques sous qui avaient été oubliés, — moi compris.

Le jour se leva, les bruits de la rue devinrent plus énergiques et plus confus. La ville se réveillait.

Et quel réveil que celui de Paris en 1792!

Aux cris des laitières et des porteurs d'eau se mêlaient agréablement les cris des marchands de journaux, — journaux révolutionnaires et journaux contre-révolutionnaires! « A un sou l'*Argus patriote!*... A un sou l'*Anti-Marat!*... A deux liards le *Père Duchesne!*... A deux liards le *Babillard!*... A un sou le *Thermomètre du jour!*... A un sou la *Feuille du jour!*... »

Et avec les journaux, les chansons, — chansons jacobines et chansons royalistes!...

C'était à ne pas s'entendre.

— Eh bien! tu ne m'achètes pas de feuille ce matin, Pierre?... — demanda un crieur en s'approchant.

— Tout de même, mon vieux Sergent!... répondit l'homme dans la poche duquel je me trouvais, moi quatrième.

— Pierre! ce nom! cette voix!... Plus de doute! je venais de retrouver mon ami Pierre!

Mais n'allais-je pas le reperdre!... Ce journal qu'il achetait, ce journal que je représentais comme valeur, allait me faire passer des mains de Pierre dans celles du marchand!... J'allais recommencer mes évolutions à travers les existences humaines, sans avoir pu savoir ce qu'était devenue Denise!...

Heureusement que j'en fus quitte pour la peur: Pierre prit un de mes voisins,

Brave Pierre!

## Chapitre VI

La Patrie en danger. — Les enrôlements. — Eloge de mon ami Pierre. — La place Maubert en 1792. — Haute et basse Bohême. — Les Peaux-Rouges de Paris. — Vive la France! — Le bataillon de Strasbourgeois. — La *Marseillaise*. — Prise de Spire. — Prise de Worms. — Mes compagnons de poche. — Ils m'envoient au diable. — Pierre se trouve dépaysé. — Il est amoureux de son hôtesse. — Gretchen. — Le *Teens*. — Je retrouve La Tulipe. — Double effet du visage de Gretchen et du vin liebfrauenmilch. — Séduction. — Immoralité de La Tulipe et mélancolie de l'ami Pierre. — Faut-il ou ne faut-il pas *gourmer* les femmes? — La Tulipe a le don des langues. — Ce que Gretchen dit à La Tulipe. — Pauvre Pierre!... — Vierges sages et vierges folles. — Monologue de Pierre. — Ce que Gretchen avait dit à La Tulipe. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. — Courte colère de Pierre. — Rappel à l'ordre, au respect et à la tendresse.

Il y avait trois ans que je n'avais vu Pierre, — trois ans, presque jour pour jour, puisque je l'avais quitté le 16 ou le 19 juillet 1789, et que je le retrouvais le 22 août 1792.

Pierre était maintenant un homme par l'âge — et par les épreuves subies. Il portait le deuil de Jacques, celui de Denise et celui du père de Denise. C'était bien des morts à à pleurer, n'est-ce pas?

Son visage était triste et doux. Il y a de ces natures-là, — de bonnes natures, — qui ne savent pas en vouloir à la vie de ses rigueurs et de ses injustices. Ils se taisent — et se résignent. Pierre s'était résigné.

Quelques jours auparavant, le 11 juillet, le président de l'Assemblée nationale avait déclaré la patrie en danger, et, depuis ce moment, des enrôlements avaient lieu pour tous les points menacés de la France; chaque jour la France s'armait de piques et de fusils.

Au moment où je retrouvais mon ami Pierre, trois coups de canon se faisaient entendre dans la direction du Pont-Neuf.

— Que signifient ces coups de canon, ami Sergent?... demanda Pierre au crieur qui allait s'éloigner.

— Ton journal te l'apprend, ami Pierre... Aujourd'hui dimanche, 22 août 1792, les officiers municipaux vont faire proclamer sur toutes les places publiques que la patrie est en danger... Le conseil général de la commune va s'assembler tout à l'heure... Les dix légions de la garde nationale vont se réunir sur la place de Grève... Ces trois coups de canon que tu viens d'entendre, tirés par le canon du Pont-Neuf, annoncent la proclamation... Et maintenant, au revoir, ami Pierre.

— Au revoir, ami Sergent! — dit Pierre en échangeant une dernière poignée de main avec le crieur.

Ce dernier ne s'était pas trompé. La foule était nombreuse dans les rues, — surtout dans celles qui avoisinaient la place de Grève. Des détachements de cavalerie avec trompettes et des détachements de garde nationale avec tambours se dirigeaient vers les différents points de Paris où des amphithéâtres avaient été dressés pour recevoir les enrôlements. Des huissiers de la municipalité, à cheval, portaient des enseignes ornées d'inscriptions et de couronnes civiques. Des officiers municipaux avec leur écharpe, des notables, des membres du conseil général, accompagnaient la cavalerie et la garde nationale, les canons et la musique. C'était une fête! Une fête, la patrie en danger!...

Pierre était à deux pas de la place Maubert, — où avait été dressé un des huit amphithéâtres en question. Il s'y rendit avec empressement. Pierre avait aimé Denise; mais Denise, morte, n'avait plus besoin de son amour et de son dévoûment. Pierre aimait la patrie comme il avait aimé Denise: la patrie était en danger, il venait, avec enthousiasme, lui offrir son sang. Il y a des cœurs dont le dévoûment est, pour ainsi dire, la respiration naturelle. Ils aiment et protégent, se dévouent et s'immolent, comme d'autres — moins heureusement doués — haïssent et tyrannissent. Il faut être enclume ou marteau dans ce monde, — à ce qu'il paraît; Pierre était enclume! Sa devise en action était celle de l'évêque de Troyes: *Pati et compati*. Ce païen, — Pierre, enfant du ruisseau, n'avait pas été baptisé, — ce païen était plus chrétien qu'un chrétien. Il souffrait sans se plaindre, — comme un héros obscur qu'il était. Il pensait — le noble cœur! — qu'il faut que la grappe soit foulée pour devenir vin, et la gerbe battue pour devenir pain. C'était le dévoûment fait homme!

Pierre se rendit donc à la place Maubert, — de préférence à tout autre endroit. Il était né là, il lui plaisait de partir de là pour aller mourir à la frontière au service de la patrie, — la grande mère des sept douleurs!

La place Maubert était à cette époque — et elle est encore un peu aujourd'hui — une tradition vivante du Paris du moyen âge. En clignant un peu les yeux et les oreilles, on croyait voir et entendre encore sa population du temps d'Isabeau de Bavière et de Louis XI. A travers le brouillard malsain des matinées de novembre, on croyait coudoyer encore tous ces types étranges et sinistres de mercelots et de sabouleux, de matrones et de bohémiennes, d'argotiers et de francs-mitous, de truands et de filles de joie, gens de sac et de corde, destinés à mourir longitudinalement comme des philosophes de la borne, et non horizontalement comme

d'honnêtes pratiquants de comptoir!... Et le soir, malgré l'invasion des lanternes, toutes ces boutiques de liquoristes, tous ces *débits de consolations*, tous ces refuges des énergies en défaillance et des vertus sombrées, des vices en fleur et des crimes en fruit, rappelaient à s'y tromper les tavernes illustres, les rôtisseries célèbres, les cabarets glorieux où s'en allait boire et tapager, par exemple, maître François Villon, le poète, avec Jehan Cotard, Fremin et Michault Culdoue,—ses *compaings de galles*... Et, après les pipeurs, les pipeuses! Après les batteurs d'estrade, les batteuses de pavé! Après les zingaris, les gypsies! Après les drôles, les drôlesses! Vieux gueux et jeunes gueuses! Belles gouges et vieilles lourpidons!... Cauchemar d'hier et cauchemar d'aujourd'hui!..,

Race prolifique et tenace! On a voulu la détruire et même la civiliser. — comme dirait M. Joseph Prudhomme, —rien n'y a fait! Rien! Ni le canon, ni la famine, ni la misère, ni la débauche, — ni l'école mutuelle! On est gueux de père en fils, dans ces quartiers-là. On y a une noblesse qui remonte, — non pas à Charlemagne, — mais à Clopin-Trouillefou, empereur de la haute et basse Bohême du moyen âge, Et même ils ne savent pas d'où ils viennent,— ces sauvages de la civilisation, ces Peaux-Rouges du Paris moderne, qui sont comme les scories de la grande capitale en ébullition de progrès!... Ils ne savent pas d'où ils viennent, pas plus que les petits des vipères ne connaissent leurs pères ni leurs mères — les premiers étant tués par les secondes dans l'accomplissement de leurs devoirs conjugaux, et les secondes étant tuées par elles-mêmes dans l'accomplissement de leurs devoirs maternels... Ils croissent comme les mauvaises herbes entre les pavés déchaussés de leurs rues infectes, et le premier vent venu, — un vent de contagion, de guerre ou de maladie, — les déracine et les détruit!...

J'ai écrit le mot et je ne le bifferai pas : ces gens-là sont, en effet, les Peaux-Rouges de Paris, —avec cette différence, toutefois, qu'ils n'ont pas, comme les sauvages de l'Amérique du nord, la ressource suprême de croire au Manitou et aux grands territoires de chasse après la mort, et que, pendant leur vie, ils n'ont jamais devant les yeux d'immenses prairies de cyclamens en fleurs!...

Voilà où était né mon ami Pierre, — une exception parmi ces exceptions sociales! Il avait crû entre deux pavés, comme les autres, mais le vent de la corruption ne l'avait pas atteint, — et les averses de la vie l'avaient fortifié au lieu de le détruire.

Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'aimer son ruisseau natal. Où que ce soit que les portent leurs ailes, tous les oiseaux aiment leur nid, — qu'il soit de mousse ou de duvet, de sable ou de torchis.

A cette cause, Pierre revenait vers la place Maubert pour s'enrôler comme volontaire dans les bataillons que Paris envoyait vers les frontières menacées.

Sur le devant de l'amphithéâtre dressé au milieu de la vieille place du XIIe siècle, était une table posée sur deux caisses de tambour, en manière de bureau. Trois officiers municipaux et six notaires recevaient les enrôlements. Sur les côtés flottaient des drapeaux, et, à quelque distance de là, les volontaires formaient un cercle renfermant deux pièces de canon et de la musique.

L'affluence des spectateurs était grande. La place et les rues adjacentes,— la rue de la Bucherie, la rue des Grands-Degrés, la rue de Bièvre et la rue des Noyers — étaient encombrées de curieux et de curieuses qui accueillaient les enrôlés avec des cris d'enthousiasme. L'argent — rare pourtant! — pleuvait dans les troncs spéciaux qu'on avait organisés pour subvenir aux frais de route des volontaires. On leur donnait ce qu'on avait, en bijoux, en linge, en vêtements, — à ces soldats improvisés! Les jeunes filles leur jetaient des fleurs, les vieillards les bénissaient, les mères pleuraient de joie! « Vive la France! » criaient toutes ces poitrines émues et attendries.

Oui : Vive la France — qui produit de ces enthousiasmes-là, de ces dévoûments-là, de ces grandes actions-là! Vive la France! Vive la France, — la terre sacrée du cœur et de l'esprit! Vive la France! Vive la France!...

Le lendemain, Pierre se mettait en route avec un bataillon de jeunes hommes aussi valeureux, aussi enthousiasmés que lui. Je me réjouissais d'être avec lui et de participer ainsi à sa vie — qui m'intéressait plus que celle des autres.

Quelques jours après, le bataillon parisien apercevait le Munster, la cathédrale gigantesque de Strasbourg, se profilant sur le fond vert des Vosges, et grossissait en cette vieille ville allemande le bataillon de volontaires qui venait de s'y former. Puis, le lendemain, bataillon strasbourgeois et bataillon parisien traversaient le Rhin au chant de la *Marseillaise*, — que venait d'improviser pour cette armée un obscur officier du génie qui s'appelait Rouget-de-l'Isle!...

La *Marseillaise!* Chant de guerre! Chant de victoire! Il grisait les cœurs plus encore que l'odeur de la poudre et le bruit du canon! Il avait mis le fusil entre les mains de tous ceux qui l'avaient entendu; il devait mettre le laurier sur la tête de tous ceux qui le chantaient! C'est à cet hymne magique que sont dues les plus glorieuses journées de cette époque où le plus pur du sang de la France ruissela sur tous les champs de bataille de l'Europe! La *Marseillaise*, en effet, c'était l'âme de la patrie, le souffle même de la France qui conduisait ses enfants à la gloire!...

Le 29 septembre 1792, l'armée que commandait Custines entrait dans Spire où, cent ans auparavant, était déjà entrée une armée française, — mais cette fois une armée royale, commandée par le maréchal duc de Lorges et par le maréchal de Choiseul.

Le 4 octobre suivant, le bataillon de volontaires dont faisait partie mon ami Pierre, entrait dans Worms, la vieille cité allemande qu'encadre le double horizon des Vosges et du Taunus! Worms, la vieille cité féodale et militaire! Worms, la ville de Gaugraves et des Landgraves, des princes et des évêques! Worms, la ville où fut jugé et condamné Martin Luther, le Rabelais de l'Allemagne!...

Ah! si, en route, j'avais été seul, ou presque seul dans la poche de mon ami Pierre, je fus bientôt dans une compagnie nombreuse de kreutzers et de guldens, de risdales et de pfennings, de kopfstucks et de thalers. Les florins étaient rares. Mais si vingt imbéciles ne peuvent, en se cotisant, faire la monnaie d'un homme d'esprit, 60 kreutzers peuvent faire la monnaie d'un florin. Cela tient un peu plus de place, — mais c'est la même chose!...

J'étais tout confus d'être dans une société si nombreuse et si variée — et il me parut que cette société n'était pas moins confuse que moi de m'avoir au milieu d'elle. Tous ces pfennings, tous ces kopfstucks, tous ces guldens chuchottaient à mon adresse un tas de choses — peut-être injurieuses — dans une langue hérissée de consonnes et d'exclamations gutturales. J'aurais bien voulu les comprendre, — pour leur répondre et savoir d'eux des histoires qui m'auraient sans doute intéressé. Mais, malgré mes efforts et ma bonne volonté, je n'y pouvais réussir. Je distinguais seulement de temps en temps quelques mots plus sonores et plus clairs que les autres, comme *Gehe dem schinder zu!* et, en me les rappelant depuis, j'ai deviné qu'ils m'envoyaient au diable. Grand merci, messieurs les pfennings!

Mon ami Pierre devait être aussi embarrassé que moi, au milieu des habitants et des habitantes de Worms. Le pauvre Parisien regrettait sans doute Denise et le ruisseau de la place Maubert.

Pourtant il y avait dans les rues de Worms assez de jolies filles blondes, aux yeux bleus, aux joues roses, pour lui faire oublier Denise et Paris. Son hôtesse, surtout, était adorable avec son corsage de velours noir qui faisait ressortir la blancheur de sa chemisette de fine toile de Hollande et avec les deux ailes de papillon, aussi en velours noir, qui brandillaient sur sa tête en guise de coiffure. O la belle fille, monsieur, la belle fille! Et puis, quel parfum d'innocence et d'honnêteté il y avait, répandu sur toute sa personne! Quelle candeur, quelle chasteté d'allures et de tenue! Comme elle rappelait bien la Frédérique de Gœthe, — ou plutôt la Marguerite de Faust!...

J'insiste sur la candeur de cette Gretchen de Worms. Jamais visage humain, visage mortel, n'eut une telle expression. C'était une création de poète ou d'artiste, une échappée des célestes phalanges des chérubins et des séraphins,— un ange, comme disent les hommes dans leur langage imparfait, incomplet et incorrect. Un ange? qu'est-ce que cela? Ce n'est pas assez. Ce n'était pas un ange, encore moins une femme, — c'était l'Idéal.

Quelle grâce pudique elle avait en allant et venant sous le petit berceau couvert de houblons, adossé à la maison de son père, — située au milieu de la grande rue de Worms, à deux pas de l'église de Saint-Ruprecht... Ses petits pieds de fée effleuraient à peine le sol, — indigne d'eux et d'elle. N'était-ce pas Lorely, la fée du Rhin?...

Son âge? je l'ignore. Elle avait l'âge des jeunes filles qui vont devenir de jeunes femmes, l'âge où la fleur se change en fruit, l'âge où le fruit commence à se nouer, — l'âge incertain et charmant que les Anglais appellent si ingénieusement le *Teens*. « *She in her Teens*, » disent-ils, en parlant

d'une fille entre onze et vingt ans, — parce que les années qui remplissent cet intervalle finissent toutes par *teen*. Gretchen était dans son *Teens*.

— Ma foi, camarade, c'est décidément une belle fille que cette jeune fille! — dit un jour à mon ami Pierre une voix que je reconnus. Une belle fille, sur ma foi! Aussi belle fille que ce vin est bon! Une fille allemande! un vin du Rhin! Double ivresse!... Elle s'appelle Gretchen et lui *liebfrauenmilch*. Deux jolis noms pour deux jolies choses! Gretchen! liebfrauenmilch!... Il y a de tout dans ce liebfrauenmilch! il y a du lait, il y a de l'amour, il y a de la femme!...

— Tant de choses dans un mot? tant de choses dans du vin, camarade La Tulipe? demanda Pierre en souriant.

— Tant de choses, oui! — répondit l'ancien garde-française.

La Tulipe! Je retrouvais le sergent La Tulipe! à Worms!... camarade de Pierre!... ami de mon ami Pierre!

Au moment où, malgré moi, j'évoquais le souvenir de Suzanne, M. La Tulipe prononça son nom :

— Je n'ai jusqu'ici rencontré qu'une femme qui puisse être comparée à Gretchen, qu'un vin qui puisse rivaliser avec ce liebfrauenmilch : la femme s'appelait Suzanne; le vin s'appelle du chambertin... Mais c'est encore le liebfrauenmilch et Gretchen qui l'emportent, — dit l'ancien garde-française en retroussant sa moustache d'un air provocateur.

Gretchen venait d'entrer sous la tonnelle.

— Gretchen, vous êtes la reine des cœurs français, lui dit-il, en lui prenant la taille sans plus de façon.

Gretchen rougit et Pierre pâlit.

— Elle ne te comprend pas, La Tulipe, — dit ce dernier en essayant de sourire, pour cacher son trouble. — Elle ne te comprend pas... tu lui as parlé français... et elle est Allemande...

— C'est vrai, camarade Pierre... mais vois-tu, il y a un langage que toutes les femmes comprennent, Anglaises et Berrichonnes, Picardes et Espagnoles, Allemandes et Suédoises : c'est le langage des yeux... Gretchen n'a pas entendu... elle a compris. J'ai des yeux si éloquents, camarade Pierre... D'ailleurs, je compléterai ma déclaration française par une déclaration allemande... Je sais assez de tud'sque pour demander à une femme la clef de son cœur... Veux-tu que je t'enseigne la phrase sacramentelle?...

— Non... non... merci... cela viendra tout seul... avec le temps... — répondit mélancoliquement mon ami Pierre, qui avait en amour la timidité d'un éléphant.

— « Avec le temps » me semble joli... Nous resterons peut-être trois ou quatre jours encore à Worms... et...

—Trois ou quatre jours seulement?... — interrompit mon ami Pierre.

— Sans doute! N'est-ce pas assez pour prendre d'assaut une jeune fille? Il nous a fallu moins de temps pour prendre Worms... Tu es un innocent, camarade Pierre...

— Un innocent?... En effet... je suis un innocent!... — murmura Pierre avec un sourire doux et triste qui eût intéressé tout autre homme que le soudard qu'il avait pour camarade de régiment. — J'ai toute ma vie été humble, modeste, bienveillant et respectueux... Aussi, jusqu'ici, les laquais et les femmes ne m'ont jamais pris au sérieux...

— C'est une infirmité que ton respect, mon brave Pierre... s'écria l'ancien garde-française qui avait beaucoup vécu en très peu d'années, gâté qu'il avait été par les femmes de toutes les conditions. — Une infirmité inguérissable, j'en ai peur pour toi... Le respect!... mais les femmes sont du même sexe que la fortune, mon bonhomme; elles favorisent toujours les audacieux... Connais-tu l'anglais?

— Pas plus que l'allemand, camarade La Tulipe... Je suis ignorant comme un enfant de Paris que je suis... — répondit Pierre.

— Moi aussi, je suis un enfant de Paris... — reprit La Tulipe. — Cela ne m'empêche pas de savoir un peu d'anglais, un peu d'allemand et un peu d'italien... J'ai le don des langues, comme les apôtres... Il y a tant d'étrangers et d'étrangères à Paris .. Donc, ami Pierre, tu ne sais pas l'anglais, et c'est dommage... Car tu saurais ce que signifient ces deux vers d'une tragédie de Shakespeare :

She's beautiful, and therefore to be woded;
She is a woman, therefore to be won...

— Mais, si je ne sais pas ce que ces deux vers signifient, tu le sais probablement, toi?... — fit remarquer Pierre.

— C'est vrai... je le sais... mais j'ai peur, en te les traduisant, de te faire rougir, innocent guerrier...

— Fais-moi rougir, j'y consens, savant La Tulipe...

— Eh bien, mon pudique ami, ces deux vers signifient littéralement : « Elle est belle, donc faite pour être courtisée... Elle est femme, donc faite pour être séduite... »

— Tu dis cela à propos de...

— A propos de toutes les femmes en général, et de chacune en particulier..... C'est Gretchen qui sera aujourd'hui mon particulier... ou plutôt ma particulière.

— Gretchen?... — murmura Pierre, dont le cœur se serra.

— Gretchen elle-même!... répondit La Tulipe d'un air de fatuité superbe.—Gretchen!... la belle Gretchen!... la blonde Gretchen!... la douce Gretchen!... l'angélique Gretchen, qui me rappelle si bien, en blond, la brune Suzanne, mon avant-dernière amoureuse, qui m'a quitté sous le prétexte que je la battais...

— Vous avez battu une femme, vous, La Tulipe?... — s'écria Pierre avec une indignation sincère.

— Oui!... — répondit La Tulipe de l'air le plus naturel du monde. — J'ai battu Suzanne parce qu'elle me trompait avec un vieillard odieux appelé Dupuis!... un voleur d'argent digne de cette voleuse de cœurs!...

— Ah! je ne l'aurais pas cru! reprit Pierre, attristé par cette confession cynique.—Il ne faut pas frapper une femme, même avec une rose, savez-vous bien?...

— Chacun son goût, camarade Pierre..... Mais soyez sûr que je ne fais pas exception... j'ai d'illustres aïeux dans cette carrière... M. de Lauzun battait la grande Mademoiselle... et M. de Buckingham avouait un jour à madame de Chevreuse qu'il avait aimé trois reines et avait été obligé de les *gourmer* toutes les trois!... J'ai dit « gourmer, » candide Pierre! Or, gourmer veut dire battre, si je ne me trompe?...

— Si cela arrange les femmes, après tout, je n'ai pas le droit de me scandaliser... — dit Pierre avec une amertume involontaire.

— Allons, tu deviens raisonnable!... répliqua La Tulipe en avalant un dernier verre de liebfrauenmilch.

Gretchen reparut sous la tonnelle et échangea une rapide œillade avec le beau La Tulipe.

— Le papillon vient se brûler à la chandelle, vois!... — dit le soudard au pauvre Pierre, qui oubliait Denise pour ne songer qu'à Gretchen.

— Nous devons payer ce que nous devons à notre belle hôtesse,—ajouta-t-il en se levant et en faisant mine de mettre la main à la poche pour en tirer de la monnaie.

— C'est juste, ami La Tulipe,—répondit Pierre, qui, quoiqu'en pays conquis, ne se croyait pas le droit d'être malhonnête.

— *Wie viel?*... — demanda La Tulipe en s'adressant à la jeune fille et en retroussant gaillardement sa moustache.

— *Nichts!... nichts!*... — répondit vivement Gretchen.

— Voilà ma bourse, ami La Tulipe...—dit Pierre, qui n'avait pas compris la demande de son camarade, ni la réponse de la jeune fille.

La Tulipe prit les kreutzers que lui passait discrètement l'ami Pierre, et, après les avoir adroitement empochés pour son propre compte, il s'approcha de Gretchen,—toute rougissante.

Ce qu'il lui dit, je ne l'entendis pas, — Pierre non plus. Nous étions trop loin et il parlait trop bas.

Seulement, au bout de quelques instants, Gretchen s'enfuyait en disant d'une voix émue et avec un regard humide de plaisir :

— *Laz die thur offen!...*

— On la laissera ouverte, *meine liebfte!*... On la laissera ouverte, *mein herz!*...—répondit La Tulipe en lui envoyant un baiser du bout de la main, et en revenant vers l'ami Pierre, inquiet de la tournure que prenait cette affaire amoureuse.

— Ainsi?...—demanda ce dernier, pressentant la réponse qu'allait lui faire l'ex-garde-française.

— Cette Teutonne est charmante, ma parole d'honneur!... charmante!... charmante!... charmante!...—répondit La Tulipe enthousiasmé.

— Que t'a-t-elle donc dit pour te rendre si joyeux?

— Rien qu'une phrase de quatre mots!... *Laz die thur offen!* Mais ces quatre mots contiennent tout simplement le paradis, si je ne m'y connais pas!... Et je m'y connais, ami Pierre, je m'y connais! Cette blonde enfant du Nord doit avoir des perfections cachées à n'en plus finir... Quel beau livre à lire que cette blonde enfant!... Hélas!... A peine aurai-je le temps de le feuilleter!...

— Ainsi... elle t'aime?... — reprit l'ami Pierre tout tremblant.

— Je n'en sais rien, ma foi!.. Mais je la veux et elle me

veut aussi... nous nous aurons!... Est-ce qu'on a le temps de s'aimer en voyage!...

Pierre soupira. Pauvre Pierre!...

Les deux volontaires de la République française se séparèrent bientôt : le tambour les appelait ailleurs.

Le soir, Pierre rentrait dans la maison de la grande rue de Worms, pour se coucher. Il était fatigué d'avoir couru à travers la ville pour y voir les choses intéressantes qu'elle renfermait, archéologiquement parlant, — par exemple le Rosengarten, le *Jardin des Roses*, gardé jadis par un dragon que tua Sigefroy, et la cathédrale de Notre-Dame, à double abside et à quatre clochers, où sont sculptées les cinq vierges folles et les cinq vierges sages.

Et, en rentrant, Pierre songeait malgré lui à cette vierge sage dont son camarade La Tulipe était en train de faire une vierge folle, — à la naïve et pudique Gretchen qu'il adorait, lui, comme on adore les saintes dans leurs niches. La niche de Gretchen, c'était la maison de son père. La Tulipe n'allait-il pas l'en faire sortir?

Cette idée obsédait la cervelle et persécutait le cœur de l'honnête Pierre,— si brave devant l'ennemi, si lâche devant la femme.

— Que signifie cette phrase que Gretchen a dite à La Tulipe?... — se demandait-il en montant l'escalier qui conduisait à sa chambre. — Une phrase qui me brûle les yeux et les lèvres!... Je la vois devant moi, écrite sur toutes les murailles en caractères de feu. Elle me brûle la langue lorsque je la répète... *Laz die thur offen!... Laz die thur offen!...* Qu'a de commun cette vierge avec ce libertin?... Elle est l'innocence, comme il est le vice!... la pudeur, comme il est l'immoralité!..... Cet ange à ce démon?... Ah! ce n'est pas possible... Le ciel ne le permettrait pas!... Il s'est vanté, le misérable! Parce qu'elle a rougi, sans doute d'une galanterie blessante, il s'est imaginé qu'elle était séduite! Le fat! Comme si les femmes comme Gretchen se laissaient ainsi séduire par le premier venu!... Comme si tous les jeunes cœurs de seize ans se laissaient ainsi accrocher par la première moustache qui passe!... Pauvre et chère Gretchen!... Elle dort, à cette heure, calme et sereine, du sommeil des enfants et des consciences honnêtes... sans se douter que, sous son toit, il y a un homme qui songe à souffler sur son innocence pour la ternir!... Chère et innocente Gretchen!...

Ainsi monologuait mon ami Pierre en montant l'escalier vénérable qui conduisait à sa chambre,—située au deuxième et dernier étage de la maison.

Comme il mettait le pied sur le palier du premier étage où se trouvait la chambre de La Tulipe, il vit une ombre blanche se glisser à travers l'entrebâillement laissé par la porte de cette chambre. Puis, avant qu'il eût eu le temps de s'y reconnaître, un bruit de baisers longuement appliqués résonnait dans le silence de la nuit, et la porte de l'ex-garde-française se refermait avec précaution...

*Laz die thur offen!...* avait dit Gretchen à La Tulipe. Et La Tulipe avait laissé sa porte ouverte—afin d'y laisser pénétrer l'amour!...

C'était aussi simple que cela.

— Ah! — murmura Pierre, qui avait tressailli douloureusement au bruit des baisers, et qui, maintenant, tressaillait plus douloureusement encore. — Ah!... cet homme avait raison!... Il connaît les femmes et la vie!... Une bien vilaine connaissance!...

Ami Pierre, cet homme avait peut-être raison, — mais vous aviez certainement tort, vous, dans votre bouderie injurieuse contre la femme et contre la vie. La femme et la vie sont deux meilleures connaissances que vous ne le pensiez en ce moment fâcheux pour votre cœur et pour votre amour-propre!... Ne médisons jamais ni de l'une ni de l'autre. Même lorsqu'on a été sifflé, outrageusement sifflé, dans cette volière charmante où ramagent les femmes, il faut toujours parler d'elles avec respect — et même avec tendresse. « Quand on écrit des femmes, — disait Denis Diderot, — il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et jeter sur la ligne la poussière des ailes du papillon : comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue la patte, il faut qu'il en tombe des perles... »

—

## Chapitre VII

Pierre et La Tulipe entrent à Francfort. — Un peu d'histoire. — Pierre se mélancolise outre mesure. — Les Prussiens reprennent Francfort. — Héroïsme et boucherie. — Pierre voit rouge. — Il parle à un roi. — Il meurt. — *Sursum corde!* — La Tulipe légataire universel. — Retour à Paris. — Quels camarades de voyage j'avais. — Lacune et explication d'icelle.

Huit jours après, mon ami Pierre—orné de son inséparable La Tulipe —entrait dans la ville de Francfort-sur-le-Mein, avec le corps d'armée commandé par le général Custines, que l'échafaud devait réclamer une année plus tard.

Francfort-sur-le-Mein, — où s'élisaient les empereurs d'Allemagne!

Ville illustre — et illustrée de souvenirs. Pierre oublia un instant Denise, un instant Gretchen, un instant La Tulipe, un instant les misères de son cœur. Le Rœmer était là pour absorber l'attention et la pensée de mon cher et pauvre ami. Le Rœmer, qui est à la fois l'Hôtel-de-Ville et le Louvre de Francfort! Le Rœmer où étaient venus se faire accepter, vivants, les césars allemands, et où ils revivaient encore en image, morts, dans des niches construites là exprès pour eux,— les Henri, les Othon, les Lothaire, les Frédéric, les Rodolphe, les Albert, les Wenceslas, les Maximilien, les Joseph, les Léopold, les Ferdinand et les François! Le Rœmer, c'est-à-dire le Kaisersaal! Le Rœmer!

Pierre, quoique illettré, était un garçon très intelligent. Avec le goût des belles choses, il avait l'admiration des grands souvenirs. Un morceau de marbre ou de chêne lui disait autant qu'un livre à un autre. « Ici s'est assis le roi de Bohême! » lui disait un geleitsmann en le conduisant dans les différentes parties du Kaisersaal. Et Pierre restait tout rêveur devant l'inanité des grandeurs humaines. « Au balcon de cette fenêtre s'accoudait l'empereur, pour parler au peuple grouillant sur la place du Rœmer!... » — ajoutait le geleitsmann. Et Pierre souriait en songeant à l'inconstance des peuples.

Les monuments ont, en effet, leurs légendes et leurs enseignements. Ils restent debout pour raconter aux générations qui viennent ce qu'ont fait les générations disparues. Si les grands et les ambitieux les interrogeaient plus souvent, peut-être auraient-ils moins d'orgueil et moins d'ambition. L'homme meurt, les monuments vivent. Ce qu'il édifie sert aux autres; ce qu'il commence, il ne l'achève pas. Il dure une heure, les monuments durent des siècles. Un coup de couteau dans la pourpre fait plus d'effet qu'un coup de canon dans la pierre. Le roi tombe, la pierre résiste. Ah! que que les hommes sont fous et bêtes!...

Ainsi pensait l'obscur soldat des armées de la République, — l'obscur enfant de Paris transplanté momentanément sur les bords du Rhin. C'était un rêve pour lui que ces combats qui étaient des victoires. Une vie nouvelle s'ouvrait devant lui, — vie de périls et d'émotions de toute sorte. Ah! si le souvenir de Denise, morte, et de Gretchen, coquette, ne l'avait pas persécuté, comme il aurait été heureux, le pauvre Pierre!..

La présence continuelle de La Tulipe, au lieu de l'égayer comme elle l'avait fait jusque-là, irritait sa mélancolie naturelle. Son caractère s'agrissait chaque jour à son insu. Des idées couleur de suicide traversaient obstinément son esprit. Pierre était malade!

Pierre devait bientôt être guéri.

Les Français étaient entrés dans la ville de Francfort le 28 octobre 1792. Le 2 décembre suivant, Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, entrait dans cette ville à la tête de son armée. Les habitants étaient trop Allemands pour souffrir plus longtemps l'occupation étrangère : ils avaient abaissé les ponts et facilité l'entrée de Francfort aux Prussiens.

Ceci est de l'histoire et je n'ai pas de fioritures à faire. Je poursuis.

Les Prussiens entrèrent dans Francfort comme chez eux. Les Français n'avaient pas d'artillerie; ils étaient, en outre, en nombre inférieur. Il fallut céder. Je dis céder et non pas fuir.

Au lieu de se passer en rase campagne, l'action se passa dans les rues de la ville, — dans les rues et dans les maisons où se trouvaient logés des soldats français.

La fusillade était vive et acharnée. A la façon désespérée dont Pierre se battait sur la place du Rœmer, il m'était facile

de comprendre qu'il en avait assez de saguenille mortelle et qu'il avait l'intention de la laisser au premier venu des soldats prussiens.

Ses camarades tombaient autour de lui comme des mouches. Lui-même avait déjà reçu plusieurs blessures graves qu'il n'avait pas senties dans l'ardeur de l'action, — mais qui n'en étaient pas moins des blessures mortelles. Il allait, il allait, il allait, frappant devant lui comme un faucheur, et abattant sans pitié tous ces épis à tête humaine sans cesse renouvelés.

Ah! le héros, le héros, le héros! Ah! le boucher, le boucher, le boucher!

Si l'odeur de la poudre et le bruit de la fusillade ne l'avaient pas grisé, Pierre eût rougi de ses massacres, — lui, l'être charitable et bon par excellence! Mais la fumée l'enveloppait, le bruit l'assourdissait, il songeait à Denise et à Gretchen : il voyait rouge!

Le roi de Prusse, émerveillé de tant de courage, ordonna à quelques soldats de s'emparer de mon ami Pierre — sans lui faire aucun mal.

Pierre fut pris, tout rugissant, et amené devant Frédéric-Guillaume avec la Tulipe qui, je dois le dire, s'était battu bravement à ses côtés.

— Français — dit le roi à mon ami Pierre, qui se tenait a peine, épuisé par le sang qu'il perdait à flots de toutes parts, — Français, vous êtes un brave garçon!... Il est dommage que vous ne vous battiez pas pour une meilleure cause!...

— Citoyen Guillaume, — répondit Pierre avec fierté, — la cause que je sers vaut celle pour laquelle vos soldats se font tuer... Admirez-moi si vous voulez, mais ne calomniez pas la France!...

—Vive le roi!.., dirent quelques voix autour de Frédéric-Guillaume.

— Vive la France!... — cria Pierre d'une voix mourante.

Et il tomba, — pour ne plus se relever.

*Sursum corde*, mes frères, *sursumcorde!* Les héroïsmes et les folies sublimes sont trop rares pour qu'on ne salue pas ceux qu'on rencontre en son chemin. Admirons-les et imitons-les, — si faire se peut!...

Le roi se découvrit en passant devant le cadavre de l'ami Pierre, et après avoir murmuré quelques paroles de compassion, il poussa son cheval en avant.

Pauvre et cher Pierre!

Quelques instants après, La Tulipe, — qui l'avait courageusement suivi, je l'ai dit, — se penchait sur lui pour s'assurer qu'il était mort, bien mort, et, cette certitude acquise, se mettait à fouiller sans plus de façon dans les poches et dans la giberne pour en extraire le contenu. La giberne avait encore quelques cartouches, les poches avaient encore quelques kreutzers — parmi lesquels le petit sou parisien.

— Ce n'est pas celui-là qui m'enrichira!... — dit La Tulipe, étonné de rencontrer si peu d'argent dans la poche d'un héros français.—Comment diable a-t-il fait son compte pour ne pas avoir plus de florins que ça?... Il n'a pas assez traité l'Allemagne en pays conquis, le pauvre camarade!... Il avait des scrupules, l'innocent!... Un soldat, avoir des scrupules!... Allons!... Allons!... A un autre!... Je serai peut-être plus heureux.

La Tulipe se pencha, en effet, sur un autre cadavre qu'il dépouilla avec la même dextérité, —trouvant sans doute inutile de laisser à des morts ce qui sert si bien aux vivants!

La nuit le favorisait, — la nuit et le désordre inséparable d'un assaut. Il put ainsi — l'homme de précaution! — recueillir la succession de tous ces braves soldats décédés *ab intestat.*

Puis, lorsqu'il se crut suffisamment loti, il se releva, se glissa le long des murailles et repassa l'un des ponts jetés sur le Mein. La nuit était froide, la neige tombait sur les chemins et dissimulait de cette façon les couleurs trop reconnaissables de l'uniforme que portait La Tulipe. Quelques coups de fusil tirés au hasard par les sentinelles échelonnées le long des deux rives du Mein, firent hâter le pas au fugitif qui s'engagea résolûment en rase campagne pour rejoindre le petit corps d'armée dont il faisait partie.

Au point du jour, en effet, La Tulipe avait rejoint les avant-postes français.

Heureux La Tulipe!

On le félicita, on regretta les morts, — mon ami Pierre, entre autres, — on pansa les blessés, on répara les avaries, on serra les rangs, et l'on se mit en route pour une nouvelle destination.

J'avais une fois encore changé de maître. Celui que je venais de perdre était celui que j'aimais le plus et le mieux. Celui que je venais de gagner était celui que j'aimais le moins, — on sait pourquoi.

La Tulipe avait une bourse bien garnie, — chose rare à cette époque où la république payait si mal ses soldats. Les monnaies allemandes se confondaient dans sa poche avec les monnaies françaises, les florins avec les petits écus, les pfennings avec les petits sous, l'argent avec le cuivre,

Mais l'ex-garde-française n'était pas un enfouisseur, — au contraire. Il aimait les jeux de l'amour et du hasard, et jetait son argent par toutes les fenêtres de la dissipation, sûr qu'il était d'en retrouver toujours, — grâce à des procédés ingénieux, connus de lui seul. Les florins s'en allèrent et furent remplacés par d'autres qui s'en allèrent aussi, pour être aussi remplacés. Et ainsi de suite pendant tout le temps que je restai avec lui, — c'est-à-dire pendant cinq années passées sur les champs de bataille.

A ceux qui s'étonneraient de me voir rester si longtemps dans une poche aussi percée que l'était celle de La Tulipe, je répondrai que, par une série de hasards très ordinaires, je l'avais quittée cent fois, et cent fois j'y étais revenu.

A la fin du mois d'octobre **1797** nous revenions à Paris, La Tulipe et moi, — l'un portant l'autre. La France triomphait alors sur toute la ligne, et La Tulipe avait profité du retour du général Bonaparte, son idole, pour se faufiler à sa suite et venir se refaire à l'air de Paris. Les Italiennes, les Autrichiennes et les Allemandes avaient quelque peu entamé sa robuste constitution, et il avait besoin de se mettre au verd pendant quelque temps.

Je n'étais pas seul dans la poche de l'aimable soudard. Quelques jeunes sous y folâtraient en chantant toutes les chansons patriotiques de leur répertoire avec une voix de métal de cloche — fort réjouissante, j'en conviens. Les uns dataient de **1791**; ils avaient encore les trois fleurs de lys, la couronne de France et de Navarre, et portaient en exergue : *Ludov. XVI, D. gratia Franciæ et Navarræ rex.* D'autres dataient de **1792**; ils portaient encore la face de Louis XVI et avaient au revers une couronne de chêne, un faisceau et un bonnet phrygien, avec cet exergue : *La nation, la loi et le roi.* **1792**. *An 4 de la liberté.* D'autres enfin avaient des dates plus récentes; ils avaient une tête de femme coiffée d'un bonnet phrygien et, au revers, une couronne de lauriers avec cette légende : *Cinq centimes. An* 5 *de la République.*

Les uns et les autres se disaient de petits sous comme moi, et ils l'étaient en effet, — malgré cette dénomination de *cinq centimes* portée par quelques-uns. Ah! comme ils se gaudissaient, les camarades!... Quels éclats de rire joyeux et sonores!... Comme on devinait bien qu'ils avaient été cloches avant d'être sous : ils carillonnaient encore!...

—

Ici, — n'en déplaise aux passants qui ont la patience de m'écouter, — je vais laisser dans mes Mémoires une lacune qui ne se trouve pas dans ma vie. J'ai vu cent fois les mêmes événements; j'ai assisté cent fois aux mêmes spectacles; cent fois j'ai entendu les mêmes inepties, les mêmes ordures, les mêmes gredineries, et cela ne m'intéresse plus de me les rappeler et de les raconter.

Et puis j'ai l'humeur fantasque. Il ne me plaît pas de dire certains événements et je ne les dis pas. J'aime mieux sauter plusieurs chapitres et plusieurs années, — sans respect pour l'ordre chronologique et pour la poétique des mémorialistes. Je ne suis pas tenu, à ce qu'il me semble, à une minutie de détails qui deviendrait une monotonie. Je n'en finirais pas, d'ailleurs, s'il me fallait raconter tout ce que j'ai vu et entendu. J'aime mieux faire un triage et n'en prendre qu'à mon aise. « Si vous me savez peu de gré de ce que je vous dis, sachez-m'en beaucoup de ce que je ne vous dis pas. »

Maintenant que j'ai repris haleine, je vais reprendre mon récit.

## Chapitre VIII

**Mes préférés. — Histoire d'une femme, d'un jeune homme, d'un chien, d'un chat et d'un canard. — Description d'un jardin, d'une tonnelle et d'une pelouse. — Je regrette de n'être pas né fleur... — Je trahis mon antipathie à l'endroit de M. Paul de Kock. — Portrait de canard. — Ce qui remplaçait une mare. —**

Portrait de chat. — Rêve couleur de souris. — Portrait de chien. — Intervention du chien dans le drame humain. — Mon opinion à ce sujet. — Le barbet d'Etienne, pour faire suite au barbet de Faust. — Causeries entre chien et loup. — Encore l'amour !... — Pourquoi l'homme a-t-il mangé de la femme, hélas !... — Louise. — Madame Beauvisage. — M. Beauvisage. — Eloge du descriptif. — Exemples. — Le boudoir de mademoiselle Trois-Etoiles et la chambre de Louise. — Influence d'une habitude. — Les mariages de la main gauche. — Le drame commence. — « Quel est donc ce mystère ? » (*Bis.*) — Deux lettres. — Gentillesse de M. Beauvisage. — Comment l'ancien maréchal-des-logis de dragons entend l'hospitalité et l'amour. — Provocations. — Adieux d'Etienne. — Les confitures d'abricots. — Le duel. — Encore M. La Tulipe. — La mort. — Le barbet. — Ce qu'on appelle des témoins. — Pauvre bossu !... — Pauvre barbet ! .. — Indifférence de la nature.

Je viens de le dire : il y aura dans mes Mémoires une lacune qui ne se trouve pas dans ma vie. J'aurais dû dire : il y aura des lacunes.

Ces solutions de continuité, on les comprend de reste. Les hommes ne sont pas tous intéressants, — il s'en faut ! Il y a des quantités innombrables de gens sans caractère, sans relief, sans couleur, — médailles mal venues, monnaies frustes, sans millésime et sans effigie. Ils ne m'ont rien appris; je n'ai rien à en dire.

Et même, parmi les créatures humaines intéressantes, toutes ne m'ont pas intéressé. Non pas que je sois difficile. Oh ! Dieu, non ! Il suffit qu'on ne ressemble pas trop à son voisin et à sa voisine, qu'on ne dise pas les mêmes bêtises ou qu'on ne fasse pas les mêmes canailleries, pour que j'écoute volontiers — et que volontiers je me souvienne.

Je ne suis pas difficile, mais j'ai mes privilégiés — qui sont les petits et les humbles. Les grands, les riches et les forts ne me vont pas du tout. Ils font trop de bruit et trop d'effet pour moi. Et puis, ils ont leurs biographes, ceux-là ! Les autres, au contraire, vivent et meurent obscurément. C'est pour cela que je me plais à raconter leur existence.

J'avais donc déjà vu beaucoup d'hommes et beaucoup d'événements, lorsque le hasard de ma destinée me fit tomber un matin dans un pauvre ménage de la rue de la Santé, à deux pas du boulevart Saint-Jacques.

Ce ménage se composait d'une femme de cinquante-cinq ans environ, aux cheveux déjà blancs et à la physionomie austère et bienveillante tout à la fois; d'un grand garçon maigre et pâle, qui louchait un peu d'une épaule; d'un bon gros chien barbet, toujours crotté; d'un bon gros chat angora, toujours endormi ; d'un canard, au cou vert, toujours trottinant.

La femme, c'était la mère ; le grand garçon maigre et pâle, c'était le fils ; le barbet, l'angora et le canard, c'étaient leurs hôtes.

Tout cela vivait, pêle-mêle, dans une petite maisonnette ornée d'un petit jardin et située au fond d'un autre jardin plus grand, appartenant aux principaux locataires du corps de bâtiment qui donnait sur la rue de la Santé. Tout cela vivait heureux, ou presque heureux, — en parfaite harmonie en tout cas.

La femme avait été mariée dans sa jeunesse à un homme qui l'avait aimée pour sa jeunesse — et aussi pour sa dot. Sa jeunesse s'était envolée toute seule, comme s'envolent toutes les jeunesses de la terre, et la dot avait été dévorée comme se dévorent toutes les dots de ce monde. Une fois la dot et la jeunesse parties, le mari les avait imitées, — sans plus de cérémonie. Le devoir lui pesait, à cet homme, et pour ne pas être incommodé dans son chemin, il avait dit bonsoir au devoir et s'en était allé on ne savait pas où, — bien loin ou bien près. Paris est si grand et si peuplé que les gens qui s'y cherchent ne s'y trouvent jamais, — de même que les gens qui ne s'y cherchent pas s'y rencontrent toujours !...

Restée seule avec son fils Étienne, la brave femme avait pleuré d'abord, puis, reprenant confiance en Dieu et en elle, elle s'était mise à travailler. Excellente ressource contre le chagrin, le travail !

C'est ainsi qu'Etienne avait grandi. Un ami de la famille, éventailliste distingué, lui avait appris le métier, et à dix-huit ans le fils avait pu vivre et faire vivre sa mère avec le gain de son travail. Depuis ce moment, une presque joie était entrée dans l'humble maisonnette de ces deux braves créatures.

Il y avait quelques années que cela durait, lorsque je me trouvai mêlé à cette double destinée si calme et si mélancolique.

Le jardin, au milieu duquel la maisonnette se trouvait placée comme un nid, n'était pas très grand; mais, pour ses habitants, il était aussi intéressant que le Luxembourg ou les Tuileries. Quelque chose comme un tableau de Breughel ou d'Hobbéma, de Rousseau ou de Dupré ; un toit moussu, une vigne le long du mur, une tonnelle, une pelouse, quelques massifs de fleurs, — voilà tout ! Mais comme tout cela avait une poésie, un accent, une couleur !...

La vigne amoureuse embrassait avec emportement le vieux mur lézardé, — faute de mieux et de plus jeune, sans doute. Elle avait de la tendresse à dépenser, cette vigne ! De la sève à prodiguer ! Et elle donnait tout cela au premier venu, — barbon à tête grise, jeune homme à tête blonde. Partout où elle pouvait s'accrocher avec ses vrilles folles, elle s'accrochait ! Elle allait, elle allait, elle se hâtait, comme si elle avait eu conscience de la rapidité des jours et de la fugacité du bonheur ! Elle gênait même par ses ardeurs et par ses emportements de jeunesse, ce pauvre vieux mur cacochyme, poussif, édenté et éreinté, qui n'était pas plus habitué à ces étreintes passionnées que ne l'était le baron de Nucingen à celles d'Esther-la-Torpille !... Elle devait finir un jour ou l'autre par l'étouffer, — sous prétexte de l'embrasser.

La tonnelle, — sous laquelle la mère et le fils se réfugiaient souvent, aux heures du repos et de la causerie, — était encombrée d'aristoloches et de houblons qui grimpaient joyeusement après son treillage vert et faisaient un dôme plein de fraîcheur, une ombrelle de feuilles et de fleurs.

La pelouse, sur laquelle s'ébattait le barbet en compagnie de son ami l'angora, — avait des splendeurs que n'ont pas toujours les tapis d'Aubusson. L'herbe y poussait haute et verte, dans une indépendance charmante, et avec la sauvagerie la plus échevelée.

Les massifs, — qui formaient un rideau à ce jardin, et le dérobaient à la curiosité des fenêtres du voisinage, — les massifs étaient composés de lilas et de chèvre-feuilles, d'aubépines et de framboisiers. Ah ! si l'on avait toujours ces rideaux-là devant les yeux et devant le nez !...

Il m'est arrivé souvent d'envier le sort des plantes, et il me semble que j'étais né pour la vie végétative. J'aurais voulu être la ravenelle jaune perchée sur la crête d'un vieux mur, le lichen ou la mousse collée aux flancs géants d'un rocher, la graminée tremblante au bord du chemin, — le moindre épi, la plus petite tige, la plus humble fleur !... D'abord, toutes les plantes sont belles, toutes ! Aucune n'est laide, aucune !... Celle-ci plaît pour sa grâce, celle-là pour sa modestie, cette autre pour sa couleur, cette autre enfin pour son parfum. Aucune ne ressemble à sa voisine. Chacune chante aux yeux du passant sa petite chanson d'amour ou de tristesse, — sur un air différent. On les cueille, c'est vrai ; mais c'est encore du bonheur. Les gens méchants et bêtes n'aiment pas les fleurs, ils ne les cueillent pas. Les fleurs, au contraire, se laissent volontiers cueillir par les bons, les honnêtes et les intelligents. La violette, par exemple, va parfumer le sein d'une maîtresse ; le lis va orner les cheveux d'une vierge; les jacinthes vont égayer la chambre d'un poète ; le myosotis va consoler les cœurs en deuil. Elles se fanent, c'est vrai encore; mais c'est le sort de tout ce qui a vécu, — êtres ou choses, femmes ou fleurs. Il faut bien se décider à mourir, un jour ou l'autre, et mieux vaut, après tout, que ce soit aujourd'hui ou demain, — plutôt plus tôt que plus tard !... Les existences les plus courtes sont les meilleures ! Etre brin d'herbe pour boire « les pleurs de l'aurore ! » Etre arbre pour abriter sous mes ramures des nichées d'oiseaux chanteurs ! Naître au matin, au souffle tiède du printemps, et me faner le soir à l'âpre brise de l'automne ! La belle vie ! Au moins je n'entendrais pas parler de M. Paul de Kock avec admiration !

Hélas ! je ne suis pas né fleur, — je suis né sou. Je n'ai pas à raconter ce que j'aurais voulu voir, mais ce que j'ai vu !

Je m'éloignais sans le vouloir du jardin de la rue de la Santé, — j'y reviens avec empressement.

La fenêtre de la chambre de la mère et la fenêtre de la chambre du fils donnaient de plain-pied sur ce jardin, et c'était un spectacle attendrissant et pittoresque que celui que présentait ainsi cette famille : le fils travaillant, la mère cousant, le chien courant après le chat, et le canard poursuivant le chat et le chien.

Ce canard était étrange ! Il avait des inclinaisons de tête, des ondulations de cou, des clignements d'yeux très réjouissants.

C'était déjà étonnant de voir un chat vivre en bonne intelligence avec un chien ; étonnant aussi de voir un canard

marcher de pair à compagnon avec le chat et avec le chien. Ce qui ne l'était pas moins, c'était de le voir faire ses ablutions matutinales dans une cuvette large comme un chapeau et qu'il emplissait sans peine! Un canard dans une cuvette! Pourquoi pas dans un verre?...

Canard sous-entend toujours mare, à ce qu'il me semble. Les mares ont été inventées pour les canards et les canards pour les mares. Les uns ne vont pas sans les autres. Ce sont deux hémistiches que la nature, dans son incomparable prévoyance, a destinés à vivre ensemble. On ne les comprend pas séparés; l'imagination et la logique s'y refusent... N'est-ce pas?...

Tous les matins, au lever du soleil, le canard de la petite maisonnette se réveillait, se secouait, battait des ailes pour se regaillardir, lançait quelques couacs de reconnaissance à l'auteur des Etres et des Choses, et, cela fait, entrait résolûment dans la cuvette pleine d'eau claire, préparée là à son intention. C'étaient alors des plongeons, des battements d'ailes, des gloussements de joie à n'en plus finir. Ce canard aimait sa cuvette d'eau propre, comme ses frères des campagnes aiment les mares bourbeuses; et il est probable qu'il s'y serait volontiers oublié pendant des heures entières, si son camarade l'angora, ou son camarade le barbet, n'était venu le rappeler d'un coup de patte au sentiment de sa situation. Heureux canard! il coulait là les jours les plus fortunés, sans se préoccuper un seul instant des olives et des navets auxquels les créatures de son espèce sont le plus souvent fiancées... Heureux canard!... Il vivait là comme s'il eût été sur les bords du Nil, — au temps où l'on y vénérait ses semblables comme des dieux. On l'eût même beaucoup étonné, ce canard, en doutant un peu de sa divinité...

Quant à l'angora,

« C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas... »

Il avait fortement et largement vécu aux dépens des souris inconsidérées qu'il avait pu rencontrer, et, maintenant, il se contentait de vivre des reliefs que voulaient bien lui abandonner les habitants de la maisonnette. A part les courts instants qu'il consacrait à quelques jeux innocents avec ses deux amis le barbet et le canard, il passait sa vie à dormir et à faire des rêves couleur de souris...

Quant au barbet, c'était un noble animal digne d'intérêt et de caresses, — malgré la boue dont il salissait quotidiennement ses longs poils blancs, frisés en tire-bouchons bizarres dans certaines parties, ou tout éplorés dans d'autres. L'intervention du chien dans le drame humain ne me déplait pas. Le chien est, en effet, le premier camarade de l'homme. Il lui a été spécialement recommandé par la Providence. « *Cave Canem*! » — disaient les inscriptions des maisons romaines. C'est possible; mais le Créateur ne nous l'a jamais dit, — et, pour ma part, j'aime mieux en croire le Créateur que les inscriptions romaines... Le chien se trouve continuellement mêlé à notre vie. Greuze en plaçait un dans tous ses tableaux — et il faisait bien. Michelet appelle les animaux nos frères inférieurs : il a raison; quelques-uns, même, sont nos frères supérieurs. Le chien est, d'ordinaire, un très honnête homme; il est, de plus, très spirituel, — ce qui n'a jamais rien gâté. Dévoué, il l'est, cela va sans dire, — et il l'est trop, même, car l'homme le rudoie, l'homme le maltraite, l'homme le fouaille brutalement, et le chien se venge de l'homme en lui léchant les mains lorsqu'il est triste, et en se faisant tuer pour lui lorsqu'on l'attaque... Ensuite, le chien en sait plus long que vous et moi sur les choses de la vie, et il n'en parle jamais, — preuve de sa supériorité.

Etienne avait rencontré ce barbet une nuit d'hiver, en rentrant chez lui. Les parents de ce barbet l'avaient sans doute mis à la porte de la niche familiale pour cause d'inconduite — ou pour tout autre cause. Et ce barbet, insouciant comme on l'est à son âge, s'était mis à vaguer dans les rues du faubourg Marceau, sans trop se préoccuper de sa famille. Malheureusement, il y a, dans cet aimable faubourg, aux heures nocturnes, des philosophes ornés d'une lanterne et d'un crochet qui cherchent le long des murs, — non un homme, comme le philosophe de Corinthe, — mais les dépouilles humaines, vieilles loques, vieux chiffons, vieux papiers, vieux débris. Quand les épaves humaines leur manquent, ils prennent d'autres épaves, et, comme ils sont cyniques à la façon du proscrit de Sinope, ils ne craignent pas de ramasser, du bout de leur crochet, les chiens et les chats errants. Les paletots de ces vagabonds servent à tant de choses...

Ainsi allait être ramassé le barbet en question, lorsqu'Etienne, intervenant à propos, avait réclamé l'imprudent comme sien. Ainsi était-il devenu, par reconnaissance, le commensal de la petite maison de la rue de la Santé.

Etienne l'aimait — et il le lui rendait bien. Aux heures de la mélancolie, le barbet venait poser sa grosse tête sur les genoux de son maître et tous les deux, alors, se regardaient dans le blanc des yeux en se confiant une foule de choses.

— « Qu'as-tu? » — demandait l'œil intelligent du barbet à l'œil un peu noyé de son jeune maître.

— « J'ai la lassitude de la vie, » répondait ce dernier, sûr d'être compris par son ami à quatre pattes. — J'ai l'esprit et les jambes brisées... Je n'ai plus de goût à avancer davantage dans la vie, — si tant est qu'on avance, que l'on fasse autre chose que piétiner pendant trente ou quarante années à la même place... »

— « Pourquoi cette lassitude? » — demandait l'œil du barbet en devenant humide de larmes. — « Tu es jeune, et tu as déjà cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine?... Ce dégoût n'est pas de ton âge... Tu as le droit de n'être pas jovial... mais tu n'as pas le droit d'être triste... Tu es attelé à un devoir, et tu n'as pas le droit d'enrayer et de te dételer... Tu es marié à ta mère depuis que son mari l'a abandonnée... Et ce mariage-là n'est pas sujet à divorce, comme l'autre... Tu ne seras libre de mourir que lorsqu'elle t'aura délié par sa mort, la chère martyre... Elle compte sur toi, comme sur Dieu, depuis qu'elle ne peut plus compter sur les autres affections permises par M. le maire et par M. le curé... Si tu lui manquais de parole, elle ne saurait plus compter en rien ni sur rien : elle ne compterait même plus sur Dieu... Tu es sa providence, à cette sainte, et rien ne t'autorise à la rendre athée... Il faut qu'elle vive heureuse en te voyant heureux, et qu'elle s'endorme de l'éternel sommeil, en croyant te léguer au bonheur... Tu as mal chaussé tes lunettes pour voir la vie, et, de cette façon, tu l'as mal vue... La vie n'est ni un paradis ni un enfer : c'est un compromis entre les deux... Les diables y sont de bons diables, et les anges n'ont pas tous leurs ailes. Qu'importe?... Accepte les anges avec leurs ailes roussies et les diables avec leurs cornes d'abondance... N'ouvre pas les yeux trop grands; ne les ferme pas tout-à-fait non plus... Le bonheur ici-bas, c'est la sagesse; la sagesse, c'est l'esprit; l'esprit, c'est l'indulgence... Sois indulgent et facile aux autres; les autres seront indulgents et faciles pour toi... Ne pas bouder la vie, telle est la vie, telle est loi suprême!...

— « Oui, » — reprenait alors Etienne embrassant la bonne grosse tête du barbet, — « il se peut que j'aie mal chaussé mes lunettes pour voir la vie, et que, de cette façon, je l'aie mal vue... Mais, involontairement, il me revient sans cesse à l'esprit une légende mélancolique que j'ai cueillie je ne sais où. Nous ressemblons tous, plus ou moins, à ce paysan qui avait marché sur une graminée enchantée qui égarait ceux qui l'avaient foulée, et les empêchait de retrouver leur chemin. Ce brave homme de paysan ne faisait qu'aller et venir, tournant toujours dans le même cercle; si bien qu'il s'endormit fatigué, et qu'à son réveil il fut étonné de voir que ses souliers, neufs au moment où il avait commencé à fouler cette herbe fantastique — étaient alors complétement usés... J'ai marché sur cette graminée, mon pauvre barbet... J'ai marché sur cette graminée enchantée — d'égarer les voyageurs, — et mes bottes sont diablement usées.

— « Il faut vous coucher, ô mon jeune maître, puisque vous êtes si fatigué... » — répondait le philosophe à quatre pattes. — « Et, quand vous serez bien reposé, vous marcherez plus ingambe et plus alerte dans la vie... »

Ainsi causaient Etienne et son barbet, — le barbet et son Etienne. Quelquefois, en effet, le conseil de l'un était suivi par l'autre, et tous les deux s'en trouvaient bien — jusqu'au lendemain matin.

Quelquefois aussi le sommeil était insuffisant pour apaiser les angoisses d'Etienne, — parce qu'Etienne était amoureux. Et l'amour, cette passion divine, est fait de tant de misères!...

Encore l'amour?... encore la femme?... Hélas oui, monsieur! On ne saurait faire un pas dans la vie sans se heurter à une femme. La femme se mêle à toutes les histoires humaines, à tous les drames et à tous les vaudevilles. M. Arouet de Voltaire a essayé de faire une tragédie sans femmes : on

n'a pas compris, et l'on a sifflé. Une tragédie sans femme! une femme sans tragédie! Est-ce bien possible?... L'Enfer n'abandonne plus Eurydice depuis qu'elle a mangé un pépin de grenade, — prétend l'humoriste Henri Heine. L'Enfer n'abandonne plus l'homme depuis qu'il a mangé de la femme, — pourrait-on dire plus justement; car toutes les guerres de Troie de ce monde, — grandes et petites, nationales et domestiques, sont nées d'une Hélène quelconque, en sabots ou en dentelles, en jupe rayée ou en peplum frangé d'or.

Je demande très humblement pardon aux passantes du quai Conti qui peuvent m'entendre; mais cette sortie contre ce que M. Prudhomme appelle « le beau sexe » est juste, — quoique sévère. Elle est en situation, d'ailleurs, ainsi qu'on en pourra juger, si l'on veut bien prendre la peine de m'écouter jusqu'au bout.

Quoique légèrement bossu, Etienne était donc amoureux.

Amoureux d'une jeune ouvrière, — une enfant charmante, un lis, une abeille; un lis pour l'innocence, une abeille pour le courage au travail. Chère fille, comme elle meurtrissait ses jolis doigts roses et abîmait ses jolis yeux bleus pour gagner son pain quotidien!... Son aiguille allait, allait, allait, sans jamais s'arrêter qu'aux limites extrêmes de la journée, — c'est-à-dire à dix heures du soir, — pour recommencer sa course fiévreuse le lendemain matin aux premières lueurs de l'aube et aux premiers chants du coq. Chère et brave fille du peuple!... Mais aussi, comme son pain devait lui semblait bon, — ainsi gagné...

Elle s'appelait Louise, et elle était orpheline. Une voisine, mariée à un ancien maréchal-des-logis de dragons, l'avait recueillie et élevée avec soin, comme elle eût fait de sa propre fille, — si le ciel et son mari lui en avaient accordé une... Elle lui avait appris à lire, à écrire, à compter, à coudre et à prier, — tout ce qu'elle savait. Pieuse femme que cette femme de dragon, n'est-ce pas?... Puis, pour compléter son œuvre et parfaire sa bonne action, la prudente madame Beauvisage, — un nom ridicule, — avait gardé Louise auprès d'elle, au lieu de l'envoyer travailler chez d'autres. Les occasions de séduction sont si fréquentes à Paris...

Louise avait là, dans le logement de sa bienfaitrice, sous la même clef qu'elle, une petite chambre bien modeste, bien propre, avec un lit aux draps éblouissants de blancheur, des rideaux d'indienne bleue imitant de loin la toile de Perse, deux chaises de paille, deux ou trois images d'Epinal représentant le *Juif-Errant*, les *quatre fils Aymon*, et je ne sais plus quoi, — et, accroché au-dessus du lit, un rameau de buis béni de l'année.

Les romanciers modernes, — Balzac en tête, — ont raison de faire de la description, des états de lieux, des inventaires des logements habités par leurs personnages. L'homme s'explique par les choses au milieu desquelles il vit; il donne de sa personnalité, de son caractère, de son tempérament, aux meubles, aux lieux, aux murs même qui le voient chaque jour. Ces détails-là — que sautent dédaigneusement d'ordinaire les lecteurs — ont une incontestable importance, et les gens qui ne se soucient pas de les lire sont des gens qui lisent comme ils mangent et comme ils boivent : pour boire, pour manger, pour lire. Ce sont des affamés, des altérés, des désœuvrés, — non des gourmets et des délicats.

Il est certain que le boudoir de la lorette trahira par mille petits détails les habitudes morales — immorales plutôt — de sa maîtresse. Il y aura, par exemple, sur une étagère en laque et sur le velours de la cheminée une foule d'objets inutiles, — de *bibelots*, comme on les appelle aujourd'hui dans la belle langue de ces dames et de ces messieurs, — qui coûtent très cher et qui ne sont là que pour prouver, d'une part la générosité des passants, d'autre part la manie artistique, le faux bon goût de la divinité adorée là. Il y aura des meubles capitonnés, ventripotents, invitant à la valse, — des meubles riches, mais lourds. Il y aura des glaces à profusion, — beaucoup trop de glaces!... Il y aura de l'or sur tous les meubles, sur toutes les étoffes, sur toutes les coutures, — l'or étant le dieu de cette déesse!... Il y aura enfin, répandus dans cette petite pièce aux rideaux épais, aux tapis épais, aux murs épais, des parfums impertinents pour la morale, des essences aphrodisiaques, — l'encens naturel de cette poupée de chair!... Vous n'avez pas besoin de voir la femme quand vous avez vu son logis, — le vêtement de sa vie, — vous la savez par cœur. « Ici aime à l'heure, au mois et à l'année, mademoiselle Laïs de Trois-Etoiles, fruit incestueux des amours d'une portière et d'un cordonnier. »

Il est certain aussi que la chambre d'une jeune vierge trahira par mille riens charmants sa vie calme, limpide et chaste. Aucun luxe, aucune chose inutile, aucune image profane, aucun meuble licencieux, aucun ornement extravagant, — rien qui puisse faire rêver outre mesure, rien qui puisse troubler l'âme, rien qui puisse inquiéter l'esprit. Je ne sais pas si Dieu existe; mais s'il veille sur quelqu'un au monde, c'est sur les honnêtes créatures de ces honnêtes logis-là.

Ainsi était la petite chambre dans laquelle, le soir, après l'ouvrage, Louise rêvait à son ami Etienne.

Comment s'étaient-ils rencontrés?... Ma foi! je n'en sais rien. Comment se rencontre-t-on dans la vie?... En sortant l'un d'un côté, l'autre de l'autre, et en marchant chacun en sens contraire. On arrive à se croiser. Quand on se croise, on se heurte parfois; le jeune homme, qui était distrait, demande pardon de son heurt à la jeune fille, et la jeune fille, qui elle-même était un peu distraite peut-être, répond en rougissant par un « il n'y a pas de mal, Monsieur, » prononcé d'une voix douce et melliflue. Le jeune homme alors, à cette voix, relève la tête, regarde rapidement la jeune fille — et la trouve charmante.

C'est ainsi que se nouent la plupart des histoires amoureuses à Paris. On ne se doute pas de l'immoralité des trottoirs et de l'influence qu'exerce, sur le chiffre des naissances, l'habitude prise par les Parisiens et par les Parisiennes de marcher ainsi en sens contraire, de se croiser ainsi dans les rues, dans les passages, dans les promenades. Ah! si les piétons et les piétonnes faisaient comme messieurs les cochers, — qui prennent toujours leur droite, — on n'aurait pas à déplorer tant de mariages irréguliers, tant d'unions de la main gauche!... Tout le monde se marierait de la main droite, — si tout le monde prenait le trottoir à main droite! A quoi tient le sort des empires, ô mon Dieu, ô votre Dieu, ô notre Dieu!...

Etienne avait rencontré Louise et Louise avait rencontré Etienne; voilà ce qu'il y avait de plus clair!... Etienne était venu, respectueux et tremblant, chez madame Beauvisage, à qui il avait demandé la main de Louise; madame Beauvisage avait consulté Louise, — et finalement, le jeune artiste éventailliste avait été autorisé à venir « faire sa cour » à la jeune ouvrière.

Quant à M. Beauvisage, personne ne l'avait consulté. L'ancien dragon n'était presque jamais au logis. Il était ordinairement à son bureau, ou plus ordinairement encore, au café militaire du Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques, — où, suivant son expression, « il mettait toujours la poule au pot! » Sa femme, qui l'adorait, — malgré les vices dont il était couvert, et qui était jalouse comme aux premières nuits de leur mariage, — sa femme n'avait donc pu le consulter. D'ailleurs, Louise n'était pas sa fille; il n'avait pas fait la moindre objection et n'avait pas manifesté le moindre étonnement en voyant venir Etienne chez sa femme. M. Beauvisage estimait très peu les *pékins*, et il ne faisait pas plus attention au jeune homme que s'il n'avait jamais été là. Ah! si Etienne avait été un peu soldat!... mais Etienne n'avait jamais été soldat.

Si Louise n'était pas précisément folle d'Etienne, du moins elle avait pour lui des sentiments affectueux et tendres qui, à une certaine distance, pouvaient ressembler à de l'amour. Elle aimait Etienne comme les jeunes filles honnêtes savent aimer l'homme qui doit être leur mari, leur protecteur, leur inséparable compagnon. Elle n'avait pas lu de romans et ne connaissait par conséquent pas ces passions irrésistibles qui vous font oublier tout. Elle aimait Etienne d'un amour tranquille et vrai, d'une amitié sincère et profonde; Etienne le savait, elle le lui avait dit, et cet amour-là en valait bien d'autres, en somme! Il était heureux et n'attendait plus, pour se déclarer à sa mère, qu'une occasion favorable, — incertain qu'il était sur la façon dont elle prendrait cette déclaration qui lui enlevait un fils en lui donnant une bru.

« Si Louise n'allait pas convenir à ma mère!... » — se disait-il parfois avec tristesse, l'honnête garçon. — « Si elle allait la trouver trop jeune, trop simple, trop pauvre!... »

Et il remettait à un autre jour la confidence qu'il avait bien l'intention de faire en rentrant dans la petite maison de la rue de la Santé.

Etienne avait pris l'habitude d'aller passer une heure chaque soir rue de la Vieille-Estrapade, auprès de sa fiancée, sous l'œil de madame Beauvisage, à causer du présent et de l'avenir, de ceci et de cela, — et d'autres choses également intéressantes pour ceux qui aiment et sont aimés,

Sur ces entrefaites, sa mère tomba malade et réclama impérieusement ses soins et sa présence continuelle. Il envoya une lettre rue de la Vieille-Estrapade, en disant les raisons pour lesquelles il ne pouvait pas, malheureusement, faire sa visite habituelle, et en priant madame Beauvisage de permettre à Louise de lui écrire, — pour le consoler. Louise lui écrivit le soir même, puis le lendemain, puis le surlendemain, — et ainsi de suite, fort exactement et fort tendrement, pendant huit jours.

Le neuvième jour, la lettre de Louise ne vint pas. Etienne en fut un peu triste; mais il supposa qu'il y avait eu impossibilité et il attendit avec impatience.

Le dixième jour, la lettre manqua encore. Etienne fut étonné.

La distance n'était pas très grande, certes, de la rue de la Santé à la rue de la Vieille-Estrapade; mais, bien que la mère d'Etienne ne fût pas dangereusement malade, la présence de son fils était indispensable. Les malades ont des tyrannies qu'il faut subir, lorsqu'on les aime comme Etienne aimait sa mère : elle ne voulait pas qu'il la quittât d'une seule minute, — et il ne la quittait pas.

Le onzième jour, point de lettre encore. Etienne fut alors sérieusement inquiet. Il eut peur d'un événement fâcheux, d'une maladie, peut-être, qu'on voulait lui cacher pour ne pas l'effrayer inutilement. Il écrivit alors à madame Beauvisage et à Louise, en les suppliant l'une et l'autre de le débarrasser des angoisses dont son âme était pleine. On ne lui répondit pas.

Etienne eut peur. Il pressentit un malheur, une catastrophe, quelque chose d'horrible . il sortit !

Quand il rentra, au bout d'une heure, il souriait d'un air étrange, et son visage avait une de ces pâleurs auxquelles on ne peut se méprendre, — lorsqu'on est mère, femme ou ami.

Par bonheur, sa mère reposait. Elle ne vit pas la pâleur qui l'eût effrayée, ni le sourire — qui l'eût bien plus encore effrayée. Le sourire qu'il avait préparé pour elle, — le mauvais comédien qu'il était !

Mais le barbet ne dormait pas, lui, et à l'aspect du visage décomposé de son jeune maître, il vint doucement lui lécher les mains en le regardant avec ses bons grands yeux amiteux qui semblaient interroger.

Etienne le repoussa, passa dans sa chambre, alluma sa lampe, et, se croyant seul, se mit à relire deux lettres froissées par la colère ou par la douleur.

La première était signée de Louise et ne portait que ces quelques lignes :

« Oubliez-moi, monsieur Etienne, oubliez-moi. Il le faut; je vous en prie!... Nous avions fait tous deux un songe trop beau; je me suis reveillée la première... C'est horrible, un pareil réveil!... Je vous demande votre pardon... et votre oubli!... Adieu, Etienne... Adieu... pour toujours !... »

La seconde lettre portait la signature de madame Beauvisage :

« J'ai à vous annoncer une affreuse nouvelle, mon pauvre enfant : Louise n'est plus digne de vous... Un monstre l'a séduite!... Ah! si je n'écoutais que la voix de l'indignation, je le dénoncerais aux magistrats!... Ma pauvre Louise... Une sainte!... Un ange!... Il l'a déshonorée... le misérable!... Il l'a tuée... car elle en mourra, si déjà même elle n'est pas morte... Elle est devenue folle et s'est enfuie... pour mettre à exécution quelque funeste dessein, peut-être!... Ma pauvre Louise!... Ma fille!... Ah! ce coup est terrible... J'en souffre doublement, dans mes entrailles de mère et dans mon cœur de femme... Je vous dirai tout, un jour, mon cher Etienne... quand le temps aura éteint un peu les ardeurs de mon désespoir... Ne venez pas, ne venez pas, ne venez pas chez nous... Vous ne trouveriez plus personne!... Je ne veux pas que vous veniez! Je vous prie de ne pas venir, mon bon Etienne! Vous êtes homme, vous êtes courageux : vous souffrirez, puis vous oublierez!... Les femmes ne savent pas oublier ainsi!... Adieu, mon pauvre enfant... Mon bonheur et le vôtre sont détruits... Louise s'est tuée peut-être, à l'heure qu'il est... Au nom du ciel, ne venez plus chez nous!... Je ne vous oublierai pas, mais il faut que vous nous oubliiez... Il le faut! Il le faut!... Adieu, mon enfant; je vous embrasse et je vous pleure... »

Ces deux lettres étaient accablantes! Le bonheur d'Etienne venait de se briser en mille morceaux, — et les morceaux du bonheur, quand on a le courage de les ramasser, ne valent jamais rien! Le protecteur inconnu qui vous envoie ce colis a soin de vous prévenir en écrivant dessus : *Fragile*. Très fragile, en effet, le bonheur!...

Etienne resta donc toute la nuit à la même place, la tête dans ses mains, l'œil rivé à ces deux lettres dont les caractères flamboyaient dans l'ombre comme les mots fatidiques du festin de Balthazar.

Si sa mère avait été levée, elle l'aurait surpris dans cette attitude de Marius sur les ruines de son bonheur, — et la pauvre chère femme en eût été épouvantée! Heureusement pour elle, elle reposait, — tranquille et presque heureuse, — en songeant à son enfant bien-aimé, à son Etienne, et aux soins dévoués dont il l'avait entourée pendant sa maladie.

Au petit jour, cependant, — c'est-à-dire aux premiers aboiements du barbet, qui, de la salle voisine où son maître l'avait repoussé, avait essayé plusieurs fois de se faire entendre, — au petit jour, elle l'appela pour l'embrasser. Ainsi réveillé de sa descente aux enfers, Etienne se leva brusquement, essuya ses yeux rougis par l'insomnie et par les larmes, serra convulsivement sous son vêtement les deux lettres fatales, et — après avoir essayé son sourire dans un petit miroir accroché au-dessus de la cheminée — se rendit auprès de sa mère.

— Chère mère, — lui dit-il en l'embrassant, — comment vous trouvez-vous ce matin?

— Je me trouve mieux, beaucoup mieux, mon Etienne!... Je crois que je pourrai me lever aujourd'hui et faire un tour dans le jardin... — répondit la brave vieille femme en l'embrassant aussi avec effusion. — Il était temps que cette vilaine maladie s'arrêtât, sais-tu bien?... Cela commençait à m'effrayer et à m'attrister pour toi!... Tu dois être sur les dents, mon pauvre enfant!... Une semaine ainsi passée, à soigner une vieille malade despotique, cela n'est pas gai, n'est-ce pas?... Car je suis une mauvaise malade, très mauvaise, très mauvaise...

— Oh! chère mère... qu'importe?

— Il importe beaucoup de ne pas tyranniser par des lubies les êtres que vous aimez... Et je t'ai tyrannisé, je le sais... Je t'ai demandé mille choses dont je n'avais pas besoin... Je t'ai gourmandé cent fois sans rime ni raison... Je crois même, Dieu me pardonne! que je me suis mise en colère contre toi?...

— Oubliez cela, chère mère... Moi, je ne m'en souviens pas!...

— Tu ne t'en souviens pas, parce que tu es un brave garçon et que tu ne boudes pas contre le mal!... Mais, moi, moi! je veux me souvenir de ces mauvaises heures et de ces mauvaises nuits, pour t'en récompenser en t'aimant davantage encore, si toutefois la chose est possible!

— Bonne maman!

— Bon fils, plutôt!... bon fils!... crème des fils!... Ah! mon Etienne, si je ne t'avais plus, qu'est-ce que je deviendrais?

Etienne ne put s'empêcher de tressaillir, — comme si cette exclamation de sa mère eût répondu à une secrète pensée de son cœur.

— Qu'as-tu, mon Etienne? — lui demanda la brave vieille femme en le regardant avec inquiétude.

— Rien, chère mère... Un frisson m'a pris comme il en prend à toutes les personnes qui ont veillé.

— Tu as veillé?... Pourquoi?

— Votre maladie m'avait un peu mis en retard, — répondit Etienne, en souriant de son meilleur sourire, pour donner le change à sa mère. — J'avais à livrer pour aujourd'hui une besogne pressée... Je m'y suis mis hier au soir, et je ne l'ai quittée que ce matin. Je vais la reporter tout à l'heure... à moins que ma présence ne vous soit nécessaire.

— Non, merci, mon Etienne!... La voisine qui m'a gardée hier doit revenir ce matin. Elle m'aidera à me lever, à m'habiller et à marcher. Je ferai le tour de notre jardin.

— Ne vous fatiguez pas, chère mère, je vous en prie!

— Je te dis que je ferai le tour de notre jardin. Ce n'est pas là un bien long voyage, j'imagine. Je ne suis pas fâchée de voir comment se portent nos fleurs et nos fruits. Notre figuier, cette fois-ci encore, sera stérile, comme celui de la parabole évangélique. Mais notre abricotier nous dédommagera, je t'en réponds! Il est tout chargé! Nous ferons cet hiver des confitures d'abricots. Je les aime beaucoup... Et toi, mon Etienne, les aimes-tu?

— Je les aime aussi... beaucoup... beaucoup... ma mère, — répondit le jeune homme d'un air distrait.

— Cela se trouve bien, alors. Tu verras!... tu verras!... Oh! j'ai en tête une foule de projets. Tu verras! tu verras!

— Chère mère ! chère mère !— murmura Etienne, en embrassant les deux yeux de la brave vieille femme.

— Allons... maintenant que je t'ai vu, je suis heureuse pour toute la journée... Va à tes affaires, mon Etienne !

— Oui, mère !

— Etienne sortit à la hâte, — de peur qu'en restant plus longtemps auprès de sa mère, elle ne vît son émotion.

Une fois dans la rue de la Santé, — où passent deux ou trois personnes par jour, seulement, — il se mit à sangloter comme un enfant.

— Louise !..... Louise !..... — murmura-t-il d'une voix étouffée.

Un cabriolet passait. Etienne se redressa et essuya ses yeux, — ne voulant rendre aucun indifférent témoin de ses larmes de désespoir.

— Oh ! je me vengerai !... je me vengerai !... — reprit-il d'une voix que la rage troublait.

Se venger? Est-ce qu'on se venge dans la vie? On tue un homme qui vous a volé votre fortune, votre honneur ou votre bonheur, — mais on n'est pas vengé !... On l'est encore moins lorsque c'est cet homme qui vous tue. Se venger! Une ânerie héroïque.

Un penseur ingénieux a écrit quelque part : « La plupart de nos peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin. » Pensée juste, hélas!

Etienne ne devait pas se contenter de faire la moitié du chemin, — mais bien les trois quarts.

Il se dirigea d'abord rue de la Vieille-Estrapade et s'informa de madame Beauvisage auprès du concierge de la maison qu'elle habitait avec Louise. Le concierge lui répondit que madame Beauvisage et Louise ne demeuraient plus là, mais ailleurs. Où? Il ne le savait pas. Madame Beauvisage avait déménagé brusquement, après avoir payé deux termes au propriétaire, et s'en était allée dans un autre quartier, selon toute apparence.

Etienne remercia, et, tout d'un trait, sans reprendre haleine, courut dans la direction de la rue Saint-Jacques.

A cette époque, — je parle des premières années de la Restauration, — il y avait, au coin de cette rue et de l'impasse des Feuillantines, un petit café borgne, que fréquentaient quelques rentiers pauvres et quelques anciens soldats également pauvres du quartier. On y jouait des bouillottes à deux sous la fiche, et des parties de billard à cent sous la partie de décompte. On y jouait aussi la poule, lorsque la galerie était assez nombreuse et les chalands assez allumés. Les malins y gagnaient de fortes consommations — et quelques petites sommes d'argent. C'était ce que M. Beauvisage — un des habitués de ce café borgne — appelait « mettre la poule au pot. »

Au moment où Etienne entrait dans ce café, l'ancien maréchal-des-logis de dragons exécutait un carambolage prodigieux, inouï, invraisemblable, aux applaudissements de la galerie, — qui se composait du patron de l'établissement, d'un rentier de l'impasse des Feuillantines, et d'un ancien troupier assez mal déguisé en bourgeois.

— Vive l'Empereur !... — s'écria Beauvisage, grisé par son succès.

— M. Beauvisage !... M. Beauvisage !... Point de cris séditieux chez moi, je vous en supplie !... — dit en pâlissant de terreur le maître du café, qui venait de voir entrer Etienne.

— Qu'est-ce que c'est, méchant pékin ?... — répondit l'ancien dragon en faisant le moulinet avec la queue qui venait de lui faire gagner la bataille. — Qu'est-ce que c'est !... On ne peut donc pas regretter son empereur, à présent?... C'est du joli !...

— Que demandez-vous, monsieur?... — dit le maître du café en s'empressant autour d'Etienne, pour tâcher de lui faire oublier, par son amabilité, le cri séditieux que venait de proférer l'ancien maréchal-des-logis de dragons.

— M. Beauvisage, s'il vous plaît?... — répondit Etienne, dont la physionomie s'altérait visiblement de minute en minute.

— Qui m'appelle?... — fit le ci-devant dragon en se retournant.

— C'est ce jeune homme ! dit le maître du café en désignant l'ouvrier éventailliste, immobile et livide.

— Ça ? — fit de nouveau le dragon avec un dédain très prononcé.

—Ça, monsieur ! — s'écria Etienne en serrant les dents et les poings, et en s'avançant bravement vers son adversaire, — ça, monsieur, c'est un homme à qui vous avez volé son bonheur, comme un lâche que vous êtes !...

Le pauvre Etienne n'avait pas fini de prononcer sa phrase qu'un soufflet brutalement appliqué lui arrivait en pleine figure et le faisait pirouetter deux fois sur lui-même.

— Pékin !— s'écria Beauvisage. — Voilà ce qu'il en coûte d'appeler un troupier lâche... Mais ce n'est que le commencement, mon agneau !... Quand on insulte ainsi les gens, on leur donne la réparation complète... Il faudra en découdre, mon aimable bossu... Ah ! tu veux garder les poulettes pour toi seul, gourmand !... Tu n'es ni assez beau ni assez solide pour cela, mon bijou... Si tu t'étais jamais regardé par derrière, tu te serais aperçu de ton vice redhibitoire... Amoureux et bossu !... Bossu et amoureux !... La farce est bonne, n'est-ce pas, lieutenant Grenuchet?...

— Très bonne !... — répondit flegmatiquement le troupier mal déguisé en bourgeois dont je parlais tout à l'heure comme membre de la galerie.

— Je vous attendrai demain matin à six heures au bois de Meudon, à l'étang de Trivaux, avec vos témoins... j'aurai les miens !... N'apportez pas d'épées, j'aurai les miennes !... — dit Beauvisage, en congédiant de la main le pauvre Etienne que l'obligeant rentier venait de relever.

— J'y serai, monsieur !... — répondit Etienne en chancelant sous la douleur, comme un ivrogne sous le vin. — J'y serai !... j'y serai !... — répéta-t-il d'une voix sourde.

— J'y compte bien !... Je compte bien aussi me payer une bosse de plaisir !... — répliqua M. Beauvisage en riant aux éclats de sa plaisanterie cynique.

— Il est toujours drôle, ce satané Beauvisage !... — fit remarquer au rentier le lieutenant Grenuchet.

Etienne était déjà dans la rue.

Ses tempes battaient effroyablement. Il avait dans les oreilles des bourdonnements insensés. Les passants dansaient devant ses yeux des sarabandes extravagantes. Des torrents de pensées et de souvenirs faisaient irruption dans son cerveau et en battaient les parois avec fureur. Il se revoyait enfant, se reberçait dans les rêves de son printemps, grandissait, travaillait, aimé de sa mère, amoureux de Louise... Puis il songeait aux projets d'avenir, aux enfants qu'il aurait pu avoir, au bonheur qu'il aurait pu atteindre... Sa mère vivait toujours, avec les cheveux plus blancs... Le barbet vivait toujours, avec des allures plus graves; l'angora aussi; le canard aussi !... mille choses à la fois! Tout un monde !...

Quelques passants le crurent fou ; d'autres le crurent ivre. On allait faire cercle autour de lui et l'interroger, lorsqu'il ouvrit les yeux et comprit. Les passants passèrent et le cercle disparut.

— Ma vie est décidément finie !... — murmura Etienne d'un ton sombre. — Finie !... Finie !... Bien finie !...

Il ne rentra pas chez lui tout d'abord. Il avait à s'assurer du concours de deux amis pour la rencontre du lendemain, et il les avait presque sous la main, dans le quartier, — l'un et l'autre ses camarades d'enfance. Il alla les trouver et tous deux acceptèrent, — heureux d'assister pour la première fois de leur vie à un duel...

Ces précautions prises, Etienne voulut disposer de sa journée à sa guise. Il alla droit devant lui, au hasard de ses pas, et le hasard le conduisit du côté de la Morgue. Il y avait beaucoup de monde à la porte, beaucoup d'entrants et beaucoup de sortants, — comme à la porte de la Gaîté, sur le boulevard du Temple, à six heures du soir.

A l'une des petites fenêtres de ce bâtiment de sinistre apparence, il y avait un jeune homme en gilet de drap rouge à boutons de cuivre; à côté de lui, enlacée avec lui, une jeune femme de dix-neuf ans, — sa femme. Tous deux s'embrassaient à la face du soleil, comme deux oiseaux amoureux sur une branche, sans plus de souci des passants. Le mari était le gardien de la Morgue, — un garçon bien jovial pour une profession aussi lugubre !... C'est ainsi ! Les histrions chargés d'amuser le public sont les créatures les plus tristes de la création; les gens chargés d'enterrer le public sont les créatures les plus gaies. Cela fait compensation.

Etienne voulut s'éloigner; une main de fer l'en empêcha et le força de se mêler à la foule qui entrait dans la salle mortuaire. La foule regardait : il regarda comme la foule.

Il n'y avait, ce jour-là, qu'un lit de marbre noir d'occupé : les autres lits attendaient leurs hôtes et étaient en train de se faire beaux et propres pour les recevoir.

La dalle occupée l'était par un belle jeune fille au corps un peu grêle, mais d'une perfection rare. La mort l'avait respecté, ainsi que le visage. C'était une statue de marbre blanc sur un lit de marbre noir. N'avait été la rigidité cadavérique qui ôtait un peu de grâce à ce beau corps digne

d'une meilleure fin, on eût pu le croire échappé au ciseau d'un artiste de la Renaissance, — à Jean Goujon ou à Germain Pilon.

Outre la rigidité cadavérique, ce qui annonçait encore que c'était une enveloppe charnelle et non une enveloppe marmoréenne, c'était le voltigement acharné d'une petite mouche au corselet mordoré tout autour des lèvres et du nez de cette pauvre jeune fille morte. Cette mouche agaçait le regard et la pensée. On s'imaginait qu'elle devait gêner et tourmenter ce visage immobile et on s'étonnait précisément de cette immobilité en face de cette taquinerie.

— Pauvre jeune fille!... — murmurait la foule, éprise de compassion à l'aspect de tant de charmes anéantis par le suicide.

— Louise!... Louise!... Louise!... — murmura Etienne en reconnaissant, — couchée nue sur la dalle de marbre, et exposée aux regards impurs des curieux, — la pauvre adorée de son cœur! — Ah!... Puisqu'elle est morte, je puis mourir aussi!...

Et il sortit.

Le reste de sa journée fut employé par lui à marcher au hasard, jusqu'à la fatigue.

La fatigue vint. Il rentra brisé dans la petite maisonnette de la rue de la Santé.

Le barbet lui sauta au cou, lui dévora de caresses passionnées les cheveux, le visage et les mains, — en poussant des cris de joie qui ressemblaient à des soupirs. Etienne le laissa faire et le remercia en souriant mélancoliquement.

L'angora fit à son intention un ron-ron sonore qui voulait prouver beaucoup d'amitié — et qui en prouvait peut-être un peu, après tout.

Le canard eut des ondulations et des couacs frénétiques. Il fêtait à sa manière le retour de son jeune maître, et ce n'était pas de sa faute s'il n'avait à sa disposition qu'un instrument imparfait. Il eût voulu savoir jouer de la flûte au lieu de savoir jouer de la crécelle.

Etienne se laissa aller à l'attendrissement.

Heureusement que cette fois encore, comme la veille, sa mère était couchée. Elle aurait vu son trouble et lui en aurait demandé la cause. Elle l'entendit seulement rentrer et, comme cela lui suffisait, elle le laissa aller et venir dans la maisonnette, — heureuse de le savoir rentré.

Etienne se coucha, mais il ne put dormir, — à cause des visions épouvantables qui vinrent assiéger son esprit.

Quelle nuit! La dernière nuit d'un condamné à mort n'est pas plus douloureuse ni plus féroce. A chaque instant il était réveillé en sursaut, au milieu d'une sueur froide, par des ricanements odieux. L'ancien dragon était là, devant ses yeux, avec une longue épée reluisante et froide, attendant..... Ils tombaient en garde l'un et l'autre, et avant qu'Etienne eût le temps de s'y reconnaître, il se trouvait percé d'outre en outre et cloué les bras étendus contre un arbre, — comme ces grands oiseaux de nuit qu'on cloue sur les portes, dans les villages. Puis cette apparition sanglante disparaissait dans les profondeurs du rêve, pour faire place à une apparition radieuse. Cette fois, c'était Louise qu'il voyait assise à côté de sa mère, et toutes deux, unies par l'amitié qu'elles lui portaient, le regardaient avec des yeux attendris et reconnaissants. « Mon Etienne! » — disait la voix douce de la mère, en l'embrassant. « Mon Etienne! » — disait la voix melliflue de Louise, en l'embrassant aussi. « Comment appellerons-nous notre enfant? » — reprenait la voix de la mère. « Si c'est un garçon, nous l'appellerons Etienne, » — reprenait la voix de Louise. « Si c'est une fille, nous l'appellerons Louise!... » — ajoutait Etienne. « Nous en ferons un artiste!... » — disait la mère. « Nous en ferons une bonne mère de famille! » — disait Louise. « En attendant, il mangera des confitures d'abricots de notre jardin... » — reprenait la mère, qui songeait toujours aux choses qui peuvent faire plaisir, sucreries pour les enfants, attentions charmantes pour les grandes personnes. Puis c'était le barbet qui venait mettre gravement sa bonne grosse tête sur ses genoux et qui le félicitait d'avoir lutté et d'avoir triomphé. Puis l'angora et le canard, à leur tour, lui manifestaient très expressivement leur satisfaction de le savoir vivant et heureux.

Les premières lueurs de l'aube le trouvèrent debout. Ces alternatives de joies immenses et de catastrophes énormes l'avaient obsédé trop cruellement et, préférant encore l'amertume de la réalité à ces visions si contraires et si décevantes, il s'était levé, — résolu.

Les petits n'ont pas de testament à faire, — à moins que ce ne soit le testament de Rabelais : « Je n'ai rien, je dois beaucoup, je donne le reste aux pauvres. » Etienne ne devait rien, mais il n'avait rien. Il légua sa mère à la Providence, la protectrice naturelle des malheureux. Puis, lorsqu'il eut embrassé d'un rapide et dernier coup d'œil tous les objets avec lesquels il avait jusque-là familièrement vécu, — meubles et tableaux, livres et instruments de travail, — la chaise longue où s'asseyait sa mère quand elle venait travailler auprès de lui, — le coussin où se pelotonnait l'angora, — l'angle où le canard faisait ordinairement sa sieste, perché sur une patte et le cou perdu sous l'aile, — toutes les choses intimes et familiales qui ont un reflet de votre vie et sans lesquelles il vous serait difficile de vivre ailleurs, — lorsque cet inventaire du cœur eut été terminé, il se dépêcha de partir. On l'attendait.

Au moment où il franchissait — peut-être pour la dernière fois! — ce seuil où il laissait tout ce qu'il avait de plus cher au monde, il entendit la voix de sa mère qui l'appelait.

— Oh!... — murmura-t-il en contenant les battements précipités de son cœur.

Et il s'éloigna, en se bouchant les oreilles, — de peur d'entendre encore cette voix qui lui remuait les entrailles.

Une fois dans la rue de la Santé, il courut dans la direction du carrefour de l'Observatoire.

Ses deux témoins l'attendaient en causant de la pluie et du beau temps.

Il alla à eux, leur serra les mains, et tous trois montèrent dans un cabriolet qui, d'aventure, passait par là.

En chemin on ne put guère échanger plus de deux ou trois paroles. Quatre personnes dans une voiture qui n'en tolère que deux, la position était gênante, et même un peu ridicule. Allez donc causer, quand les cahots de la voiture vous rejettent de votre voisin de gauche sur votre voisin de droite, et de votre voisin de droite sur votre voisin de gauche!

Lorsque la voiture fut arrivé au Bas-Meudon, on la congédia comme inutile et les trois amis firent l'ascension de la côte qui mène au bois de Meudon.

Au bout de trois quarts d'heure d'une marche forcée, — l'heure pressait, — ils arrivèrent essouflés à l'étang de Trivaux, croyant être les premiers au rendez-vous.

Une exclamation formidable — qui ressemblait beaucoup à un juron — leur apprit qu'ils avaient été devancés.

— Arrivez donc, satanés lambins!... — cria M. Beauvisage en les apercevant. — Est-ce que vous vous moquez du monde de vous faire attendre ainsi?...

On se salua et les deux amis d'Etienne s'avancèrent vers les deux témoins de l'ancien dragon pour choisir le terrain de concert ave eux.

Pendant cette opération, Etienne, appuyé contre un arbre, regardait vaguement sans voir, à travers la clairière, — tandis que M. Beauvisage allumait tranquillement sa pipe, et, après l'avoir allumée, jetait au vent, dans la direction d'Etienne, le papier qui lui avait servi pour faire « un chapeau » à sa pipe.

Les quatre témoins ne revenant pas, M. Beauvisage se mit à chantonner, d'une voix un peu cassée par les alcools, la romance de la reine Hortense :

> Partant pour la Syrie
> Le jeune et beau Dunois...

Etienne regardait toujours, comme on regarde dans les rêves.

— Si vous voulez venir, messieurs... — dirent les voix des témoins qui revenaient après avoir choisi le lieu du combat et avoir tiré au sort la place que chacun des deux adversaires devait occuper.

M. Beauvisage suivit ses amis.

Etienne regardait toujours, — étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

— Eh bien! à quoi penses-tu?... — dirent ses témoins en lui frappant sur l'épaule.

— Je pense, — répondit Etienne en tressaillant et en devenant d'une pâleur mortelle, — que cette matinée est bien belle pour une œuvre aussi monstrueuse!... Je regardais les lointains verts et j'écoutais les pépiements des oiseaux que notre présence a réveillés... Comme tout cela est beau!... Comme tout cela sent bon!... Les oiseaux chantent... Pourquoi chantent-ils donc ainsi?... Est-ce qu'ils sont contents de ce qui va se passer?... Je ne leur ai rien fait... ils ne doivent pas m'en vouloir... Ils sont bien cruels de me dire si haut leur bonheur... Je croyais les bêtes moins méchantes que les hommes!... Et ces odeurs de forêts! comme elles emplissent bien mes poumons!... On doit bien se porter au milieu de ces bois ombreux, de ces prairies en fleurs...

N'est-ce pas?... Cela me ferait du bien de passer ici quelques mois... je retrouverais la santé... et peut-être aussi le bonheur!...

— Quelles sottises nous dis-tu là?... — reprirent avec humeur les deux témoins d'Etienne. — Tu nous fais jouer un rôle ridicule... et nous ne sommes pas venus pour cela... ces messieurs nous appellent... Conduis-toi en brave...

— Ah! oui... oui... vous avez raison... je vous demande pardon... — répondit mélancoliquement Etienne. — Eh bien!... je suis prêt... je suis prêt...

On rejoignit le trio Beauvisage.

— Habit bas, messieurs! — dit une voix, aussi cassée, et pour la même raison, que celle de l'ancien dragon.

— Habit bas, tu entends?... — répétèrent les amis d'Etienne en voyant qu'il restait immobile au milieu du sentier où allait se passer l'affaire.

— Il faut... que... j'ôte... mon habit? — balbutia le pauvre garçon tout éperdu. — Mais... c'est impossible... je suis...

Il n'osa pas achever. Une rougeur subite envahit son visage.

— Habit bas!... — répéta la voix d'un des témoins du dragon.

Etienne — je l'ai déjà dit — était affligé d'une légère gibbosité qu'une pardonnable supercherie de tailleur dissimulait assez adroitement, mais qui se trahissait d'elle-même lorsque les vêtements tombaient.

— Habit bas! — répéta pour la troisième fois l'un des témoins.

Etienne tressaillit douloureusement et, d'un geste fiévreux, se débarrassa de son habit et de son gilet dans la poche duquel je me trouvais avec quelques camarades, et les jeta sur l'herbe à côté des deux épées de combat apportées par M. Beauvisage. Dans la chute, je sortis de ma prison et me trouvai sur le gazon, parmi les gouttes de rosée, « les larmes de l'Aurore, » qui tremblaient comme autant de diamants à la pointe de chaque brin d'herbe.

— Tiens, continue ma pipe, ami La Tulipe, — dit l'ancien dragon en tendant l'instrument à un homme coiffé en crâne et boutonné de bas en haut, assez hermétiquement pour dissimuler son linge.

La Tulipe! je retrouvais encore une fois La Tulipe! Bizarrerie des événements humains! Que venait-il donc faire là, ce soudard?...

Les deux adversaires se mirent en garde, — l'ancien dragon avec l'aisance d'un homme qui a été prévôt de salle, Etienne avec la gaucherie d'un homme qui n'a jamais tenu une épée; puis, au commandement de « Allez, messieurs! » crié par le lieutenant Grenuchet, les épées s'entrechoquèrent.

Etienne avançait toujours, furieux, terrible et fou, sur son adversaire qui rompait pour éviter ses coups portés en aveugle, mais en rétrécissant cependant, de seconde en seconde, le cercle que décrivait son épée autour de celle d'Etienne.

— Ce jeune homme est un bâtonniste et non un tireur d'épée... — fit observer le lieutenant Grenuchet, en voyant voltiger l'épée d'Etienne au-dessus de la tête de Beauvisage.

— Bâtonniste ou non, le voilà mort!... — dit froidement ce dernier en profitant d'un moment où Etienne se découvrait pour lui enfoncer trois ou quatre pouces de fer dans la poitrine.

Etienne, en effet, était touché à mort. Sa main défaillante laissa tomber l'arme dont il s'était si mal servi, pour se poser instinctivement sur la plaie que venait de lui faire l'épée de son adversaire; il tournoya rapidement trois fois, fit un mouvement pour se rejeter en arrière, puis vint tomber la face contre terre, à quelques pas de la place où je me trouvais.

— Sauve qui peut!... — cria le lieutenant Grenuchet en ramassant les épées et en entraînant Beauvisage.

— Pauvre innocent!... — dit La Tulipe, après avoir retourné Etienne et s'être assuré que le coup était mortel. — J'ai bien l'honneur de vous saluer, messieurs... — ajouta-t-il cérémonieusement en portant la main à son chapeau, et en s'éloignant dans la direction prise par Beauvisage et le lieutenant Grenuchet.

Les deux témoins d'Etienne restèrent seuls auprès du cadavre.

— Mauvaise affaire!... — dit l'un d'eux, en regardant avec inquiétude dans le lointain.

— Si nous restons là, nous sommes perdus... — répondit l'autre, partageant la même inquiétude. — D'autant plus qu'il me semble entendre l'aboiement d'un chien... Les gardes arrivent... Fuyons!...

Ils avaient bien entendu : les aboiements d'un chien, de plus en plus distincts, venaient troubler cette solitude charmante. L'animal devait courir d'une course furieuse, car il donnait de la voix comme un chien poursuivi. On la sentait haleter sous l'aiguillon de la peur.

Deux minutes après, un chien débouchait dans l'allée du combat, au moment où la quittaient les deux témoins d'Etienne, épouvantés de leur reponsabilité.

Ce chien, — c'était le barbet d'Etienne.

En voyant son jeune maître ainsi étendu sur le gazon, les yeux démesurément ouverts et regardant le ciel comme pour lui faire reproche, — les membres convulsés, — la poitrine entr'ouverte, — la chemise ensanglantée, — le barbet poussa un hurlement terrible. C'était comme une voix humaine, — la voix d'une mère qui redemande son enfant mort! C'était davantage encore : c'était le cri de douleur arraché aux entrailles d'une bête devant le cadavre de son ami! Pauvre barbet!...

Il ne se contenta pas de se plaindre, l'honnête animal! Il voulut secourir son maître, et, pour cela faire, se mit à lécher de sa bonne langue rose la blessure d'Etienne. Hélas! sa langue rose devint rouge, mais la blessure ne se referma pas, — au contraire!...

Faites-moi l'honneur de croire que je n'invente rien ici, je ne suis pas si romancier que cela. Je raconte purement et simplement les faits comme un procès-verbal.

Cet honnête barbet avait fait le voyage de Paris au bois de Meudon — qu'il n'avait jamais fait de sa vie, pourtant, — en suivant la piste de son maître. Il voulait arriver en même temps que lui pour le protéger, pour le défendre, pour le sauver. Hélas! il était arrivé trop tard!...

Les oiseaux continuaient à chanter, — blottis sur les ramures voisines. La forêt s'emplissait de bruits charmants et de parfums enivrants. Le soleil, plus doré que jamais, souriait de son plus beau sourire à cette nature en joie. La nature faisait son œuvre accoutumée — sans se préoccuper du reste.

La nature se rit des souffrances humaines!

Oh! la superbe et cruelle indifférente!...

De ce jour-là, je l'avoue, j'eus souvent présent à l'esprit le conseil du géomètre à l'homme aux quarante écus. Vous le rappelez-vous?... Je vous conseille de douter de tout, — disait le géomètre à l'homme aux quarante écus, — excepté que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux entre eux.

Il avait raison, le géomètre!

## Chapitre IX

Opinion de Charlet. — On fusille le barbet. — Les fusils bègues. — Heureux ceux qui, etc., etc. . — Réminiscence du dictionnaire de M. Chompré. — Les lavandières de l'étang de Trivaux; leurs battoirs et leurs langues. — Flûte et Flûte. Rossignol et crapaud. — Le père Franquet. — Sa tendresse bachique. — Oraison funèbre du barbet. — Le calvaire du père Franquet et ses stations. — Mademoiselle Toinette. — « Mon destrier. » — La *Vache Blanche* et *Jean Raisin*. — Conversation presque criminelle. — Oh! c'te farce!... — Les faiseurs de bucoliques et les lunettes vertes de l'avare. — Bergers pour rire et Bergers pour de bon. — Mademoiselle Reine et M. Théodore. — Aveu délicat. — Projets de départ et projets de réunion. — Départ pour Paris.

Il avait raison, le géomètre, — et Charlet aussi. « Ce qu'il y a de meilleur chez l'homme, c'est le chien, » — disait Charlet.

Les amis d'Etienne l'avaient abandonné lâchement, le barbet seul était resté!

Quels hurlements plaintifs! Quels « hou! hou! » lamentables! Les solitudes de la forêt en étaient épouvantées et l'écho de l'étang de Trivaux répétait avec énergie les notes sourdes de ces appels désespérés.

Des paysans accoururent. En apercevant ce chien vivant auprès de cet homme mort, — ce chien à la gueule ensanglantée, au poil hérissé, aux yeux menaçants, devant ce cadavre au visage livide, à la lèvre contractée, aux yeux immobiles, — ils s'effrayèrent et prirent la fuite, eux aussi.

D'autres vinrent, après eux, armés de fourches et de fusils, — et surtout armés d'un magistrat, pour constater le crime.

On voulut approcher. Le barbet cessa alors de se plaindre et de regarder son jeune maître, pour se retourner et montrer une rangée formidable de crocs blancs et luisants. Il n'avait pu secourir son maître vivant, il voulait le protéger mort.

Les paysans reculèrent.

Le magistrat s'avança à son tour, confiant dans la vertu de son écharpe et de son titre: le barbet poussa un grognement plein de menaces.

— C'est un chien enragé!... — dit-il en s'éloignant prudemment.

— Un chien enragé!... — répétèrent les paysans avec terreur.

On entendit aussitôt le bruit sec que fait un fusil qu'on arme.

— Il faut le tuer!... — dirent les uns.

— A coups de pierres!... — ajoutèrent les autres.

— A coups de bâtons!...

— A coups de fourches!...

Le barbet s'était retourné vers son maître et s'était remis à lécher la plaie béante qu'il avait à la poitrine.

— Ce chien n'est pas enragé puisqu'il boit!... — fit remarquer un assistant.

— Farceur de père Franquet!... — répondit un autre. — Vous voyez bien que c'est du sang qu'il boit, et non de l'eau!... C'est de la rage, ou je ne m'y connais pas!...

— Eh bien!... tu ne t'y connais pas, mon garçon!... Ce chien-là est moins enragé que toi, qui cours après toutes les filles du pays!...

— Les tiennes comprises, vieil ivrogne! — murmura à voix basse le paysan auquel venait de parler le père Franquet.

— La prudence nous défend de vous croire, sieur Franquet!... — dit le magistrat.

— Qu'est-ce que c'est que ça, la prudence?... —demanda le père Franquet à un voisin, à voix basse et d'un air goguenard. — La prudence?... Ça me fait l'effet d'être le manteau de la peur!... Qu'en dis-tu, voisin? ..

— Armez vos fusils, ceux qui en ont!...— recommanda le magistrat.

— C'est fait, M. Desgranges!... répondirent deux ou trois voix.

— Alors... une... deux... trois!...

Trois coups de fusils se firent entendre, — en bégayant, pour ainsi dire. L'un fit entendre une syllable de plomb, puis l'autre une autre, puis le troisième une autre. La première syllabe atteignit l'animal à la tête; la seconde syllabe l'atteignit dans le flanc, — et la troisième syllabe de plomb atteignit Etienne en pleine bosse!... Maudits fusils bègues!...

Le pauvre barbet n'avait pas poussé un cri. Il avait dansé un instant la danse de Saint-Guy des gens frappés par les armes à feu, puis il était immédiatement retombé — mort — sur la poitrine de son jeune maître. C'est ainsi qu'il voulait mourir, le pauvre barbet, — sur le cœur de son Etienne!...

Et la maisonnette de la rue de la Santé? Et la pauvre vieille mère? Et l'angora? Et le canard? Ah! Etienne! Ah! barbet!... Vous étiez tous les deux bien coupables! Toi, Etienne, surtout!

On enleva le cadavre du jeune homme, — après procès-verbal signé de tous les témoins, — et on laissa là le cadavre du barbet, destiné à devenir la proie de tous les mulots et de tous les musaraignes du voisinage.

Quant à moi, — perdu dans l'herbe, — on ne me vit pas et je restai pour tenir compagnie à ce brave animal mort victime de son dévoûment.

Heureux ceux qui meurent jeunes, — ils sont aimés des dieux! Mieux vaut cent fois mourir ainsi, en face du soleil, par une belle matinée d'été, d'un coup d'épée dans le cœur, pour sa dame ou pour sa patrie, que de mourir à soixante ans dans un lit d'hôpital, au milieu d'une atmosphère de tisane, brisé par les maladies et par les chagrins!... On meurt tout entier, ainsi!

Ah! mes chers amis inconnus, — qui passez devant moi, sur le quai Conti, et qui vous arrêtez pour m'écouter rabâcher mes vieux souvenirs, — mourez jeunes, mourez jeunes. C'est beau, croyez-moi, de tomber ainsi foudroyé quand on a encore devant les yeux le soleil d'une apparition éblouissante, dans la tête et dans le cœur l'ivresse vertigineuse d'une passion insensée!... C'est plein de voluptés infinies et d'enivrements innommés de mourir à vingt ans, dans toute sa fougue, dans toute sa beauté, dans toute sa fleur!... Les vivants, — s'il y en a encore qui se souviennent de vous, les vivants parlent quelquefois de vous avec sympathie, avec attendrissement, avec honneur. « C'était — disent-ils parfois dans leurs causeries — un jeune fou!... Cœur et tête à l'envers!... mais hardi, mais vaillant, mais héroïque!... Pauvre enfant! il s'est brûlé la cervelle pour la Rosita, ou pour la Juanita, ou pour la Julietta, — pour la première venue, c'est-à-dire pour la dernière adorée, déesse de théâtre, de bal ou de comptoir!... » Ou bien: « Brave enfant! Il est tombé comme un preux des vieilles légendes, la poitrine trouée par l'épée d'un rival, perdant sa vie avec son sang, mais toujours souriant et moqueur!... » Cette oraison funèbre vaut bien, en tous cas, celle qu'on prononce sur votre cercueil de chêne ou de sapin, plus tard, — lorsque vous avez consenti à vous laisser de nouveau « étendre sur l'horrible roue de la vie » jusqu'à soixante ans, — *Il fut bon père, bon époux, bon citoyen, bon* n'importe quoi!...

Mais tout le monde n'a pas le droit ni l'honneur de mourir jeune!... Il faut être aimé des dieux, — c'est-à-dire avoir été nourri de la moelle des lions, comme Achille, fils de Pélée et de Thétis. « Que veux-tu, mon fils? » — demandait Thétis à Achille enfant. — « Vivre vieux, sans rien faire pour la gloire, ou mourir jeune et chargé d'honneurs? » — « Je veux mourir jeune! » — répondait Achille.

Mourez jeunes, ô mes jeunes amis inconnus! La mort est moins amère que la vie...

Il est bien entendu que je dis cela pour tout le monde, — pour les hommes comme pour les chiens.

Transition naturelle qui me ramène à mon barbet de la forêt de Meudon.

Nous étions restés seuls, lui et moi, au bord du sentier qui contourne l'étang de Trivaux. Les grenouilles chantaient leur chanson désagréable qu'interrompait à intervalles inégaux la chanson monotone du coucou, — cet oiseau fantasque qui symbolise si mal à propos les infortunes des maris. Une bergeronnette venait, de temps en temps, raser les joncs de l'étang, en concurrence avec une troupe de libellules aux ailes diaphanes, au conselet marbré comme un damier.

Bientôt le paysage s'anima de la présence de jeunes filles du pays et du bruit de leurs battoirs sur les bords de l'étang. Les battoirs allaient, — mais les langues allaient davantage encore. Elles parlaient d'un assassinat commis dans la matinée, d'un chien enragé, du courage de M. le maire, de l'ivrognerie du père Franquet, du libertinage de M. Théodore et de trois ou quatre choses plus ou moins intéressantes.

Il s'agissait, comme on voit, du duel d'Etienne et de la mort de son barbet.

Les battoirs et les langues allèrent toute la journée.

La nuit vint, les lavandières s'en allèrent. Tout bruit disparut. La forêt reprit son calme souverain que troubla d'abord la flûte de cristal du crapaud, et ensuite la flûte de cristal du rossignol. J'aime mieux celle du crapaud, — elle est plus mélancolique.

Avez-vous remarqué, à ce propos, quelle voix douce et persuasive ont les gens laids? Il semble que la nature ait voulu leur donner un dédommagement. « Vous souffrez, — leur dit-elle, — chantez! » Ils chantent — et sont consolés. Est-ce que M. Azaïs aurait raison avec son système des compensations?...

La nuit passa comme avait passé la journée, et je me retrouvai seul, comme la veille, auprès du cadavre du barbet.

Les lueurs crépusculaires du matin vinrent souffler sur la forêt. C'était le souffle rose annonçant le soleil qui se préparait à éclairer de nouveau les merveilles sans cesse rajeunies de la nature : C'était l'aube!...

Bientôt des pas un peu lourds résonnèrent sur le gravier du chemin voisin, et une voix avinée entonna une chanson entrecoupée de hoquets.

A la ronde et buvons donc
De ce vin, le meilleur du monde;
A la ronde, et buvons donc
De ce vin, car il est bon!...
  Si tu n'en bois pas
  T'auras la pépie,
  Qui te donnera
  Grande maladie!...
A la ronde, et buvons donc
De ce vin...

Ici l'ivrogne s'interrompit pour pousser une exclamation d'étonnement :

— Encore ici, le caniche!... Pauvre vieux chien!... — ajouta-t-il d'un air attendri en se penchant sur le cadavre du barbet et en l'étreignant comme un camarade.

Je n'eus pas de peine à reconnaître un des paysans de la veille, — celui que ses camarades appelaient le père Franquet.

— Pauvre vielle bête!... — reprit-il en s'asseyant sur l'herbe et en prenant entre ses bras le cadavre du barbet.— Pauvre vieille bête!... moins bête que ceux qui t'ont tué, cependant.. Oh! oui... moins bête!... Ils t'ont cru enragé, les enragés! Ils n'ont pas vu que tu avais de la peine de la mort de ton maître, et que tu le pleurais avec plus de conscience qu'ils ne pleurent leurs amis, eux!... Tu les as humiliés, mon pauvre vieux... Ils se sont vengés de la leçon de dévoûment que tu leur donnais, en te tirant dessus, les brutes!... Pardonne-leur, vieux chien; ils avaient peur!... On va enterrer ton maître, aujourd'hui... Et toi, on ne t'enterrera jamais, vieux chien!... Il n'y a pas de terre consacrée pour les braves créatures comme toi! Les cimetières sont exclusivement à l'usage des chrétiens et des chrétiennes... Drôles de chrétiens, va, les hommes! Drôles de chrétiennes, va, les femmes!... si tu savais!...

Le père Franquet, — dans un de ces moments de sensibilité familiers aux ivrognes, porta à ses lèvres la bonne grosse tête inerte du barbet. Mais, tout aussitôt, faisant la grimace, il le rejeta sur le gazon en murmurant, avec un geste superbe de dégoût: « Charogne, va!... »

Puis il se releva. Mais, en se relevant, il m'aperçut, brillant dans le gazon. Cet ivrogne avait aussi la soif de l'or, comme les autres mortels, — la sacrée soif de l'or, — et il crut, en me voyant, pouvoir se désaltérer dans un napoléon.

— Un sou!... — s'écria-t-il, désappointé. — Un sou!...

Il allait me rejeter avec le mépris qu'il avait mis à rejeter le pauvre barbet; puis, réfléchissant sans doute qu'après tout un sou était la monnaie de vingt francs, il me plaça dans sa poche avec quelques camarades qui sortaient du cabaret, et parmi lesquels je reconnus des petits sous de la République, — d'anciens compagnons de voyage.

Cela fait, le père Franquet reprit sa chanson et son chemin.

A la ronde, et buvons donc
De ce vin, le meilleur du monde;
A la ronde, et buvons donc
De ce vin, car il est bon!...

Il faisait chaud. Le père Franquet fit plusieurs stations qui me privèrent de la compagnie de quelques-uns de mes camarades. Sa marche s'alourdissait naturellement d'autant. La route devint d'heure en heure plus difficile et plus pénible pour lui. Un vrai calvaire, quoi!... Et l'on sait que le calvaire des ivrognes a plus de stations que celui du Christ, l'héroïque supplicié!... Quand le père Franquet arriva chez lui, vers trois heures de l'après-midi, tous mes compagnons de voyage avaient disparu: je restais seul dans la poche de son gilet.

— Voilà une jolie conduite, papa!... — dit une belle grosse fille qui était plantée sur le seuil du logis du père Franquet.

— Il fait une chaleur des cinq cents diables! — répondit l'ivrogne en s'essuyant le front avec la manche de sa veste.

— Qu'est-ce donc qui vous a mis dans cet état?... — demanda la grosse fille, en suivant son père.

— Eh parbleu! Théodore, donc!... Ce farceur-là n'en fait jamais d'autres... Il m'a emmené hier jusqu'à Sèvres, après une histoire que je te raconterai un de ces jours... Un chien... un homme tué... le maire... Des coups de fusils!... La pauvre bête!... Une charogne!... Ce que c'est que de nous!...

— Il faut vous coucher, papa... — reprit la grosse fille, qui ne faisait pas attention à l'incohérence des paroles de son père.

— Me coucher sans boire, jamais!...

— Ah! vous êtes incorrigible!... On ne peut pas tenir ménage de vous!... Vous ne changerez donc jamais?...

— Jamais, Toinette, jamais! — répondit solennellement l'ivrogne. — Il n'y a que les petits écus de six francs qui changent, et plus vite qu'on ne veut!...

— La potée est prête... Mangez-en une assiettée... cela vous remettra, papa!...

— C'est une idée, Toinette!... Tu es une fille d'idée, ma fille!... Je ne suis pas fâché de t'avoir faite... Ce n'est pas comme ta sœur Reine... C'est une innocente qui n'a jamais su rien de sa vie... Où est-elle, ta sœur Reine?...

— Elle est allée faire de l'herbe pour les vaches.

— De l'herbe!... de l'herbe!... — grommela le père Franquet de l'air d'un homme qui n'est pas convaincu. — Je suppose plutôt que Théodore...

A ce nom et à cette supposition, Toinette pâlit sous l'épaisse couche de vermillon naturel qui ne quittait jamais ses joues et, arrêtant le bras de son père au moment où il portait une cuillerée de soupe à sa bouche, elle lui dit d'une voix un peu tremblante:

— Quoi, papa, vous supposez que Théodore...

— Eh bien! quoi, Théodore?... Qu'est-ce qu'il te prend? Laisse-moi donc manger tranquillement ma soupe!... Voilà une goulée que tu me fais perdre!...

— Il s'agit bien de votre soupe!... — répondit Toinette avec une sorte d'emportement. — Vous venez de dire que Théodore... et... Reine...

— M'est avis, Toinette, que tu as aujourd'hui la cervelle fêlée!... Fais ta besogne et ne m'échauffe pas davantage les oreilles... ou sinon... je cogne!... Et dur!...

— Tu me paieras ça, Reine!... — murmura Toinette, en s'éloignant de son père et en rangeant çà et là dans le logis.

La potée achevée, le père Franquet monta d'un pas plus sûr l'échelle de meunier qui conduisait à sa chambre à coucher, en chantonnant une chanson de troubadour-abricot que je n'ai pas entendue chanter depuis. La connaissez-vous?

« Le soir brunissait la clairière,
Les oiseaux rentraient dans les bois,
Et la cloche du monastère
Tintait pour la dernière fois.
Au fond d'une forêt obscure,
Seul, égaré, loin du sentier,
Marchant toujours à l'aventure,
N'entendant rien dans la nature
Que les pas de mon destrier!... (bis.) »

Est-ce assez pendule dorée, assez troubadour-abricot, je vous le demande?... Et comme ce *destrier* fait bien dans le paysage! Ne trouvez-vous pas?...

C'est pourtant là un échantillon des niaiseries sentimentales que l'on chante dans les villages qui entourent Paris! Des paysans parlent *destrier* au lieu de parler cheval, — est-ce assez ridicule?

Et pendant que nous y sommes, voulez-vous me permettre de regretter avec vous que les gens des campagnes chantent de si vilaines choses quand ils en ont de si belles à chanter?... Je parle des paysans en contact fréquent avec les villes, car les autres, — ceux qui ne se doutent pas plus de l'existence de Loïsa Puget que de celle du shah de Perse, — ont des noëls plaintifs et doux, des chants mélancoliques et rêveurs, pleins de charme et de poésie, dûs à ce poète inconnu qui s'appelle Tout le monde. Je parle des paysans pervertis. Pourquoi s'égosillent-ils à chanter des grivoiseries malsaines pour l'oreille et pour l'esprit, au lieu de chanter des rusticités un peu âpres, mais fortifiantes?... J'ai entendu beaucoup de choses dans le goût du *destrier* de tout à l'heure — et très peu dans le goût de la *Vache Blanche* de Pierre Dupont et du *Jean Raisin* de Gustave Mathieu. Ce sont les citadins qui chantent les paysanneries et les paysans qui chantent les citadineries! O bizarrerie des bizarreries! O contradiction des contradictions!...

Pour ma part, je n'y comprends rien.

J'avais été étonné en entendant le père Franquet chanter un dessus de pendule; je devais l'être bien davantage une heure après.

Une heure après, le père Franquet — qui, selon l'expression de sa fille aînée, avait copieusement *morfiaillé*, — dormait à poings fermés, comme dorment les justes, les ivrognes et les imbéciles. Toinette, après avoir, en fille bien avisée, vidé le contenu des poches de son père dans les siennes propres, — suivant l'excellente et quotidienne habitude qu'elle en avait prise, — fermait la porte au loquet, tirait les volets, et se dirigeait en toute hâte vers le pré où sa sœur Reine faisait de l'herbe.

Assis à l'ombre d'un bouquet de noisetiers, dans l'attitude nonchalante des enfants et des amoureux, un jeune homme de vingt-cinq ans et une jeune fille de dix-huit ans causaient en se tenant par la main. Le jeune homme portait le costume des paysans aisés; la jeune fille celui des paysannes qui gardent les vaches. Il avait les mains blanches, et elle avait les mains rouges. Il était propre comme un sou; elle avait un cotillon de l'année précédente, avec quelques accrocs et quelques taches. Mais elle était jeune et jolie, — malgré son air fatiot, — et cela faisait compensation. Le jeune homme, d'ailleurs, n'avait pas l'air d'y regarder de si près. La couronne de paille qu'elle portait, comme Ophélia, lui allait

aussi bien, à ses yeux de vingt-cinq ans, que toute autre couronne à toute autre femme. Et puis, à la campagne!...

— Je t'aime, Reine!... — disait le jeune homme.

— Oh! c'te farce!... — répondit la jeune fille avec un gros rire.

Remarquez, je vous prie, qu'elle disait « Oh! c'te farce, » et non « Oh! cette farce. » Les deux mots ont l'air d'être cousins, et cependant ils ne sont pas de la même famille. Les romanciers ont trop l'habitude de parler à la place de leurs personnages et de leur faire dire des choses dont ils n'ont jamais eu l'idée. Il peut se faire que les gens bien éduqués des villes parlent très correctement; mais les gens des campagnes n'y vont pas par quatre chemins pour s'exprimer. Rose avait dit « Oh! c'te farce » — et non « Oh! cette farce. — Je répète fidèlement ce qu'elle disait, — en demandant humblement pardon de la liberté grande à monsieur le Dictionnaire de l'Académie.

— Veux-tu me faire la valissance d'un baiser?... — reprenait le jeune homme, qui connaissait son métier de séducteur sur le bout du doigt.

— Oh! c'te farce!... — répondait la jeune fille en embrassant le jeune homme de la meilleure foi du monde.

— Veux-tu être ma femme, Reine?... — demandait le jeune homme en rendant généreusement le baiser qu'il venait de recevoir.

— Oh! c'te farce!... — répondait la jeune fille en riant toujours de son rire d'innocente, et en se croyant obligée de rendre à son tour au jeune homme le baiser qu'il venait de lui rendre.

— Tu ne le diras pas à Toinette, Reine?... — reprenait le jeune homme qui, voyant la jeune fille persister à lui rendre les baisers qu'il lui rendait, persistait, de son côté, à lui rendre les baisers qu'elle lui rendait.

— Oh! c'te farce!... — répondait la jeune fille qui persistait à persister, sans doute pour ne pas être en reste d'honnêteté avec son camarade.

Je ne sais pas combien de fois cet invariable et monotone « Oh! c'te farce! » aurait pu se prolonger, si Toinette n'était intervenue tout-à-coup — comme le *Deus ex machinâ* classique — pour interrompre l'idylle par un coup de poing à double détente...

O Daphnis! ô Virgile! ô Théocrite! ô Moschus! ô Bion! ô Némésianus! ô Calpurnius! ô Racan! ô Segrais! ô madame Deshoulières! ô Florian! ô madame Sand! ô M. Sandeau! ô faiseurs d'idylles et de bucoliques, de bergerades et de paysanneries!... comme vous nous avez trompés! comme vous vous êtes trompés vous-mêmes!... Et comme vous me rappelez désagréablement ce pauvre cheval à qui son coquin de maître mettait des lunettes vertes, afin qu'en mangeant de la paille il s'imaginât manger du foin!... Vous avez mis des lunettes, — ô chers ignorants de la vie réelle, — et vous avez cru voir des paysans du temps de Triptolème là où il y avait des paysans des mauvais temps, — des pasteurs de l'âge d'or là où il y avait des pasteurs de l'âge de cuivre!... O les belles lunettes vertes que vous avez chaussées là et que vous vouliez nous faire chausser, — ô poètes!... Vos Tircis et vos Corydons, vos Daphnés et vos Amaryllis sont des Tircis de canapé et des Corydons de trumeau! Cela existe dans les toiles de Boucher et de Vanloo, de Tancret et de Watteau, — mais cela n'existe pas dans la nature! Vous ne connaissez pas Jean Guêtré, mes maîtres!...

— Veux-tu marcher plus vite que ça, longie!... — criait Toinette à la pauvre Reine, tout encharibottée, en la menaçant de nouveau de son robuste poing.

Reine s'esquiva en pleurant.

— Et vous, monsieur le Joli-Cœur, — reprit la virago en se tournant vers le jeune homme qui riait comme un fou de cette équipée, — me direz-vous ce que cela signifie?...

— Bien volontiers, belle Toinette! — répondit-il en s'approchant d'elle, pour lui prendre la taille. — Cela signifie que Reine est une innocente et que vous êtes la préférée de mon cœur...

— Enjôleur!... — reprit Toinette, en s'opposant aux démonstrations du jeune homme.

— Enjôleur? Pourquoi?... En aimant votre sœur, d'ailleurs, c'est toujours vous que j'aime!... Mon amour ne sort pas de la famille!...

— Ne dites pas de bêtises, Théodore! — s'écria Toinette que la jalousie poignait douloureusement.—Vous savez bien que vous ne devez aimer que moi!... Vous savez bien que vous ne devez épouser que moi!...

— Pourquoi cela, ma belle enfant?... — répondit le Lovelace villageois en se rengorgeant.

— Pourquoi?... Il demande pourquoi!..... — s'écria la grosse fille en levant les yeux et les mains au ciel.

— Oui, je demande pourquoi, belle Toinette!...— répondit Théodore en voulant profiter de ce moment pour faire le siége de la taille de la paysanne.

— Ne me touchez pas, Théodore, ne me touchez pas!..... dit-elle avec vivacité. — Vous ne vous doutez donc de rien, Théodore?— ajouta Toinette avec un peu plus de tendresse.

— De rien, absolument!... — répondit Théodore avec un étonnement sincère.

— Eh bien!... — reprit Toinette.

— Eh bien?... — répéta Théodore.

— Eh bien! — dit résolûment la grosse fille, — si je reste ici plus longtemps sans être mariée, mon père me tuera!...

— Le père Franquet, un homme si doux!...

— Il me tuera!...

— Allons donc! il a trop peur du procureur du roi pour cela!

— Je te dis que si, dans quatre mois, je ne suis pas mariée avec toi, on me montrera partout au doigt, et que je serai forcée d'aller à la ville pour cacher ma honte!...

— Ah! c'était ça!..... — exclama Théodore, comme un homme habitué à ces sortes de déclarations. — Eh bien! Toinette, mon enfant, il faut aller à Paris!... J'y connais quelqu'un qui vous placera comme il faut...

— Et tu me suivras?...

— Pas tout de suite, pour ne pas éveiller les soupçons du père Franquet, qui déjà me soupçonne un brin... Mais plus tard... dans huit ou dix jours...

— Tu me le promets?...

— Ma parole d'honneur!

— Je partirai cette nuit, alors!...

— Déjà?...

— Oui, il le faut!... La mère Lefebvre va cette nuit à Paris avec sa voiture... Elle me prendra avec elle...

— Mais... le père Franquet?...

— Il lui reste ma sœur... D'ailleurs, le vin le console de tout!...

— Ah!... Et vous me disiez tout à l'heure qu'il vous tuerait!...

— Sans doute... Eh bien! le vin le consolerait de m'avoir tuée, voilà tout!...

— Ah! très bien!... très bien!...

— Je rentre, Théodore!... Vous ne me reconduisez pas?...

— Non... par prudence!... Songez-y donc! si l'on nous voyait ensemble!...

— Mais... on nous a vus assez souvent ensemble pour qu'une fois de plus ou de moins ne fasse rien.

— Sans doute, belle Toinette, sans doute... mais maintenant, c'est bien différent!... d'après ce que vous venez de m'avouer...

— Vous avez raison, Théodore!... Ainsi, mon Théodore, tu me promets de venir me rejoindre à Paris dans huit jours?...

— Dans huit ou dix jours, oui!... A propos, vous aurez besoin d'argent!...

— J'ai fait des économies, Théodore... elles me suffiront pour attendre... Je vous remercie de votre offre... elle me prouve votre bon cœur... Adieu, Théodore!.... A huit jours!...

— A huit jours, mon ange!...

Les deux amoureux s'embrassèrent à plusieurs reprises. Puis, les adieux faits, chacun d'eux se mit en route : l'un prit à droite, l'autre à gauche. C'est ce qu'on appelle se tourner le dos.

Je dois le dire ici, — à la louange des femmes, — Toinette se retourna plusieurs fois pour voir encore son amant avant qu'il ne disparût tout-à-fait. Quant à lui, il ne se retourna pas une seule fois, — pour ne pas compromettre Toinette, sans doute!...

Cette grosse fille commençait à m'intéresser. La sincérité est une chose si rare en ce monde, qu'il faut la saluer toutes les fois qu'on la rencontre et où qu'on la rencontre.

— Je te demande pardon, ma petite Reine!... — dit Toinette en entrant chez le père Franquet.

— Oh! c'te farce!... — répondit Reine en riant de son rire un peu trop simple.

A minuit, pendant que tout le monde dormait, Toinette, son paquet de hardes et moi, nous sortions de la maison du père Franquet, et nous allions rejoindre la voiture de la mère Lefebvre, sur la route de Bièvre à Paris.

—

## Chapitre X

En route pour Paris!... — Bavardages édifiants. — Histoire d'une passion au village. — Ce que dit un vieux diable qui s'est fait ermite à un jeune diable qui se fera ermite. — Le danger des jeux innocents. *Le pont d'amour. Le furet-de-la-garenne.* — Entrée à Paris. — Je change de poches. — Le pont des Arts. — L'homme à la jambe de bois. — Où est-elle?... — Indifférence de l'autre jambe — Avoir une tête de bois, ô bonheur!... — La cabaret de la rue de Beaune. — Encore Toinette. — Mademoiselle Bijou. — Mademoiselle Grégoire. — Encore La Tulipe. — Messieurs les cochers. — Le cénacle. — Que diable Plotin vient-il faire dans cette galère?... — Max. — Les petites cigales. — Toujours des gaudrioles!..

La voiture de la mère Lefebvre attendait depuis un quart d'heure sur la grand'route, devant la station qu'on appelle — je ne sais pourquoi — le *Petit-Bicêtre*.

La nuit était claire comme une aube. On lisait presque distinctement le merveilleux livre de la nature et, à part les masses profondes des bois de Verrières et de Meudon qui se voyaient à droite et à gauche de l'horizon, chaque détail du paysage s'accentuait comme en plein jour. La voiture qui devait conduire Toinette à Paris était une carriole recouverte d'une bâche et attelée d'un vieux cheval blanc qui, en ce moment, dormait tout debout, — en rêvant luzerne fraîche, sans doute.

— Me voilà, mère Lefebvre, me voilà!... — cria Toinette d'une voix étouffée par la rapidité de la course, en apercevant la voiture.

— Tant mieux, ma fille!... répondit la mère Lefebvre, en se réveillant et en avançant un peu la tête hors de la carriole! — Tant mieux! car je commençais à perdre courage!.. Il faut que j'arrive aux Halles de bonne heure et notre bidet ne va pas vite!... Allons, grimpez!...

Quelques minutes après, Toinette était installée sur la banquette, à côté de sa conductrice, et la carriole se mettait en marche vers Paris.

La route était longue et, ainsi que la mère Lefebvre l'avait dit à Toinette, le vieux bidet blanc n'allait pas vite, — à cause d'un amble particulier que l'âge lui avait fait adopter et qui ressemblait beaucoup à cette allure défectueuse que les maquignons appellent l'*aubin*.

Que faire donc, en une carriole, lorsqu'on y est deux, — deux femmes, surtout?... On y cause.

Pendant que le vieux cheval trottinait à sa manière, la mère Lefebvre et Toinette causaient à la leur. La première interrogeait et la seconde répondait, et toutes deux scandaient leur conversation de soupirs significatifs, — Toinette avec plus de douceur que la mère Lefebvre.

— Ah! ces gredins d'hommes!... — s'écriait la vieille paysanne qui, très probablement, avait eu jadis de violentes raisons de se plaindre du sexe masculin.

— Hélas!... soupirait Toinette, un peu abasourdie de sa fuite et pleine d'inquiétude sur les conséquences qu'elle pouvait avoir.

— Ils sont tous les mêmes et nous sommes toutes les mêmes!... — reprenait la mère Lefebvre en allongeant un coup de fouet au cheval blanc qui, pour l'instant, représentait sans doute pour elle le sexe qui a depuis longtemps la réputation d'opprimer l'autre.

— Hélas!... — soupirait Toinette.

— Ce sont des gueux et nous sommes des niaises!... Depuis que le monde est monde nous nous laissons prendre à leurs gluaux et à leurs miroirs aux alouettes!... Pauvres petites bestioles que nous sommes!... Psitt!... psitt!... font-ils. En nous accourons nous faire prendre!... Une fois dans les mains de ces monstres-là, on ne sait pas comment en sortir!.. Ainsi, Toinette, vous aussi vous avez cru aux serments des hommes?... — demanda la mère Lefebvre.

— Hélas!... — soupirait Toinette.

— Ne vous affligez pas, ma mignonne... cela passera!... Tout passe dans ce bas monde... les bonnes choses comme les mauvaises... les chagrins comme les bonheurs!... Vous allez à Paris... vous faites bien!... Paris est la ville des ressources... Et puis on peut s'y cacher pendant toute sa vie sans y être jamais trouvé!... C'est un avantage pour les malheureuses femmes comme nous!... Ah! les gredins d'hommes!... Avez-vous un peu d'argent?...

— Oui, mère Lefebvre... J'ai de quoi attendre...

— A la bonne heure!... sans cela, je vous aurais dit: mauvaise affaire!... C'est le père Franquet qui va jurer demain matin quand il se verra seul avec cette ébervigée de Reine!... Ah! Dieu de Dieu! va-t-il jurer, le digne homme, va-t-il jurer!...

— Reine est une innocente, une simple d'esprit, c'est vrai... mais elle a de la santé... elle me remplacera facilement auprès du père!...

— Je le souhaite, ma mignonne... Et puis, d'ailleurs, vous reviendrez au pays...

— Qui le sait?...

— Moi, parbleu!... On va à Paris faire ses petites affaires et l'on revient tranquillement au village s'établir comme les autres!... Est-ce que vous croyez par hasard qu'on y regarde de si près chez nous?... Ah! bien oui!... C'est bon pour les gens qui ont du temps de reste!... Les paysans ne sont pas si difficiles, et ils ont raison!... Ce n'est pas malhonnêteté, ni indifférence... c'est sagesse, quoi!... Ils travaillent, ces hommes, et veulent des femmes qui travaillent quasiment autant qu'eux... C'est le seul moyen de joindre les deux bouts et de ne pas crever de faim comme des loups!... La femme ne se rappelle plus rien de son passé, d'ailleurs; pourquoi voulez-vous donc que son homme s'en emberlificote l'entendement?.. Puis les marmots viennent qui donnent à la femme devenue mère une seconde vertu!... Et celle-là vaut encore mieux que la première!... Qu'est-ce que c'est que ça, la première? Une fleur! Un beau galant souffle dessus: la fleur se fane!... Le seconde vertu est plus solide: c'est un fruit!... Faut être bien abandonnée du ciel pour se conduire mal quand on a des enfants!... Ah! ma foi, oui, ma mignonne!... Cette marmaille-là crie, piaille, assourdit, casse, salit, mais cela préserve de bien des mauvaises pensées, allez!... c'est comme qui dirait, sans compararaison, le paratonnerre des ménages!... Si je n'avais pas eu des petits, moi, je serais devenue une propre à rien, une pas grand'chose, une bohémienne!... tandis qu'avec ces mioches-là, je suis devenue ce que vous m'avez connue: la mère Lefebvre!... J'aime les braves gens et les braves gens m'aiment!... Mon pauvre homme est aujourd'hui défunt, Dieu ait sa bonne âme!... J'ai, pour le remplacer, de grands garçons qui m'aident... Je crois que je finirai dans mon lit, comme une chrétienne que je suis!... et cela grâce à la marmaillerie!... Sept gars!... Vous les connaissez, Toinette!... Ils promettent, n'est-ce pas?... Eh bien! ma mignonne, quand vous en voudrez un, vous n'aurez qu'à parler et à choisir!... Le père Franquet a un peu de bien au soleil, moi aussi... cela pourra s'arranger!...

— J'aime Théodore, mère Lefebvre!... — répondit la grosse Toinette en soupirant de nouveau.

— Théodore Tourneux?...

— Oui, mère Lefebvre!...

— Un mauvais choix que tu as fait là, ma fille!.. un mauvais choix!... Enfin, ce qui est fait est fait!... n'y a pas à revenir là-dessus... Et où diable l'as-tu connu, ce freluquet-là?...

— Il est venu à la veillée chez nous, cet hiver...

— Et puis?...

— Dam! mère Lefebvre, vous savez bien ce que c'est que les veillées... On chante, on joue aux jeux innocents, au *pont-d'amour*, au *furet-de-la-garenne*... C'est le *furet-de-garenne* qui a été ma perte... mère Lefebvre!...

— Bah!... ce n'est pas possible!...

— C'est comme je vous le dis, mère Lefebvre!...

— Raconte-moi donc un peu voir ça, que je voie!...

— Eh bien!... vous savez en quoi consiste le jeu du *furet-de-la-garenne?...*

— Oui... mais dis-le-moi tout de même!...

— Les jeunesses sont assises sur leurs talons, par terre... en rond... Elles se passent de main en main, à l'insu du garçon qui est debout et qui doit chercher, un couteau, une clef, un objet quelconque, en chantant sur un air dont vous devez avoir souvenance:

> « Il a passé par ici,
> Le furet de la garenne!...
> Il a passé par ici,
> Le furet du bois joli!... »

Et quand le garçon a trouvé, il embrasse la jeunesse qui a laissé prendre la clef ou le couteau... Or, il faut vous dire, mère Lefebvre, que j'avais remarqué plusieurs fois M. Théodore Tourneux... à cause que...

— A cause qu'il était un peu plus faraud que les autres. . Je connais ça!... Continue...

— Pour lors, comme je l'avais distingué plusieurs fois, et que, plusieurs fois, lorsqu'il m'avait adressé la parole, j'étais

devenue rouge comme une guigne, puis blanche comme mon bonnet des dimanches...

— Celui que tu as jeté par dessus les moulins, n'est-ce pas?... Je connais ça!... Continue...

— Pour lors, à la veillée, quand on jouait au *furet-de-la-garenne*, je m'arrangeais toujours pour laisser prendre le couteau ou la clef que mes voisines m'avaient passé... et Théodore m'embrassait, comme c'était son droit!... Pour lors...

— Je vais te raconter le reste, si tu veux, ma pauvre Toinette!... Je connais ça... je connais ça... te dis-je!... Ah! tu n'es pas au bout de tes peines, ma fille!... Tu en verras de grises dans la vie!... Les femmes, c'est destiné à pleurer des tonneaux de larmes. Mais quand les larmes sont pleurées... on est tranquille pour jusqu'à la fin de ses jours..... Ainsi, moi, telle que tu me vois, il y a longtemps que je ne pleure plus!... Tu feras comme moi, ma chère!...

C'est en devisant ainsi que la mère Lefebvre et Toinette firent leur entrée à Paris.

Le soir même de ce jour-là, je faisais ma sortie de la poche de la jeune villageoise, — en compagnie de quelques autres pièces de menue monnaie. C'est la première chose qu'on fait à Paris, lorsqu'on y est depuis seulement un quart-d'heure : dépenser! Je dépense, tu dépenses, il ou elle dépense, nous dépensons, vous dépensez, ils ou elles dépensent!... O l'aimable verbe! et comme il fait bon de l'entendre conjuguer — par les autres!... Toujours le rameau d'or à la main dans cet enfer social, toujours!...

Les jours, les semaines, les mois, se passèrent pour moi dans une série d'existences diverses — et cependant monotones comme résultat. Il faut bien le constater toutes les fois qu'on en trouve l'occasion, mais il y a des existences humaines qui sont absolument dépourvues d'intérêt. Il y a, en ce monde, des gens qui se lèvent, s'habillent, déjeunent, se promènent, dinent, se déshabillent, se couchent, puis se lèvent, s'habillent, déjeunent, etc., etc., etc., — et cela pendant trente, quarante, cinquante, soixante ans!... C'est prodigieux, mais c'est comme ça!... Ah! la comédie humaine! la comédie humaine!...

J'étais depuis quelques heures, — avec d'autres camarades rangés par piles de neuf, dix-neuf et vingt-neuf sous, — sur la tablette du préposé au péage du pont des Arts, regardant passer et repasser cette foule affairée et effarée qui ne sait pas où elle va, mais qui y va tout de même avec la plus grande précipitation. L'invalide qui gardait la tête du pont, du côté du Louvre, causait de ses campagnes avec le préposé au péage, qui lui parlait de la peine que lui causait un de ses oncles, — un peu lent à mourir, à ce qu'il paraissait. Cette double conversation à bâtons rompus, manquait complétement de charmes pour moi, comme vous devez le supposer, et j'appelais de tous mes désirs un changement de position.

Une femme en deuil passa, jeta un décime, marqué à l'N couronné, sur la tablette du receveur, et celui-ci lui remit en échange un petit sou, — qui était moi.

Qu'était cette nouvelle maîtresse entre les mains de qui je tombais?... J'aurais voulu le savoir, à cause de ce voile de deuil et de ces barbes de veuve qui faisaient encore mieux ressortir la pâleur et l'émaciation d'un visage intelligent et honnête. J'aurais voulu le savoir : je n'en eus pas le temps, — je tombai de ses mains dans le gobelet d'étain d'un pauvre diable, amputé d'une jambe, qui jouait d'un galoubet quelconque pour attendrir les passants.

— Tenez, pauvre homme!... — dit, avant de s'éloigner, la voix de la veuve; une voix tendre et mouillée de larmes de compassion.

Elle n'avait donné qu'un sou à cet infirme, cette âme charitable! Mais la façon attendrie qui accompagnait cette modeste aumône valait un trésor. Il y a des femmes qui vous réconcilieraient avec la vie, — si vous étiez fâché avec elle.

— Que Dieu vous le rende!... — murmura la voix du mendiant en me retirant du gobelet et en me mettant dans l'une de ses poches, où se trouvait déjà belle et nombreuse compagnie de petits sous et de petits liards.

Cet homme avait dit « Dieu vous le rende » avec son nez plutôt qu'avec son cœur. Il avait le ton nazillard et indifférent des gens qui font un métier et qui répètent un refrain depuis longtemps appris. Il disait « merci » aux passants qui lui jetaient quelque chose dans son gobelet, comme il aurait dit « Dieu vous bénisse » aux gens qui auraient éternué devant lui, — sans en penser un seul mot. Après cela, je sais bien que si l'on mettait de la passion, de l'enthousiasme, de la flamme dans l'accomplissement d'une besogne qui se répète tous les jours, on serait bientôt sur les dents. Un acteur joue très bien son rôle le premier jour, — et même le second jour; — mais, à partir du troisième jour, il met une sourdine à sa passion et joue son rôle comme il met sa cravate. Pourquoi user sa voix et dépenser ses moyens?...

L'été, les journées sont longues. J'eus beaucoup de camarades de poche.

Ce qui me tourmentait dans ma prison de toile, c'était la jambe de mon nouveau maître. Il avait maintenant une jambe de bois, emmanchée à un moignon vivant. Mais où était l'autre, — la jambe de chair, que celle-ci avait remplacée?... Où était-elle?... L'avait-il perdue sur un champ de bataille ou dans la bataille de la vie? Un boulet l'avait-il emportée au diable, sans qu'on sût ce qu'elle était devenue? Ou bien, un accident vulgaire, — une chute, une roue de voiture, n'importe quoi, — l'avait-il écrasée?... Dans tous les cas, elle était quelque part, cette jambe de chair! Mais où? Quoi! Cet homme vivait, et il y avait, dans un coin de cimetière, ici ou là, — n'importe où, — un fragment de lui-même, un fragment réel, de chair et d'os comme les autres parties de son tout, qui était mort, qui était devenu pourriture, qui avait été la proie des vers implacables; ce morceau de lui-même — qui avait vécu avec lui pendant dix, vingt, trente ans, — ne vivait plus, et il vivait toujours, lui?..... Cela ne le préoccupait pas, cela ne l'attristait pas?...

Hélas! non, — et je m'en préoccupais bien plus que lui. Comme tous les gens amputés, il avait eu mal, pendant quelque temps, à cette jambe absente. Il avait, pendant quelques mois, souffert des rhumatismes dont elle souffrait autrefois, des ankyloses qu'elle avait autrefois au genou, des cors qu'elle avait autrefois au pied. Pendant quelque temps, — puis il n'y avait plus pensé. On lui avait confectionné une jambe assez bien tournée, — une jambe sur laquelle on pouvait marcher sans qu'il s'en aperçût, — une jambe que l'on pouvait couper et rogner sans qu'il en pleurât, — une jambe bien agréable et bien commode. Il lui avait alors semblé qu'il n'avait jamais eu d'autre jambe. Et peut-être que, s'il l'eût osé, il eût demandé au ciel et aux hommes de lui refaire une autre jambe, puis deux bras, puis un tronc, puis une tête, — en bois. Le bois se détériore moins vite que la chair. Il aurait été bien heureux d'être en bois, cet homme!...

A la brune, il se leva, prit sa chaise d'une main, son galoubet de l'autre, et se dirigea gaîment vers un petit cabaret de la rue de Beaune qui portait pour enseigne :

« *Au rendez-vous de MM. les cochers.* »

C'était là qu'il déjeunait le matin et qu'il dînait le soir.

— *Salutem omnibus!...* — dit-il en entrant et en saluant militairement d'un revers de sa main.

— Tiens, c'est le père Ravel!... — exclama une voix que je crus reconnaître.

— Comme vous dites, belle Toinette!... — répondit l'invalide civil en passant son bras autour de la taille de la servante du cabaret et en l'embrassant allègrement sur les deux joues, sans qu'elle opposât la moindre résistance.

Toinette! je retrouvais Toinette, la grosse fille du père Franquet!

Oui, c'était bien elle. Mais comme Paris l'avait changée — à son désavantage!..... D'abord, elle n'était plus aussi grosse; elle était, au contraire, svelte, élancée, — presque maigre. Enfin, l'épaisse couche de vermillon que la nature avait déposée comme un baiser maternel sur ses deux joues, avait disparu pour faire place à une pâleur morbide, — la pâleur des cierges d'église...

C'était toujours Toinette, — mais Toinette revue, corrigée et considérablement diminuée. Ah! j'aimais encore mieux l'édition *princeps* de cette paysanne, — malgré ses incorrections. Cette seconde édition-là, — édition de Paris, — ne valait pas cher!... Et, cependant, beaucoup de gens la préféraient à l'autre. Pourquoi cela? Ah! le singulier goût que prouvent là les hommes! Ils n'aiment pas les fortes filles qui *crèvent de santé;* ils leur préfèrent les filles chlorotiques qui ont la couleur du café au lait qu'elles prennent le matin en guise de soupe!... N'est-ce pas étrange?

J'aurais bien voulu savoir, moi curieux, pourquoi elle se trouvait là, servante de cabaret, au lieu d'être chez son père, —servante d'elle-même. J'aurais bien voulu savoir, également, quelles avaient été les suites de son arrivée à Paris. Mais je ne pouvais l'interroger, comme vous sentez, et elle ne racontait pas sa vie aux passants, — comme je fais en ce moment de la mienne. Force me fut donc de m'en tenir aux suppositions. Quelles suppositions? Ah! voilà, je ne vous les dirai pas : devinez-les!...

Ce cabaret de la rue de Beaune, situé presque en face de l'hôtel de Nesle, était tenu par mademoiselle Bijou, fille de M. Bijou, marchand de vins en gros qui avait trois ou quatre boutiques de détail dans Paris. Mademoiselle Bijou aurait pu s'appeler mademoiselle Grégoire. Elle était grassouillette, avenante, presque jolie et encore jeune, — avec un œil qui disait une foule de choses charmantes et une autre œil qui disait le contraire. A part ce strabisme original, mademoiselle Bijou était la meilleure fille du monde, douce au pauvre monde et hospitalière aux pauvres amoureux.

« Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine...
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret! »

Il y a, dans l'argot des débiteurs parisiens, une expression pittoresque, mais assez canaille, que je recommande aux Francisque Michel de l'avenir : *Avoir l'œil!*

— « Viens dîner avec moi chez mademoiselle Bijou, *j'y ai l'œil!...* » disait souvent un des bruns « à large poitrine » en question à un de ses amis.

Jamais l'expression ne fut plus juste, à propos de mademoiselle Bijou — qui louchait.

Ne ramassez pas de pierres pour les jeter à cette aimable cabaretière. Le ciel l'avait faite pitoyable et tendre : elle obéissait à sa vocation de sœur de charité profane.

D'ailleurs, elle n'égarait pas son mouchoir dans la poche de tout le monde masculin, croyez-le bien. Elle faisait ses folies de cœur et de tête avec le plus grand discernement. « Messieurs les cochers » des quais voisins venaient manger chez elle et y faire des prandions énormes; mais là aussi venaient des gens de lettres et des artistes, des barbes à la Rubens et des moustaches à la Van Dick. Elle avait des sourires pour « messieurs les cochers; les artistes seuls avaient *l'œil*!...

La salle où l'on dinait était séparée en deux par une cloison vitrée. Dans le premier compartiment, le plus grand, s'attablaient les automédons; dans le second compartiment, où tenait à peine une table ronde de dimension ordinaire, se réunissaient quelques élèves de Girodet et quelques disciples de M. Châteaubriand. Dans la première salle, on parlait écurie; dans la seconde, on causait d'art et de philosophie.

Le premier soir de mon entrée chez mademoiselle Bijou, je m'aperçus vite de ces nuances. Tout en écoutant forcément la conversation parfumée de fumier et scandée de coups de fouet de « messieurs les cochers, » je me laissais prendre à la conversation délicate et raffinée de la petite salle voisine.

Le père Ravet, mon maître provisoire, jouait aux cartes avec un aveugle du pont Royal qui, tout en fumant dédaigneusement un excellent cigare, ne perdait pas un seul point de son jeu ni du jeu de son adversaire. A la table voisine, une paire de cochers engloutissait en riant une paire de litres d'un gros vin bleu qui constellait la nappe d'étoiles et d'arabesques. L'un d'eux était La Tulipe.

Encore La Tulipe? Hélas! oui. Je devais rencontrer ce chenapan à toutes les étapes de ma vie. Avez-vous remarqué, à ce propos, qu'on rencontrait ainsi, à tout bout de champ, sans rime ni raison, les visages qu'on aurait aimé à ne rencontrer jamais? Vous n'allez pas où ils sont; c'est eux qui viennent où vous êtes. C'est odieux!

Oui, La Tulipe, l'ancien garde-française, l'ancien amant de Suzanne, l'ancien ami de Pierre, l'ancien séducteur de Gretchen, l'ancien témoin de Beauvisage. Ce sacripant était bien toujours le même!

Pendant qu'il racontait à son camarade des histoires invraisemblables où il avait joué le principal rôle, je surprenais de temps en temps des lambeaux de la conversation de la petite salle voisine. Une voix surtout y dominait : celle d'un beau grand garçon, à la physionomie sourieuse et fine, —le metteur en train de ce cénacle. Quelqu'un citait fréquemment Plotin, il lui répondait chaque fois par des épigrammes auxquelles il avait le soin de mettre du coton,—par amitié pour son ami. Mais on voyait bien, à la façon dont il répondait, qu'il connaissait le philosophe néo-platonicien beaucoup mieux que celui qui en parlait. Pourquoi ne pas laisser dormir les Anciens dans leur vénérable poussière, quand les Modernes sont si intéressants? Et que diable Plotin venait-il faire dans cette galère? C'était là un pauvre compulsoire de buvettes?

Malgré Plotin, Porphyre et Jamblique, c'était là, dans cet étroit espace, dans cette arrière salle du cabaret de mademoiselle Bijou, que se tenait chaque soir le salon le plus gai, le plus décent, le plus spirituel et le plus distingué de Paris, — un vrai concile de l'esprit! C'était là que se discutaient avec courtoisie toujours, avec enthousiasme souvent, avec ironie parfois, les hautes questions d'art et de littérature qui remuent tant de cervelles dans le monde! C'était là que venaient défiler, clairons en tête, flamberge au vent, des armées de paradoxes philosophiques et artistiques, où l'élégance du style le disputait à la solidité de la pensée,—sorte de Carrousel charmant où évoluaient avec grâce des intelligences merveilleusement outillées.

Vers la fin de la soirée, deux petites filles d'environ vingt-cinq ans — à elles deux! — firent leur entrée dans le cabaret de mademoiselle Bijou. L'une d'elles tenait une vieille guitare et toutes deux chantaient.

Elles étaient bien pâles et bien enguenillées, ces deux petites filles! D'où venaient-elles ainsi? Elles ne le savaient peut-être pas elles-mêmes,— ces bohêmes parisiennes!

Ce qu'elles chantaient de leur voix grêle et mélancolique, vous ne le devineriez jamais?... Des romances sentimentales? Allons donc! Des romances guerrières? Allons donc!... Ces deux enfants chantaient tout simplement des gaudrioles très décolletées! Le répertoire de Piron!

Il fallait bien plaire à « messieurs les cochers! »

Et elles leur plaisaient beaucoup,—à cause de leurs chansons. Personnellement, ces deux pauvres filles ne les intéressaient pas : elles étaient maigres et presque laides! mais les chansons qu'elles chantaient de leurs voix d'enfants étaient si dodues, si gentilles, si appétissantes!...

Après leur récolte de sous dans la première salle,—récolte dont je fis partie, — elles vinrent dans la petite salle où se tenait le cénacle dont je viens de parler, et commencèrent leurs chansons égrillardes.

On les fit taire et on les regarda.

— Mes mignonnes, — dit un beau grand garçon que ses amis appelaient Max,—ne savez-vous donc pas autre chose?

— Autre chose? — répondit l'aînée.

— Oui... d'autres chansons?...

— Nous en savons beaucoup, au contraire!

— Alors, chantez, mes oiselles! — dit Max de sa voix douce.

Les deux jeunes filles chantèrent en effet d'autres chansons — du même répertoire.

On les fit taire de nouveau.

— Ma mignonne, — dit Max en prenant l'aînée sur ses genoux et en la regardant gravement entre les deux yeux,— tu me rappelles désagréablement un conte de Perrault. Il était une fois deux jeunes filles et une vieille femme. La vieille femme, qui était une vieille fée, rencontra les deux jeunes filles et les pria d'aller puiser de l'eau à la fontaine voisine, parce qu'elle avait soif et qu'elle ne pouvait boire toute seule. L'une des jeunes filles refusa aigrement; l'autre alla naturellement puiser de l'eau dans le creux de ses deux mains blanches et la rapporta à la vieille femme qui la remercia en disant : « Tu as été compatissante, je veux te faire un don. Chaque fois que tu parleras, il coulera des diamants de tes lèvres. Ta sœur a été inhumaine : chaque fois qu'elle parlera, il lui sortira de la bouche des crapauds et des vipères... » Ma mignonne, quelle méchante action as-tu donc déjà commise, toi qui es si jeune, pour qu'il te sorte ainsi des lèvres, lorsque tu chantes, de vilaines bêtes et non des perles fines?...

— Ma mère m'a battue pour m'apprendre ces chansons-là... Elle ne m'en a jamais appris d'autres!... — répondit tristement la jeune fille, un peu honteuse, peut-être pour la première fois de sa vie.

— Et ta sœur?... — reprit Max.

— Ce n'est pas ma sœur! C'est la petite d'une voisine du garni où je couche... Je l'emmène pour qu'elle gagne sa vie avec moi!...

— Pauvres enfants!... dit Max. — Et, — reprit-il, — si je vous apprenais d'autres chansons, les chanteriez-vous à la place de celles que vous avez tout-à-l'heure chantées à ces hommes?...

— Volontiers, monsieur!... — répondirent les deux jeunes filles avec une joie sincère.

— Eh bien! toi, écoute... Cela n'est pas bien gai, ce que je vais te chanter, mais c'est honnête... Et les sous des gens qui aiment ces chansons-là valent bien ceux des gens qui aiment les chansons que l'on vous a apprises à coups de poing..... Et d'abord, asseyez-vous là, mes agnelles, et mangez!....

— Mais, monsieur...

— Mangez et buvez... je le veux!... Toinette, deux couverts!.....

Toinette apporta deux couverts, servit à dîner aux deux petites chanteuses, et, quand la porte eut été close, Max chanta de sa voix entraînante et sympathique la chanson suivante, — très populaire dans certains départements de la France :

Jésus-Christ s'habille en pauvre :
« Faites-moi la charité;
Des miettes de votre table
Je ferais bien mon souper. »

— « Les miettes de notre table,
Nos chiens les mangeront bien ;
Nos chiens rapportent des lièvres,
Et tu ne rapportes rien ! .. »

— « Madame qu'êtes à la f'nêtre,
Faites-moi la charité... »
— « Ah ! montez, montez mon pauvre,
Avec moi vous souperez ! »

Quand ils eurent bien soupé,
Il demande à se coucher...
— « Ah ! montez, montez mon pauvre,
Un bon lit vous trouverez. »

Ils montent l'escalier;
Trois anges les éclairent !
— « Ah ! n'ayez pas peur, madame,
C'est la lune qui paraît.

Dans trois jours vous mourerez,
En paradis vous irez,
Et votre mari, madame,
En enfer ira brûler ! »

— La retiendrez-vous?... — demanda Max, lorsqu'il eut fini de chanter.

— Oh ! oui, monsieur!... — répondit la plus âgée des deux jeunes filles.

— Eh bien ! allez, mes enfants, et que le ciel vous garde des mauvaises rencontres.

Les deux jeunes filles partirent — à regret.

Quand elles furent dans la rue, elles s'arrêtèrent et l'aînée dit à la plus jeune :

— Quittons-nous, Sophie... Il n'est pas tard, tu peux rentrer seule, en suivant les quais sans t'amuser en route..... Voici la moitié de notre recette de la journée..... Elle a été bonne. Ta mère sera contente...

— Et toi, ma petite Mariette?...

— Moi... je reste...

— Je ne te reverrai plus?...

— Si... si... tu me reverras...

— Quand?...

— Je ne sais pas... mais je te reverrai...

— Qu'est-ce que tu vas faire, Mariette?

— Cela ne te regarde pas, ma petite Sophie!... Embrassons-nous et séparons-nous!...

— Tu le veux?...

— Je le veux!...

— Allons... adieu!...

— Adieu, Sophie... Sois bien sage.. Je t'enverrai la chanson de *Jésus-Christ qui s'habille en pauvre* pour que tu l'apprennes et que tu la chantes... Tu me promets de l'apprendre et la chanter?...

— Oh! oui... ma mignonne... je te le promets!...

— Et de ne plus chanter ce que nous chantions auparavant?.....

— Pourquoi cela?...

— Cela ne te regarde pas... Promets-moi seulement de ne plus chanter les chansons que nous chantions ensemble!...

— Je te le promets, ma petite Mariette!...

— C'est bien... Adieu, ma mignonne!...

Les deux jeunes filles s'embrassèrent — et se séparèrent. La plus jeune sortit de la rue de Beaune et disparut sur le quai Voltaire. Mariette resta plantée devant le cabaret de mademoiselle Bijou.

Une heure se passa ainsi dans l'attente. Mais bientôt, la porte du cabaret s'ouvrit et Max sortit, accompagné de ses amis.

Mariette les suivit — à distance.

Au bout de quelques instants, Max et ses amis s'arrêtèrent, échangèrent quelques poignées de main et se dispersèrent dans différentes directions.

Max continua sa route tout seul, en marchant du pas d'un homme qui aime la flânerie.

Mariette se rapprocha de lui à pas pressés.

— Monsieur Max!... — murmura-t-elle, lorsqu'elle fut arrivée assez près de lui pour être entendue.

Max se retourna au son de cette voix émue et frémissante.

— Monsieur Max!... — répéta Mariette.

— Ma petite chanteuse!...

— Oui, monsieur Max!...

— Où allez-vous ainsi, mon enfant?

— Où vous voudrez, monsieur Max!...

— Où je voudrai?...

— Voulez-vous me donner votre bras?

— Voilà mon bras? Mais, vous m'expliquerez...

— Ne comprenez-vous rien?

— Absolument rien!

— Il faut que je vous dise tout?

— Tout? Non... Mais la moitié au moins!

— Je ne veux pas rentrer dans le garni... On m'y insulte tous les jours... Vous m'avez ouvert les yeux tout à l'heure... J'ai eu honte de moi!... Je veux rompre avec cette vie-là!... Aidez-moi, monsieur Max, aidez-moi!...

— Mais, je suis pauvre, mon enfant!...

— Oh! je ne vous coûterai rien, vous verrez! Faites-en l'essai un mois... un mois seulement!... Je vous en prie!... Vous m'avez parlé ce soir comme on ne m'avait jamais parlé... Je veux encore entendre votre voix... Vous devez être bon... Je vous aime!... Pardonnez-moi.

— Si je te pardonne, ma chère enfant!... Si je te pardonne!... Te moques-tu?...

— Je ne me moque pas... et je vous aime!

— Allons!...

## Chapitre XI

Photographies sans retouches de Max et de Mariette. — Miss Fauvette. — Existence rayée de pluie et de soleil. — Fringale conjugale de Mariette. — Comment Max se conduit. — Un vieil ami et une jeune fille. — Oh! Marie! Marie! — Mort de miss Fauvette. — Dernière nuit. — Max est vaincu par la vie. — Il sauve trois hommes et se perd. — Son ami Stéphen. — Ivrogne, va!...

Le lendemain, la guitare de la petite guitariste était accrochée en sautoir au-dessus de la cheminée, entre une pipe turque et un kriss malais. Quant aux sous recueillis par Mariette dans sa journée de la veille, ils avaient été placés par Max dans une coupe d'onyx avec quelques monnaies romaines d'or et d'argent. Ils avaient une valeur particulière, inestimable, désormais.

C'est ici le cas, ou jamais, de faire la photographie sans retouches de Max et de Mariette.

Max, d'abord, — en sa qualité d'homme. Mariette après, — en sa qualité de femme.

Vous avez dû connaître Max, — ô gens de la génération de 1830. Il avait autant d'amis qu'Alexandre Dumas, deux ou trois mille, un régiment d'amis, — presque une armée! Autant d'amis que Rhodope avait d'amants et que l'Almanach Bottin a de pages.

Si vous ne l'avez pas connu, vous l'avez au moins coudoyé, vous lui avez au moins marché une fois sur les pieds sans lui demander pardon, parce qu'on finit toujours par rencontrer ceux qui passent continuellement devant vous, ceux qui vont dans tous les théâtres, dans toutes les fêtes, dans toutes les promenades, dans toutes les rues, partout, — et même ailleurs, où vous devez bien aller quelquefois, avouez-le!

Et Max était de ceux-là. Il avait usé beaucoup de bottes, — jamais de fauteuils. L'homme le plus ambulatoire, après Isaac Laquedem, que ce Max! Il était toujours en train d'aller quelque part, — à quelqu'heure qu'on le rencontrât. Je ne sais pas au juste s'il s'était jamais couché dans un lit; en tout cas, je suis bien sûr qu'il ne s'y était pas tenu autrement que debout. Il avait la ligne horizontale en horreur et la ligne perpendiculaire en amitié. Il aimait à percher, — comme les oiseaux! Si la locomotion n'avait pas existé, il l'aurait inventée.

Un beau portrait à faire que le sien, et qui avait été fait, d'ailleurs, cinq ou six fois, à l'eau-forte, au burin et autrement, — et accroché autant de fois aux expositions annuelles du Louvre! Une tête fine comme celle d'un cheval de race; un peu rêveuse, un peu goguenarde, d'une pâleur charmante, et légèrement penchée sur une épaule, comme il convient aux têtes trop remplies, — ce que font sur leurs tiges les

épis trop chargés. De grands yeux convenablement à l'abri sous l'auvent mobile d'une rangée de cils bruns; des yeux glauques, des yeux rares, à ce qu'il paraît; des yeux glauques et magnifiques, — fenêtres superbes où la pensée s'accoudait souvent, et où les passants les plus indifférents pouvaient la voir et l'admirer, quand l'envie leur en prenait. Avec cela, des cheveux châtains, ébouriffés et crespelés naturellement; une barbe d'un blond fauve, la nuance du tabac de Maryland, — mais telle, que, lorsqu'il passait sa belle main blanche dedans, on croyait qu'il allait la rouler dans du papier à cigarettes, et la fumer... Avec tout cela encore, une taille raisonnable, — c'est important, la taille! — qui n'eût provoqué ni le dédain d'un tambour-major, ni la convoitise d'un Lapon. La vraie taille! Les hexamètres, les hannetons et les géants des cafés parisiens, ont seuls le droit d'avoir six pieds — et d'être bêtes.

A l'époque où je le connus et où le connut Mariette, Max avait trente-deux ans et — *rara avis!* — il avait encore ses trente-deux dents. Ce détail n'est pas, non plus, sans importance : cela lui permettait de sourire! Il y a tant de gens qui sont condamnés à la mélancolie et à la morgue parce qu'ils n'ont plus d'incisives ou de molaires!

Max n'avait jamais connu ni son père, ni sa mère. On est toujours le fils de quelqu'un, à ce que prétend Brid'oison. C'était ce « quelqu'un »-là que Max n'avait jamais entrevu, — au plus loin qu'il se reportât dans ses souvenirs de *baby*. Les auteurs de ses jours avaient désiré garder l'anonyme, — comme des vaudevillistes honteux. Il y a des gens qui rougissent des choses les plus honnêtes.

Commencements mystérieux et incohérents! Premier chapitre de roman! Les bâtons ont deux bouts, — un commencement et une fin, — et Max se berçait de l'espoir d'avoir ce semblant de ressemblance avec un bâton. Il avait eu un des bouts, c'est-à-dire un commencement; il voulait avoir l'autre bout, — c'est-à-dire une fin.

Peu lui importait, en effet, de connaître sa source, — proche parente de celle du Nil, — pourvu qu'il connût son embouchure. Filet d'eau obscur au départ, il aspirait à se perdre dans l'immense Océan de la Mort et de l'Oubli, — où vont se perdre toutes les rivières et tous les fleuves, toutes les gouttes d'eau et toutes les larmes, toutes les fanges et tous les martyres!...

Dans leur empressement à se débarrasser de lui, ses auteurs avaient oublié de lui donner un nom. Il s'en était alors offert un à lui-même, — celui de Maxime. Mais ses amis du cénacle de la rue de Beaune l'appelaient Max, tout court, et lui-même avait consenti à cette suppression, jugeant qu'il était inutile d'allonger encore la vie — déjà trop longue! — avec trois lettres qui n'avaient pas la moindre raison d'être.

Max, donc, avait « crû comme une herbe entre deux pavés, » — pour employer la pittoresque expression de Michelet. Il avait eu cinq ans, puis dix ans, puis quinze ans, puis vingt ans, — c'est-à-dire qu'à travers des fortunes diverses, il avait passé par les phases ordinaires de la vie humaine.

Un peu envoyouté par l'abandon dans lequel on avait laissé sa première enfance s'étaler au soleil, il avait joué au bouchon, à la marelle, au cheval fondu, à la bloquette, — à tous les jeux de la gaminerie et du hasard. Il s'était fait souvent des nez postiches avec des gousses de tilleuls, des colliers à la Charles-Quint avec des marrons d'Inde, des carrosses merveilleux avec des fragments de potiron. Il avait fait des ronds dans les puits, des accrocs à tous les endroits fermés de sa culotte. Il avait déniché des oiseaux, construit des cocottes et fabriqué des petits bateaux « qui allaient sur l'eau. » Enfin, il avait été gamin de Paris, — gamin spirituel et batailleur, mais honnête comme l'honnêteté et bon comme le bon pain. Il avait traversé le bourbier de la grande ville sans y souiller la robe d'hermine de son âme, sans y pervertir son cœur, sans y fausser son esprit. Il avait marché sur la fange comme le Christ sur les eaux, sans y mouiller sa semelle, — mais non sans y mouiller ses yeux, car ce qu'il avait vu de misères et ce qu'il avait entendu de blasphèmes en traversant ces fanges de la cité géante, lui avait mis souvent des larmes aux yeux, et pour toujours de la mélancolie sur le front.

Max avait donc eu, — comme vous, comme celui-ci, comme celui-là, — ses jeux, ses petites passions d'enfant, ses printanières émotions et ses printanières amours. Il avait aimé une petite garçonnette avec laquelle, pendant quelques années, il avait gaminé de la belle façon. Amours chastes! Amours délicieuses! qui avaient laissé dans son cœur une traînée parfumée de souvenirs. Le petit Max aimait la petite Madeleine et la petite Madeleine adorait le petit Max. Elle l'embrassait souvent, en lui disant : « Cher petit homme! » — et il l'embrassait plus souvent encore, en lui disant : « Chère petite femme!... » Puis, un beau soir — un vilain soir! — Madeleine n'était pas venue jouer et causer avec « son petit mari. » Puis, le lendemain, — et d'autres lendemains encore, — Max s'était trouvé seul à la place où, quelques jours auparavant, ils se trouvaient deux. Puis avec les jours, les semaines, — avec les semaines, les mois, — avec les mois, les années! Madeleine avait disparu et s'était envolée.

« Vers les horizons bleus des robes de satin! »

— comme font d'ordinaire les petites filles pauvres qui veulent devenir de grandes filles riches. C'est ainsi!

La seconde passion de Max, — la plus sérieuse peut-être, — avait été une maîtresse qu'on n'a, habituellement, qu'après toutes les autres : l'Etude. Il avait rencontré par hasard des bouquins et avait appris le français comme Volney avait appris l'arabe, — parce qu'il voulait le savoir. Après ces bouquins-là, d'autres, et toujours, et toujours, et toujours! Son intelligence remarquable avait fait le reste.

De sorte que, lorsqu'il avait commencé à avoir des amis, — c'est-à-dire lorsqu'il avait commencé à se répandre dans un certain monde artistique et littéraire, — il s'était trouvé tout simplement plus savant et plus spirituel qu'eux tous. Ce n'était pas, comme eux, une fleur élégante mais maladive, poussée en serre-chaude, sous les caresses passionnées d'une mère et sous les conseils vigilants d'un père! C'était une de ces plantes qui poussent n'importe comment et n'importe où, drues, fortes et belles, avec un parfum sauvage qui double leur prix et leur originalité. Ce n'était pas un arbuste, ce n'était pas un arbre, — c'était une forêt! Il y avait en lui l'étoffe de plusieurs intelligences; il avait un cœur et un cerveau d'une capacité formidable, — un cœur à contenir un océan d'amour, un cerveau à contenir un océan de pensées!...

Ces renseignements biographiques, je ne les invente pas. Max les racontait lui-même à la petite Mariette, dans leurs longues soirées d'été et dans leurs non moins longues soirées d'hiver. J'étais là, — je prenais mes notes.

« Messieurs les cochers » du cabaret de la rue de Beaune avaient trouvé Mariette maigre et laide. Max se permit de n'être pas de leur avis.

Il faut dire aussi que, dès le lendemain de l'installation de la petite chanteuse dans le logement de garçon que Max occupait à un quatrième étage de la rue de Tournon, elle avait vu venir à elle — comme dans un conte de fées — lingère, couturière, modiste et le reste. Cela *recoque* une femme, la toilette! Elle en vaut toujours cinq ou six cents francs de plus.

La toilette — et le bonheur! Mariette, simple guitariste, avec sa robe d'indienne et son petit bonnet de tulle noir, n'avait qu'une beauté médiocre, la beauté de la jeunesse, — ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, « la beauté du diable. » Mais Mariette, élevée à la dignité de maîtresse d'un garçon artiste et intelligent; Mariette, avec une robe de droguet, des bottines de Cendrillon, un châle aussi boiteux que la vertu, une capote de soie blanche avec un bavolet rose, des gants café-au-lait, — et la joie d'être aimée pour elle-même, — Mariette était une adorable petite fille qui avait trouvé le moyen d'être sage comme un conte de feu Bouilly avec des airs de Boule-Rouge très accentués.

Ce contraste avait son originalité et sa saveur! Elle aimait Max de toutes les forces de son âme et de son corps, et elle ne l'aurait pas trompé pour un empire. Et cependant, elle vous avait des allures évaporées, des allures soupers-du-Directoire, qui faisaient éclore les madrigaux les plus indiscrets sur les lèvres de tous ceux qui étaient admis à l'honneur de la voir et de lui parler!... Elle semblait née pour froisser des dentelles et pour chiffonner des billets de mille francs, — elle qui était née en plein faubourg et en pleine misère!

Mariette était donc — de par la grâce du bonheur et du costume — la plus mignonne, la plus jolie, la plus accoquinante fille de la création. Je ne vous dirai pas comment elle était faite sous la robe; son amant seul pouvait savoir exactement à quoi s'en tenir à ce sujet, — et il avait l'air d'être très content de le savoir. Pour ce qui était du nez, des yeux, de la bouche, du menton, de la gorge et des cheveux de cette adorable enfant du pavé de Paris, elle ressemblait à une statue de Clodion, — le grand artiste! — reproduite par le crayon de Gavarni ou de Vidal. Si cela ne vous donne

pas une idée suffisante de Mariette, je renonce à faire des portraits.

C'était, en outre, au moral, une petite personne pleine d'esprit, de finesse et de coquetterie, — mais d'une coquetterie à désespérer madame Célimène, mais d'une finesse à désespérer un cheveu, mais d'un esprit à rouler tous les Turcarets et tous les barons de Nucingen passés, présents et futurs. Manon Lescaut doublée de Mimi Pinson, — qui, par parenthèse, n'était pas encore née.

Ce qui gâtait malheureusement tout cela, c'est que cette pauvre petite Mariette était poitrinaire! Les femmes ne font pas de vieux os à Paris.

Max s'était aperçu de cela dès les premiers jours — et cela l'avait attristé pour longtemps. Pauvre Mariette!... avait-il dit.

Et, pour s'étourdir, lui, il avait essayé d'étourdir sa petite amie en la lançant dans un tourbillon de plaisirs, de fêtes, de bals, de concerts, de spectacles, de distractions de toutes sortes!

Car, à ce moment-là, par bonheur, Max se trouvait dans ce qu'il appelait son « Louis XIV. » Il avait vendu je ne sais plus quelle vie de saint à je ne sais plus quel éditeur religieux qui lui avait payé le manuscrit mille ou douze cents francs, et, entre les mains d'un garçon ingénieux comme il l'était, mille francs, à Paris, en représentent quatre ou cinq mille, — les dettes comprises.

C'est ainsi qu'ils vécurent, Mariette et lui, pendant une année, tantôt menant un train de vie éblouissant, tantôt un train mélancolique, — des trous au coude, aux chaussettes et à la lune. Une véritable existence de bohême, — mais de noble bohême, issu de maître François Villon, d'Aristide Froissart ou de La Palférine.

Max, du reste, possédait au suprême degré la science difficile de vivre. Il supportait sans broncher les bourrasques les plus carabinées; ne se mélancolisait jamais à propos des petites et grandes misères dont est pavée la vie humaine, et avait, en un mot, ce magnifique sourire de l'homme supérieur qui ne voit pas des sujets de larmes, mais des sujets d'étude, dans les souffrances et dans les ennuis. Ce n'est pas lui qui se serait amusé à fouetter la mer, comme Xercès, — à montrer le poing aux dieux, comme Ajax, — à jeter de la poussière au ciel, comme les Gracques. Non! Quand il pleuvait des misères et des douleurs, il mettait son chapeau, boutonnait son habit — afin de n'être pas mouillé — et attendait que la pluie fût passée, en se racontant à lui-même une histoire invraisemblable qui l'intéressait toujours. C'était un rocher. Tous les flots de la vie venaient se briser contre ses larges flancs, le salir de leur écume, l'importuner de leurs bruits; il restait toujours calme, froid, superbe. Cœur d'or, esprit d'airain. Un homme en métal, enfin, — mais en métal non fêlé.

Mariette l'aidait dans ces détroits des Thermopyles de l'existence parisienne : elle l'aidait par ses chansons. Car j'ai oublié de vous dire que cette petite cigale avait une voix de fauvette, — et le nom lui en était resté. « Miss Fauvette, » — disait Max, en l'embrassant. « Miss Fauvette, » — répétaient les amis de Max, en l'embrassant aussi.

N'allez pas croire, après cela, que Max aimait Mariette d'un amour insensé. Vous vous tromperiez : Max savait trop ce qu'il se devait pour commettre cette sublime puérilité. Il aimait Mariette pour deux raisons : d'abord, parce qu'elle l'aimait, ensuite parce qu'elle se mourait à petit feu et à petites journées. Voilà tout, — et c'était assez pour que miss Fauvette fût heureuse et chantât comme un pinson.

Max avait ses idées sur la femme, — joujou charmant, joujou précieux, mais joujou fragile. Il l'aimait à distance, — de peur des éclaboussures. Il se rappelait toujours cette phrase mélancolique qui se trouve dans je ne sais plus quel chapitre des *Confessions* de ce pauvre Jean-Jacques : « Les femmes sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes; ils s'en approchent souvent, mais ils n'y touchent jamais... » Comme les femmes resteront éternellement courbes, Max s'était décidé à rester asymptote jusqu'à la fin de ses jours; il s'était habitué à ne parler de la femme qu'avec le plus grand respect, — un respect mêlée de tendresse, une tendresse mêlée de pitié, — et à ne l'aimer que comme représentation du beau, de la forme, de l'art! Au rebours de Pygmalion, il priait Galathée de ne pas descendre de son piédestal et de ne pas sortir de sa robe de marbre pour endosser une robe de chair.

Mariette était atteinte, je l'ai dit, d'un mal qui ne pardonne jamais, même quand les médecins l'autorisent à pardonner : la phthisie. Et, comme cet affreux mal se trouvait heureux, sans doute, d'habiter un si beau logis, il y resta — et ne le quitta plus. La pauvre miss Fauvette sentit peu à peu la vie se retirer d'elle, et alors, un matin, — sans avoir, toutefois, une parfaite conscience de la gravité de sa situation, — elle eut une suprême et douloureuse fantaisie : elle voulut épouser Max.

La proposition était inconvenante, Max le savait bien. Non pas parce qu'elle venait de Mariette. — du tout, du tout, du tout! Mariette avait beau avoir un petit passé scabreux, elle n'en était pas moins une belle et bonne créature digne de sympathie, de dévoûment — et d'estime. Sans doute, bien des jeunes amoureux étaient venus chanter à la porte de sa chambre et de son cœur l'éternel et adorable : « *Lydia, dormis?...* » Mais Max ne l'avait-il pas chanté, lui aussi, à la porte d'autres Lydies?..... Il faut une indulgence réciproque en amour, pour obtenir une affection mutuelle. D'ailleurs, il en est de certaines femmes comme de certaines monnaies : en quelque main qu'elles passent, elles gardent leur effigie. D'ailleurs aussi, l'amour de Max pour Mariette avait fait pour elle ce que font, en pareil cas, les affections sérieuses, ce qu'avait fait l'amour de Didier pour Marion Delorme : « Il lui avait refait une virginité. »

Et puis, voyons, sondez-vous les reins : ne faut-il pas savoir avoir la vue basse dans la vie — afin de ne pas apercevoir certaines choses? En aimez-vous moins votre ami parce qu'il est borgne? Non, n'est-ce pas? Vous le regardez seulement de profil, — du côté où son œil existe, — au lieu de le regarder de face; voilà tout. Pourquoi ne pas regarder ainsi les maîtresses dont le passé louche un peu?...

La proposition de Mariette était inconvenante, non parce qu'elle venait de Mariette, mais parce qu'elle s'adressait à Max, — l'homme le moins conjugal du monde.

Eh bien! toute inconvenante qu'elle fût, Max ne la repoussa pas. Il ne manifesta pas même le plus petit étonnement. Au contraire. Mariette attendait sa réponse avec anxiété; son caprice avait pris des proportions sérieuses : il ne fallait pas badiner avec. Max le comprit et se contenta de lui répondre, — comme s'il se fût agi d'une promenade à Ville-d'Avray ou à Fontenay-aux-Roses :

— Nous irons chez M. le maire, ma belle petite Mariette, aussitôt que tu iras un peu mieux.

— Bien vrai, cher Max?

— Pardieu, puisque tu y tiens! Je ne vois rien qui s'y oppose! Je ne suis même pas fâché de me marier, afin de savoir ce que c'est...

Max avait l'air de plaisanter, mais il avait engagé sa parole, et rien au monde — Mariette le savait — ne pouvait la lui faire retirer.

Il s'en alla là-dessus, ce jour-là, pour prendre l'air, c'est-à-dire pour aller à la campagne, tout seul, — ainsi qu'il faisait dans ses heures de mélancolie. Il appelait cela « aller prendre un bain de soleil et de gaîté. » Et, en effet, quand il en revenait, il paraissait rajeuni et réconforté...

Ce jour-là, précisément, après la promesse solennelle qu'il venait de faire à Mariette, il se rappela une lettre reçue quelque temps auparavant, et dans laquelle un vieil ami à lui, — un de ses préférés d'autrefois, qui s'était jeté résolûment dans la mêlée industrielle et qui avait dû y amasser un peu de fortune, — l'invitait affectueusement à venir l'embrasser et passer quelques mois dans sa maison de campagne d'Aulnay.

— « Viens, viens, viens! — disait cette lettre. — Viens, vieil ami de mes jeunes années! Je suis riche pour deux maintenant; j'ai travaillé pour toi, ta part est faite, elle t'attend, et nous aussi. Nous t'attendons tous, mon enfant et moi! Nous t'attendons tous les jours! Nous t'attendrons jusqu'à ce que tu viennes, et, quand tu seras venu, nous t'attendrons encore jusqu'à ce que tu reviennes, — et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies compris, oiseau vagabond, qu'il ne faut plus partir, et que tu as rencontré pour jusqu'à la fin de tes jours d'artiste, de rêveur et de philosophe, un nid bien propre, bien doux et bien chaud. Je t'ai retrouvé, ô mon plus que frère, il ne faut pas que je te reperde!... Tu m'as compris, n'est-ce pas! Nous t'attendons!... »

Max se rappela cette lettre, et il se dirigea tranquillement vers Aulnay, en songeottant à toutes sortes de choses.

Le temps était prometteur, et il tenait déjà une partie de ses promesses. Pas de nuages; un ciel bleu à faire envie aux anges mystiques des tableaux de Cimabuë et d'Albert Durer; des parfums de foins coupés; des senteurs de forêts; total : une superbe journée de juin!...

Max marcha, marcha, marcha à n'en plus finir. Il connaissait tous les environs de Paris, — Aulnay principale-

ment, — et comme ses jambes avaient fait ce voyage-là cent fois, il s'en rapportait à elles pour s'arrêter là où il le faudrait et quand il en serait temps. Il marcha si bien qu'il se perdit.

Il était entré, sans s'en apercevoir, dans un enclos bordé d'aubépines en fleurs, croyant entrer n'importe où, dans un chemin à issue quelconque. Il s'était trompé. Il était bel et bien dans une propriété particulière, — une propriété charmante, quoique modeste, un de ces poétiques cottages comme on en rencontre à chaque pas dans les villages qui enceignent la grande ville, et comme on voudrait en être l'heureux habitant...

Il y avait là une pelouse verdoyante, — un tapis splendide comme on n'en fera jamais aux Gobelins, — où venaient s'ébattre avec des cris de joie un tas de moineaux francs. Puis des arbres à ramures vigoureuses, à ombrages épais. Puis des fleurs en abondance, ici et là, partout et ailleurs encore. Puis enfin une petite maisonnette blanche et rose comme une jeune mariée — briques et moëllons — à demi-cachée sous des festons extravagants de clématite, de lierre et de vigne en fleurs!...

Max allait s'en retourner, un peu chagrin, lorsqu'il entendit tinter à côté de lui une voix fraîche, harmonieuse, et vibrante comme du cristal :

— Monsieur Maxime! monsieur Maxime! — dit la voix toute joyeuse, avec des notes enfantines. — Venez! venez vite! Nous vous attendons avec une bien grande impatience!... Voulez-vous me donner le bras, monsieur Maxime, je vais vous conduire!...

Max se retourna précipitamment, remué délicieusement jusqu'au fond de ses entrailles d'homme et d'artiste, par la musique de cette voix joyeuse. C'était la première fois que son nom lui causait un tressaillement. Il lui sembla que c'était un nom nouveau qu'on lui donnait là, — un nom plein de consonnes adorables et de voyelles divines...

Cette voix était celle d'une jeune fille de seize ans, blonde, souriante, melliflue, — avec des yeux noirs pleins de mélancolie et de douceur, avec des lèvres rouges pleines de santé, avec une démarche pleine de charme, de modestie et d'enjouement qui révélait une vie d'innocence et de bonheur à faire envie à des anges. Il y avait autour d'elle comme une atmosphère particulière dans laquelle tout l'être moral de Max se baigna et se grisa...

Max n'en revenait pas. Il croyait rêver. Cette jeune fille le connaissait; il ne la connaissait pas, il ne l'avait jamais vue. Il la regardait tout en marchant à côté d'elle, respirant à pleines narines et à plein cœur ces parfums d'honnêteté, de pudeur et de jeunesse qui se dégageaient d'elle et qui l'enveloppaient tout entier.

Ainsi pensive et regardant de ses doux yeux de gazelle,— tantôt le vol d'un oiseau qui rayait le ciel à tire d'ailes pour regagner son nid, tantôt une blanche caravane de nuages qui cheminait lentement au-dessus de sa tête, — elle rappelait à Max ce petit buste en marbre blanc de Béatrix d'Este, fille d'Hercule, duc de Ferrare, qui est attribué à Desiderio da Settignano. Son visage avait une candeur suave, une grâce mélancolique et douce qui attirait magnétiquement.

Max la regardait, et il ne comprenait pas. Il ne comprit que lorsqu'il rencontra son ami, qui embrassa la jeune fille avec une tendresse chaste et en même temps passionnée — sur le compte de laquelle il n'y avait pas à se méprendre. C'était bien la tendresse d'un père, — d'un père toujours jeune, le frère de sa fille plutôt qu'autre chose.

— Quoi! — s'écria Max, heureux du bonheur qui rayonnait sur le visage de son vieil ami d'enfance et de jeunesse. Quoi! c'est à toi, à toi! cette belle fleur penchée! ce beau lis rêveur! cette rose thé si parfumée!... A toi ce trésor! A toi cette joie des yeux et du cœur!...

*Et cœtera, et cœtera, et cœtera!*

Max ne se rappelait pas qu'il avait « l'âge du sans-culotte Jésus, » — et même un peu plus, — et que son ami avait trente-neuf ans, sans qu'il y parût, bien au contraire!..... Lui, Maxime, le plus jeune des deux, avait l'air d'être l'aîné, à cause des fils d'argent qui couraient parmi ses cheveux, à cause aussi de son front un peu soucieux, de ses lèvres un peu attristées, de ses yeux un peu chagrins. De là son étonnement en présence de cette jeune fille!...

La journée se passa comme un songe. Max fut heureux d'un bonheur nouveau pour lui. Il lui semblait qu'il n'était plus le Maxime de la veille, — le Maxime qui s'était colleté si souvent avec la douleur, avec la misère, avec toutes les brutalités de la vie de bohême.

Il ne s'en alla que fort avant dans la nuit. Son ami ne voulait pas qu'il s'en allât; il voulait que de ce jour il vécût au milieu de cette famille qui lui ouvrait les bras de si grand cœur. Il y avait place pour lui, — large place! — à ce foyer modeste.

Max fut tenté un instant! Il arrangea un instant dans sa tête un roman délicieux. Il se voyait heureux; il se voyait aimé de cette belle jeune fille qu'il aimait déjà passionnément, — il le sentait bien, — et qui avait l'air de ne pas s'opposer à ces projets d'avenir, heureuse qu'elle était elle-même, l'adorable hypocrite! de rendre heureux son père!...

Il se fit en Max, en cet instant, comme un immense déchirement, — quelque chose comme une lumière resplendissante éclairant une page de sa vie. Il se ressouvint de choses qu'il ne savait pas connaître. Il revit les figures aimées d'autrefois — et, parmi elles, une douce figure de petite fille devenue jeune fille. Il se disait : « C'est elle! La voilà! » Il se prosternait dévotement à ses pieds et lui disait, en sanglotant ses derniers sanglots et en pleurant ses dernières larmes, — car on ne peut pas souffrir deux fois ainsi dans sa vie : — « Ah! je te reconnais! Tu as bien fait de venir! Je t'attendais! Tu devais venir; car la vie n'est pas un mensonge, et j'avais reçu tes promesses... Je t'attendais! Je t'attendais!... Vois, je me suis conservé bon, honnête, loyal, chaste, sincère, jeune d'âme, d'esprit et de cœur, parce que je t'attendais et que je voulais t'offrir tout cela, — jeune vierge des premières amours!... Pour toi, pour te mériter, pour rester digne de toi, je n'ai jamais menti à ma conscience, jamais transigé avec mes devoirs; je n'ai jamais commis de lâchetés, jamais de trahison, jamais de méchancetés! Je n'ai été doux, bienveillant et hospitalier aux autres que pour toi! J'ai fait beaucoup : ai-je fait assez, jeune vierge des premières amours?... »

Vision! pure vision!

Après cette lutte de quelques minutes, — où, comme Jacob, il se colleta avec l'ange, — Max fit un dernier effort et refusa.

Ce fut un moment terrible que celui où il prononça NON devant Marie, qui était au piano et qui venait de jouer un des airs préférés de Max : *La dernière pensée* de Weber! La fenêtre était ouverte, et l'odeur de la clématite et des jasmins montait du jardin dans la chambre où ils se tenaient. Max et son ami étaient à la fenêtre, regardant les étoiles — et regardant aussi Paris, qui dormait là-bas, à l'horizon.

— Non! — dit Max d'une voix ferme, mais comme mouillée par les larmes.

— Non? — répondit son ami attristé. — Non? Pourquoi cela? Tout à l'heure tu disais oui...

— Tout à l'heure j'étais fou, je rêvais! Je viens de me réveiller... Je passe ma vie à me réveiller ainsi..... C'est malsain, je le sais bien, mais je n'y peux rien... Adieu!...

L'ami insista, invoqua le fantôme de leur jeunesse évanouie, de leurs fraternelles années de misère et de courage. Il lui fit comprendre — avec une délicatesse attendrissante — qu'ils étaient riches désormais l'un et l'autre, et qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir heureux et de rendre une belle jeune fille heureuse...

— Adieu! — répéta Max.

— Monsieur Max!... — dit à son tour Marie de sa voix d'oiseau.

Max tressaillit et porta la main à son cœur.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! — murmura-t-il.

Il s'agita convulsivement, prit les mains de son ami et les serra frénétiquement dans les siennes :

— Je t'ai dit adieu! Je vous ai dit adieu!... Ne me retenez pas... Cette ville maudite qui dort là-bas à l'horizon, Paris, Paris m'attend...

— Nous nous reverrons bientôt?... — demanda l'ami en essayant toujours de retenir Max.

—Oui... nous nous reverrons... sans doute... sans doute... répondit Max en s'arrachant à leurs embrassements.

On voulait le reconduire; il s'y opposa avec énergie. Deux heures du matin sonnaient dans le village; il fallait bien consentir à ce qu'il exigeait. On se sépara...

Max entendit se fermer une à une derrière lui toutes les portes, — s'éteindre un à un tous les bruits. Il ne s'éloigna pas. Il se tint immobile, le long du mur qui bordait la route, regardant d'un air attendri cette humble maison qui contenait tant de richesses,—ce nid parfumé où pépiait cette poétique enfant entrevue par lui comme dans un rêve. Il resta ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube, regardant toujours cette maison perdue dans les arbres, ces fenêtres derrière lesquelles vivaient des créatures chères.

Au moment où il allait enfin s'éloigner, une des fenêtres

s'ouvrit, une ombre parut, s'accouda mélancoliquement, encadrée comme une vignette anglaise par les arabesques du feuillage, — et regarda dans la direction de Paris pendant quelques instants.

Max se sentit défaillir. Il voulut crier, étendre les bras vers cette blanche et sereine apparition; mais il s'arrêta tout haletant, tout brisé par le suprême effort qu'il venait de faire : sa résolution était irrévocablement prise! On peut manquer aux engagements qu'on prend envers les autres, — jamais à ceux qu'on prend envers soi.

— J'aime cette enfant! — murmura Max. — Je l'aime! je l'aime! je l'aime! Je sens cet amour envahir mon être et monter, marée impétueuse! Il me noierait! Je veux me perdre seul... Cette enfant ignore l'amour, et ce n'est pas moi qui dois être son initiateur. Je suis trop vieux. ou elle est trop jeune... Il n'y a qu'un âge pour l'amour. Quand il est passé, cet âge, il ne faut plus aimer; on s'exposerait à aimer seul! L'amour est un duo, — ce n'est pas un solo... Adieu mon bonheur! Adieu la joie de mes yeux, de mon esprit et de mon cœur! Adieu, Marie!... Adieu, vieil ami de mon enfance!... Adieu!...

Et il revint à Paris, sans se retourner. Il avait tiré le verrou sur son cœur pour jusqu'à la fin de ses jours, — laquelle fin n'était pas très éloignée, comme on va le voir.

— J'ai lu un jour dans madame Staël, — disait-il à son ami Stéphen, le lendemain de cette soirée, entre deux litres, sous une tonnelle de la barrière Montparnasse, dont les treilles bourgeonnaient,

« Comme tous nous bourgeonnerons! »

j'ai lu dans madame de Staël, — qui, certes, n'était pas fantaisiste, — un mot charmant et triste, celui-ci : « Il n'y a dans la vie que des commencements!... » C'est beaucoup trop vrai, et ce mot-là vaut beaucoup de Corinnes... Il n'y a rien, en effet, d'adorable, de doux et de mystérieux comme les commencements en toutes choses! L'homme, créature ondoyante, se lasse vite de ses jouets et renvoie vite à l'écurie de l'oubli ses *dadas* les plus fringants, — enfants à cheveux blonds ou blancs, rouges ou gris!... Il n'y a que le premier jour de bon et de beau dans la possession des petits et des grands bonheurs de la vie : le jour où l'on occupe pour la première fois une maisonnette charmante, convoitée pendant longtemps; le jour où l'on a son premier cheval, son premier habit, sa première maîtresse, etc...; car le lendemain de ce jour-là on s'aperçoit que la maisonnette a des araignées, des salamandres et des rats, que le cheval est vicieux, que l'habit est trop étroit, que la maîtresse, etc... Ce qui prouve que l'homme est un délicat, un sybarite, un raffiné, qui ne veut des bonheurs de ce monde que le dessus du panier, et encore!... Ce qui fait que je voudrais me marier toutes les fois que je rencontre sur mon chemin une jeune fille en satin blanc, les cheveux noirs ornés de fleurs d'oranger, les yeux noyés de larmes charmantes, les joues empourprées par les mystérieuses espérances!... Demain, ce sera peut-être affreux, cette mariée si virginale, si rougissante, si pudique, si fraîche! Mais aujourd'hui c'est charmant! Je voudrais être l'homme qui, ce soir, cueillera sur ces belles lèvres rouges le premier soupir d'amour qu'elles auront prononcé... Je crois que c'est un peu, ceci, l'histoire de don Juan, l'éternel affamé!...

— Max! Max! dit Stéphen en secouant la tête avec un peu de tristesse. — Max! cette journée d'hier t'a été funeste... Tu es revenu changé comme une pièce de cent sous... Je te croyais invulnérable, et tu es aujourd'hui blessé de tous les côtés... Je ne te reconnais plus! Tu as l'air d'être diantrement fatigué de ceci et de cela, et de quelques autres choses encore!... Je m'aperçois que le morceau de granit devant lequel je m'inclinais, respectueux et enthousiasmé, n'est plus qu'un vulgaire morceau de beurre que fait fondre la plus petite flamme amoureuse... Pouah!... c'est bien mesquin pour un crâne homme comme toi!

— Mon vieux Stéphen, — reprit Max, — accroupissons-nous sur nos talons comme des tailleurs ou comme des bonzes, faisons tourner nos pouces l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'ils soient dégoûtés de cet exercice aussi moral que fastidieux, et regardons couler notre vie

« Comme le vin d'un tonneau défoncé... »

C'est bête comme tout ce que je te dis là, mais c'est encore moins bête, à bien prendre, que de perdre ses dents, ses cheveux, ses jambes, son esprit et son cœur, à courir après tous les fantômes dont le monde est peuplé!... C'est encore moins bête que de faire des tragédies, des ballons, des charrues à vapeur, des poëmes épiques, des dettes et des enfants!... Une seule chose me sauve, à mes propres yeux, du ridicule d'avoir vécu, c'est que, toute ma vie, j'aurai pratiqué l'axiôme de maître Martin Luther, le Rabelais allemand, qui disait : « Si tu n'aimes la femme, le vin et la musique, tu seras un idiot toute ta vie!... » C'est l'excuse que je me donne lorsque je me reproche d'avoir traînaillé mon existence de bohême jusque sur les confins extrêmes de la jeunesse! Il n'y a en effet que ces trois ivresses-là d'un peu propres. Les autres sont bonnes pour les goujats... Une blanche poitrine, une amphore pleine, un air de Mozart! Hors de là point de salut!

— *Words! Words! Words!* — répondit Stéphen en prenant le bras de Max et en l'entraînant hors du cabaret qu'il allait déshonorer par des vers de douze pieds qui erraient à l'encoignure de sa bouche.

— Tu as raison, mon brave Polonius! Allons nous coucher! Cette journée d'hier m'a fêlé comme un pot; jamais je ne m'étais vu aussi pleurard!...

Mariette était toujours languissante; mais l'envie qu'elle avait de se marier *pour de vrai* avec son cher Max, commençait à lui rendre les couleurs de la santé. Un matin, elle se trouva presque bien.

Alors elle s'attifa avec un goût, une science, une élégance merveilleuse, — comme ne savent pas assez le faire les femmes honnêtes, — et, ainsi parée, elle prit le bras de Max qui la conduisit à la municipalité du coin, où les attendaient deux de leurs amis, Stéphen et un autre. Et Max, qui avait si souvent dit en riant à sa maîtresse : « A la mairie du bon Dieu, — toujours!... A la mairie des hommes, — jamais!!! » Max se donna cette fois-là un violent démenti et souffleta ses théories sur la société et sur les devoirs des civilisés envers icelle.

Huit jours après cette cérémonie, miss Fauvette chanta le chant du cygne. Elle se sentit mourir. Cela arrive quelquefois aux poitrinaires, — bien qu'on prétende le contraire.

Se sentant mourir, elle voulut se réconcilier avec sa mère dont elle avait caché l'existence à son ami Max, — pour des raisons faciles à comprendre.

Max courut dans plusieurs quartiers pendant deux jours à la recherche de cette mère invraisemblable, et il finit par la déterrer. Mais, en l'amenant au chevet de Mariette, il se garda bien de dire à cette pauvre chère mourante quel métier sa mère faisait : elle en aurait été épouvantée.

Cette vieille femme, qui portait une perruque blonde frisée et qui se mettait un pied de rouge et de blanc sur les joues et sur le front pour dissimuler les ravages que les années avaient faits sur son visage, — cette vieille femme était ensevelisseuse. On voyait ça à sa mine joviale et aux nombreuses bagues qu'elle avait à chacun de ses dix doigts : les bagues des morts et des mortes qu'elle avait ensevelis!

En voyant sa fille, elle ne la reconnut pas. Mais, comme elle avait l'air d'être *bien à son aise*, dans de beaux meubles et dans un beau lit; comme elle portait, en outre, à son doigt, la pauvre enfant, la bague que lui avait donnée Max, — une bague d'impératrice! — l'œil de cette vieille femme s'attendrit et se mouilla. « J'hériterai! « — pensa-t-elle.

Elle embrassa sa fille avec une effusion très bien jouée. Mariette fut heureuse.

Quelques heures après tout était fini. Une femme à la mer!

Max n'avait jamais passé de nuit comme celle où elle s'éteignit, la chère âme! Jamais la mort ne lui était apparue plus poétique, plus chaste, plus imposante.

Mariette était étendue droite, immobile et blanche sur son lit, — comme ces statues de marbre qu'on mettait autrefois sur les tombeaux. Elle paraissait sourire encore à son amant comme aux heures fortunées de leur amour, et son visage, respecté par les convulsions de l'agonie, avait une mélancolie rêveuse qui saisissait fortement. Ce visage mort avait une éloquence sublime que n'ont pas les visages vivants, — où se lisent, d'ordinaire, en caractères tourmentés, les passions mauvaises et les sentiments mesquins. Les blondes lueurs qui couraient sur cette chair désormais insensible lui donnaient une apparence marmoréenne merveilleuse. Le dernier souffle de la mourante avait comme balayé les traces de souillure et d'impureté d'une existence vagabonde, et s'il y a vraiment des anges quelque part, à la droite ou à la gauche de Dieu le Père, il n'en est pas un qui n'eût voulu baiser ces lèvres décolorées, — mais souriantes et pures comme celles d'un enfant!...

Max s'était assis au bord du lit, et il contemplait silencieu-

sement cette pauvre chère adorée qui avait dormi tant de fois poitrine à poitrine avec lui et à qui il avait donné une bonne part de sa vie, de son cœur et de son cerveau.

Le rouge-gorge de la morte chantait de temps en temps comme un perdu et troublait seul le silence solennel de cette nuit funèbre.

L'aube surprit Max à la même place, regardant toujours le pâle visage de Mariette, essayant toujours de réchauffer dans ses mains brûlantes les mains refroidies de sa maîtresse. Quant au rouge-gorge, il chantait plus que jamais.

C'était peut-être, après tout, sa façon de pleurer, à cet oiseau. Qui sait? Mariette l'aimait beaucoup et il avait l'air de l'aimer beaucoup aussi. Ce n'était point indifférence, et cette chanson était peut-être une chanson d'adieu qu'il lui chantait là!

A huit heures du matin, on fit un grand bruit à la porte. Max alla ouvrir. C'étaient les « croque-morts » qui apportaient la robe de sapin dont ils allaient revêtir cette pauvre Mariette, — sa dernière robe!...

Derrière eux venaient des huissiers chargés de saisir le mobilier de Max, — à propos de je ne sais plus quels billets impayés, protestés, etc., etc. Ils voulaient entrer tout de suite et procéder immédiatement à leur affreuse saisie. Max les enferma dans le cabinet de travail où il y avait une quantité de choses à inventorier, — de quoi apaiser momentanément leur appétit féroce, — et, après avoir tiré le verrou sur eux, il revint dans la chambre à coucher pendant que les « croque-morts » faisaient leur besogne.

— Il était temps que tu mourusses, ma pauvre petite Mariette! — murmura-t-il avec un sourire triste. — Je n'aurais pas su où te mener coucher ce soir!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Max et Stéphen — qui venait d'arriver — se promenèrent toute la journée sur les boulevards extérieurs, sans se dire un mot. Leur silence mutuel parlait pour eux, — et il parlait de Mariette.

On a beau être taillé dans le granit, avoir l'intelligence vaste et le cœur haut, on n'en est pas moins exposé à ressentir certaines douleurs comme le premier Auvergnat venu. Et puis, en somme, cela manque complétement de gaîté, la mort! C'est bête comme tout de ne plus voir les créatures qu'on avait tant de plaisir à voir tous les jours, et de voir tous les jours les imbéciles qu'on aurait tant de bonheur à ne plus voir...

Vers les quatre heures, Max et Stéphen flânaient au quai aux Fleurs. Max venait de dépenser sa dernière pièce de cinq francs à acheter un bouquet qu'il destinait à l'absente. Tout-à-coup, ils entendirent de grands cris autour d'eux. Un canot monté par deux ou trois jeunes gens venait de se briser contre l'une des arches du pont Notre-Dame, et de sombrer avec sa cargaison humaine.

Max tressaillit et quitta précipitamment le bras de Stéphen.

— Où vas-tu? — lui cria son ami, inquiet.

— Là! — répondit Max en courant vers l'escalier qui descend à la Seine, devant le quai aux Fleurs.

Stéphen le suivit, en proie à un pressentiment sinistre.

Arrivé à la dernière marche de l'escalier, Max ôta son habit noir et, se jetant tout aussitôt dans le fleuve, il se mit à nager dans la direction des naufragés...

En toute autre circonstance, Stéphen n'eût pas eu la plus petite inquiétude. Il savait Max habile à tous les exercices du corps comme à tous ceux de l'esprit. Il nageait comme un Terre-Neuve, et il aurait rendu des points à feu Léandre et à feu Byron.

Mais ce jour-là, après les événements de la veille et de la matinée, Stéphen n'était pas tranquille sur son compte. Il le savait paradoxal en diable et il avait peur qu'il ne lui donnât, à son préjudice, la représentation d'un paradoxe en action, — c'est-à-dire qu'il n'accomplît un suicide tout en ayant l'air d'accomplir une bonne action... Les gens d'esprit sont parfois si bêtes!... Peu à peu, cependant, les craintes de Stéphen s'évanouirent. Max nageait comme un homme qui a la ferme intention d'en sauver un autre. Il atteignit un des trois naufragés, au moment où il allait s'enfoncer d'une façon définitive, et le ramena au bord, aux grands applaudissements des milliers de spectateurs que l'accident avait attroupés là.

— Et l'autre! l'autre! — criait-on de tous côtés.

En effet, des trois canotiers, le premier avait été recueilli dans une barque par des mariniers; le second avait été sauvé par Max; mais il y en avait encore un troisième dont on n'apercevait plus qu'un bout de vêtement et qui faisait des efforts désespérés pour ne pas se noyer.

Max ne se le fit pas dire deux fois. Il respira pendant quelques secondes à fleur d'eau, puis il plongea de nouveau et, en quelques brasses, il était auprès du malheureux noyé qui n'en pouvait plus et qui venait sans doute de recommander son âme à Dieu...

Stéphen ferma involontairement les yeux.

Des applaudissements énergiques lui ramenèrent la joie au cœur. Il comprit que Max venait de mériter une seconde fois la prime de sauvetage et il le remercia intérieurement de lui procurer ce bonheur après lui avoir procuré ces transes mortelles...

Il n'y avait plus personne à sauver, — que Max qui nageait toujours, mais si tranquillement qu'on eût pu le supposer dans un bain à fond de bois...

Stéphen l'appela en lui criant de se hâter, Max entendit sa voix, sortit la tête tout-à-fait hors de l'eau, regarda Stéphen, lui envoya un sourire qui lui tortilla les entrailles, puis :

— Baste! Pendant que j'y suis!... — s'écria-t-il.

Et il plongea pour ne plus reparaître...

— Ivrogne! — cria Stéphen, furieux de douleur. — Ivrogne! Tu ne boiras pas seul!...

Et, à son tour, Stéphen s'élança...

## Chapitre XII

La mère de Mariette. — Le débit de consolation. — Les buveurs d'absinthe. — Violente sortie. — C'était Suzanne!... — Je change de propriétaire. — Le bouquet de violettes. — L'ex-impure. — La caisse des *Deux Edmond*. — Pérégrinations. — Je tombe dans le ruisseau. — Le mort abandonné. — Séjour dans le cercueil. — Nopces et festins de croque-morts et de fossoyeurs.

Je n'étonnerai personne, — après avoir dit ce qu'était la mère de Mariette, — en disant que son premier soin, sa fille morte et ensevelie par elle, avait été de faire main basse sur tous les objets à sa convenance et à sa portée.

Les monnaies romaines d'or et d'argent, — mes compagnes du baguier d'onyx, — avaient été vues par son œil de lynx. Vues par elle, cela voulait dire prises. J'avais fait partie du butin, — tout naturellement.

Je ne sais pas, à vrai dire, si cette vieille femme regrettait beaucoup cette jeune fille. On ne sait jamais au juste ce qui se passe dans les cervelles humaines, — surtout quand ces cervelles humaines sont des cervelles féminines. Toujours est-il que, le soir même de l'enterrement de Mariette et de la submersion volontaire de Maxime, cette vieille s'en allait rue Saint-Jacques, dans un *débit de consolation* ouvert au coin de cette rue et de la rue des Noyers, et se faisait servir, sur le comptoir, un poisson d'absinthe.

Un poisson d'absinthe, ai-je dit, je me suis trompé. J'aurais dû écrire un poison. C'est le nom qui convient à cette liqueur, qui alors n'était que l'habitude de quelques-uns et qui, depuis, est devenue l'habitude de beaucoup.

La société est, décidément, une machine très compliquée. Il faut être très fort — ou très indifférent — pour ne pas se briser la cervelle et s'écorner le cœur aux angles de tous les points d'interrogation qui se dressent perpétuellement sous vos pas, quand vous vous promenez dans un milieu social comme Londres ou comme Paris.

Quoi que vous fassiez, — si vous n'avez par le bonheur d'être très fort ou très indifférent, — vous vous trouvez à chaque minute en contact avec des choses qui vous font tressaillir ou rêver sans que vous sachiez pourquoi. La besogne de chaque jour, à laquelle vous êtes attelé, vous entraîne et ne vous laisse pas le temps de vous reconnaître dans cette mêlée furieuse de la vie parisienne. Après une journée de fatigues et de rencontres, vous rentrez chez vous, accablé, soucieux, et comme halluciné par tout ce que vous avez vu et entendu. Vous avez traversé, tout éveillé, un cauchemar terrible qui vous poursuit encore dans votre sommeil, et, une fois engagé dans cette voie de recherches et de méditations, vous ne pouvez plus vous arrêter. Vous recommencez chaque matin vos courses haletantes à travers les réalités de la vie sociale; vous rentrez chaque soir plus fatigué et plus attristé de l'abondante moisson de misères et d'étrangetés que vous avez faite, — jusqu'au jour où vous êtes dévoré par le sphinx mystérieux du grand chemin de la vie, pour n'avoir pas su deviner les énigmes qu'il vous avait proposées.

Que de gens de cœur se font ainsi dévorer, qui marchent sans cuirasse à travers les buissons épineux derrière lesquels sont embusquées — l'escopette au poing et l'ironie aux lèvres — tant de réalités sociales!...

Pardon pour cette digression, — parfaitement inutile, j'en conviens.

Revenons à notre récit.

Paris — qui a de tout — ne pouvait pas ne pas avoir ses mangeurs d'opium. Il les avait à l'époque dont je parle; il les a encore aujourd'hui, — plus nombreux que jamais.

C'était des gens qui, nés des entrailles de mères chrétiennes, étaient cependant plus fatalistes que le dernier ânier du chemin de Médine. Je ne sais pas s'ils aimaient la patrie, — cette noble folie des grands cœurs! Je ne sais pas s'ils aimaient l'amour, — cette douce folie des grandes âmes! Je ne sais pas, enfin, s'ils aimaient les livres, ces consolateurs, — les fleurs, ces amies, — les enfants, cette joie des yeux, — la musique, cette joie de l'oreille. Mais, ce que je sais, c'est qu'ils aimaient l'absinthe, — ces mangeurs d'opium parisiens!...

Qui a inventé cela? Je l'ignore. Mais maudit soit-il!

L'homme, n'est-ce pas, n'allait déjà pas assez vite, par une pente fatale, à la bêtise et à l'abrutissement : il fallait le conduire là à grandes guides et à grands verres? Il y va, — il y est!...

Je ne suis certes pas taillé en moraliste : ce rôle n'est ni dans mes habitudes, ni dans mes goûts. Mais si j'ai eu la passion des belles choses, j'ai eu la haine des choses laides. Malgré moi, — en entrant avec la mère de Mariette dans ce *débit de consolation* de la rue Saint-Jacques,—je me sentis remué par je ne sais quelle honnête colère au spectacle de ces intelligences qui, par dégoût de la vie ou par dégoût du devoir, faisaient chaque jour naufrage dans une ivresse sans gaîté et sans excuse.

Ils étaient là une vingtaine d'hommes, qui venaient chaque soir, de quatre à six heures, de n'importe quel coin de Paris. par n'importe quel temps, se ranger autour d'un comptoir d'étain, ou s'asseoir les uns sur un banc, les autres sur des futailles vides, et consommer, jusqu'à épuisement de forces et de quinze centimes, cette affreuse boisson qu'on appelle *absinthe*, faute d'un autre nom, — et qu'on devrait boire dans des têtes de mort, comme l'hydromel des Scandinaves.

Ils se connaissaient tous, une fois réunis là, dans cette agape invraisemblable! Tous s'y tutoyaient; tous, à un moment donné — vite arrivé — s'embrassaient ou se serraient les mains avec tendresse comme de vieux amis de trente ans. C'était un moment intéressant à observer pour les curieux à la façon d'Hoffmann, de Jean Paul, d'Edgard Poë ou de Balzac. Je pourrais presque dire un moment solennel, car, à ce moment-là, tous ces buveurs étranges — comme autant de bouteilles mal bouchées — laissaient partir de leur cervelles, en fusées insensées, la provision de sangfroid, de logique et de raison qu'ils y avaient amassée à grand'peine pour leur consommation de la journée! C'était l'heure des apocalypses et des châteaux en Espagne! L'heure des grimoires et des incohérences! En jetant la sonde dans cet océan de vanités exaltées, de douleurs surexcitées, de déceptions rallumées, de plaies ravivées, d'espérances ressuscitées, — dans cette cuve sans nom en subite fermentation, où se convulsaient des intelligences de tous les calibres, — on était épouvanté et attristé démesurément! Bacon appelle l'âme une caverne. Il n'est donc pas bon de s'aventurer trop longtemps dans les profondeurs opaques et dans les ténèbres hallucinantes de ces cervelles où se déchaînent tout d'un coup — sous l'aiguillon de l'absinthe — toutes les passions rugissantes, tous les remords malsains, tous les *desiderata* amers, toutes les velléités insensées!...

Car c'est, paraît-il, une liqueur terrible et affolante que cette liqueur! L'ivresse qu'elle donne ne ressemble à aucune des ivresses connues. Ce n'est pas l'ivresse lourde de la bière, l'ivresse féroce de l'eau-de-vie, l'ivresse joviale du vin! Non! Elle vous fait perdre pied tout de suite au premier relais,—c'est-à-dire au premier verre! Elle vous soude aux épaules des ailes à vaste envergure, et vous partez pour un pays sans frontière et sans horizon, — mais aussi sans poésie et sans soleil. Vous croyez aller vers l'infini, comme tous les rêveurs, et vous n'allez que vers l'incohérent, comme tous les ruminants! Les rêveurs sont des explorateurs : ils rapportent toujours quelque trésor de leurs excursions dans le pays de l'Idéal! Qu'est-ce que vous rapportez de vos voyages dans le sahara de l'Hébêtement? Rien, — ou quelque chose de pis!...

La mère de Mariette était une buveuse d'absinthe, et on la connaissait dans ce Débit de consolation pour une intrépide buveuse... Amazone aguerrie, elle montait cette cavale féroce qu'on appelle l'ivresse, sans se laisser désarçonner. Jamais elle ne tombait!

Seulement, quand, après avoir jeté ses gros sous sur le comptoir d'étain du marchand, elle faisait à la compagnie une révérence raide et gourmée, prétentieuse et solennelle, les habitués ricanaient entre eux et disaient irrévérencieusement, — en employant le terme consacré :

— « Elle a son *jeune homme*, aujourd'hui, la mère Suzanne!... »

Suzanne? Ne l'avons-nous pas rencontrée quelque part? Était-ce la Suzanne de La Tulipe — et de l'honorable M. Dupuis? Hélas! oui. Voilà donc ce que deviennent les roses!...

Mais Mariette était bien jeune pour avoir une si vieille mère? Sans doute, — et cependant elle était bien la fille de cette vieille femme! Son père? Ah! vous êtes plus curieux que moi! Mariette était l'enfant de l'amour et du hasard, — comme bien des enfants. Cherchez donc à voir clair dans une existence aussi trouble qu'avait dû l'être celle de la mère Suzanne! C'était une bouteille à l'encre!

Pauvre Suzanne! pauvre Mariette!

En sortant des mains de l'ensevelisseuse, j'étais entré dans le tiroir aux sous du marchand, — pour en ressortir une heure après, comme appoint, et devenir la propriété d'un ouvrier qui était venu là ébrécher sa paie de la quinzaine.

La nuit du samedi au dimanche ne me parut pas trop longue, — bien que passée assez durement, en compagnie de quelques vieux frères, dans la poche de mon nouveau maître, sur une chaise dépaillée.

Le lendemain, aux premiers rayons de soleil, nous partions pour la barrière Montparnasse.

En chemin, notre maître, qui était jeune, et qui aimait les fleurs autant que les femmes, les femmes autant que les fleurs, se laissa arrêter par une jolie fille qui portait un éventaire garni de violettes, de giroflées et de jacintes,

Giroflées, jacinthes et violettes,— fleurs du bon Dieu dont n'approcheront jamais les fleurs des hommes, — que de fois vous m'avez arraché des poches des passants et des passantes! Jeunes gens, jeunes filles, jeunes mères! Les uns vous arboraient à leur boutonnière,—décoration parfumée! Les autres vous plaçaient dans un verre d'eau sur la fenêtre, ou sur la cheminée, ou sur la table à ouvrage! Les fleurs sont la récompense du travail des femmes, — ces fleurs vivantes! Elles parfument leur vie et leurs souvenirs!

Aussi il n'y a pas de riches qui dépensent autant de sous que les pauvres, à propos de fleurs! C'est le luxe des mansardes, les fleurs! C est la fête des yeux et de l'âme, les fleurs! S'il ne poussait, au printemps, ni lilas, ni muguets, ni jacinthes, ni giroflées, ni violettes, ni roses, ni jasmins, — les ouvrières ne voudraient plus travailler. Et quand les ouvrières ne veulent plus travailler... Mais il y a et il y aura toujours — Dieu merci! — des jasmins et des roses, des muguets et des violettes, des giroflées et des jacinthes, des lilas et des pervenches!

Fleurs plébéiennes, fleurs odorantes, fleurs charmantes, soyez bénies!...

— Monsieur, étrennez-moi!... — dit la bouquetière au jeune homme, en lui fourrant un petit bouquet de violettes sous le nez. — Voyez! elle embaume, ma violette, elle embaume!

— Combien vos bouquets, mon amour?... —demanda-t-il avec une voix un peu moqueuse.

— Pour les autres, c'est deux sous... Pour vous, mon ange, ce n'est qu'un sou!... — répondit la marchande qui était vraiment aussi jolie et aussi fraiche que sa marchandise et qu'on aurait volontiers cueillie pour la porter à ses lèvres, comme une rose.

— Je vous remercie de votre faveur, ma belle fille!... — réprit l'ouvrier, flatté.

Et, me tirant alors de sa poche, il me jeta parmi les feuillles de lierre, les joncs et les bouts de fil qui garnissaient l'éventaire, prit un bouquet tout petit qu'il plaça à sa bontonnière, et s'éloigna allègrement en chantant un couplet de Béranger.

La bouquetière me prit dans sa jolie petite main droite et fit le signe de la croix, en disant :

— Dieu bénisse la main qui m'étrenne!

— Cela vous portera malheur, ma fille! — répondit une vieille marchande de noix qui se trouvait à quelques pas d'elle.

— Pourquoi cela, mère?

— Il était brun, donc!

— Brun, oui, un beau brun même! Et puis après?

— Après?... après?...

— Oui, après, la mère Bougon?

— Eh bien! il y a, après, que l'argent des bruns, ça porte malheur pour toute la journée!... Vive les blonds! et même les rouges!... Mais ne me parlez jamais des bruns! Ah! Dieu! les bruns! Quelle engeance!... Croyez-en ma vieille expérience, ma fille : quand je suis étrennée par des bruns, voyez-vous, je vais changer vivement leur monnaie...

— A l'Hôtel?...

— Eh! non, petite maligne! Aux *Deux Edmond!* J'avale la douleur et tout est dit! Je ne crains plus rien pour le restant de la journée.

— Compris, la mère Futée!.,. Eh bien! allons-y gaîment à vos *Deux Edmond!* Je ne crache pas plus que vous sur la vendange! Mon homme m'a appris le chemin du mastroquet, et je peux à présent y aller toute seule, comme une grande fille que je suis!

— Une grande et belle fille, ma fille!...

— Ah! des fadeurs, la mère Altérée! des fadeurs!

— Non, vrai, ma fille, tu as des pommes de Chatigny sur les joues et des charbons dans la prunelle... Tu dois être une rude gaillarde, ma fille! Ah! si j'avais ta fraîcheur et tes vingt ans!...

— Vous croqueriez vos noix, au lieu de les vendre, n'est-ce pas, la mère Eternelle?

— Comme tu dis, ma fille! Je croquerais des noix — et des millions... comme autrefois... Car autrefois, sous Barras! j'étais une des plus belles impures, sais-tu bien?...

— Sous Barras? Qu'est-ce que c'est que ça, Barras?

— Un bien joli homme, va!... Un jour qu'il m'avait fait venir rue Chantereine... D'abord, il faut que tu saches que j'avais un amant que j'adorais... Pour lors...

— A votre santé, la mère Radoteuse!...

Les deux femmes trinquèrent.

Les deux verres vidés et replacés sur le comptoir du marchand de vins, la bouquetière tira de sa poche un petit sou Louis XVI qu'elle m'adjoignit pour compagnon, et, tous deux, nous tombâmes dans un immense tiroir, — où se trouvaient déjà réunis un nombre considérables de frères, légitimes ou bâtards, tout barbouillés de trois-six et de vin bleu.

Quel enfer! Comme ces sous tachés, souillés, avilis par des contacts malhonnêtes et corrompus, criaient et tapageaient! Quel brouhaha d'anecdotes cyniques et de légendes terribles! Ce camarade à l'effigie de Louis XVI avait vu guillotiner un homme, — placé qu'il avait été dans le gilet de Monsieur de Paris! Cet autre, un peu rongé par le vert-de-gris, avait servi de ciguë à un pauvre diable qui voulait mourir, — ne pouvant pas vivre! Cet autre avait vu des choses sinistres et entendu des choses horribles! Quelles histoires que leurs histoires! Les romans d'Anne Radcliffe, de Pixéricourt, de Victor Ducange, de Raban, de Matthews, de Lewis, d'Edgard Poë, d'Hoffmann, du commandeur Léo Lespès, et autres épouvanteurs, ne sont que des idylles auprès des réalités monstrueuses auxquelles ces humbles morceaux de métal avaient assisté! Ne me demandez pas de vous les raconter : je veux les oublier.

Je sortis enfin de cet enfer, pour courir de main en main, de celui-ci à celui-là, du passant à la passante, du marchand de vin à l'épicier, de l'épicier au marchand de tabac, — je ne sais plus quoi encore! Et tout cela dans l'espace de quelques heures. Décidément, le dimanche est jour de repos!

Il faisait

« ... Le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde. »

— ainsi que le disait un jour naïvement le père Malebranche. Pour aller à cheval — et à pied surtout, mon révérend!

Je n'étais donc pas fâché de courir et de participer à l'activité et à la joie générales. Je dis « joie » pour ne faire de peine à personne, car j'ai remarqué souvent que les gens du dimanche s'amusent beaucoup moins que les gens de la semaine, — c'est-à-dire ceux qui n'ont pas l'amusement pour but et pour devoir. Le plaisir n'a ni heure ni jour; il vient quand il lui plaît, — et non quand on l'appelle. On peut écrire sur toutes les portes des *bastringues* des barrières, comme sur les ruines de la Bastille; « Ici l'on danse! » mais non pas : « Ici l'on s'amuse. » Danser et s'amuser sont deux! Boire et s'amuser sont deux! Crier haut et s'amuser sont deux! Rire et s'amuser sont deux! Et la preuve, — c'est que tous les gens qui sont sortis de chez eux le dimanche matin avec la ferme résolution de s'amuser, rentrent chez eux le dimanche soir avec un immense ennui sur le cœur! Quand les ouvriers battent leurs femmes, c'est dans la nuit du dimanche au lundi, jamais dans la nuit du samedi au dimanche. Ce n'est pas par méchanceté, dà! c'est par ennui! Ce n'est pas le vin qu'ils ont mauvais, — c'est le plaisir.

Ce que j'en dis ici, bien entendu, n'est pas pour dégoûter les ouvriers des amusements du dimanche, — Dieu m'en garde! D'ailleurs, ça ne les dégoûterait pas du tout. Le dimanche est une tradition, — et la France est le pays de la routine. On fêtera encore pendant des siècles la Saint-Dimanche, — et même la Saint-Lundi. On corrige les chiens, on ne corrige pas les mœurs, — et cependant les mœurs sont bien plus dangereuses que les chiens.

Allez donc vers l'ivresse, vers la joie, vers l'oubli, jeunes et vieux, hommes et femmes, ouvriers et bourgeois! Buvez, chantez, aimez. On dit que le bonheur est au fond des pots, — cassez les pots pour boire plus vite le bonheur!...

Je venais de passer des mains d'une marchande de pommes dans celles d'un invalide qui m'avait placé dans une vaste poche, — les voleurs ont raison d'appeler cela *une profonde!* — à côté d'un mouchoir à carreaux constellé de tabac à priser. Un vilain gîte que l'on me donnait là, avouez-le!

J'ignore combien de temps j'y serais resté, si je n'avais découvert au fond de cette immense poche un trou, — trop petit pour servir de porte de sortie au mouchoir à tabac, mais assez grand pour faciliter mon évasion.

Je profitai d'un cahot pour choisir ce chemin des écoliers et prendre la clef des champs. Mon invalide était déjà loin que j'étais, moi, dans le ruisseau de la chaussée du Maine.

Les passants endimanchés passaient sans me voir. Le ruisseau coulait noir et me recouvrait presque en entier. Il eût fallu avoir des yeux de quinze ans pour me dénicher là!

Deux yeux de treize ans m'aperçurent. Ils appartenaient à un gamin qui, d'aventure, flânait par là, — pour flâner. Il me ramassa prestement, m'essuya avec un coin de sa blouse bleue, me plaça avec précaution dans son gousset de montre, — veuf de montre, — et continua sa route sur Paris en sifflant un air quelconque.

Nous revenions par le boulevard extérieur et nous allions franchir la barrière Montparnasse quand, au milieu de la foule, parut un modeste corbillard des pauvres.

Personne ne suivait ce fiacre sinistre qui prend ses pratiques à la course, jamais à l'heure, et qui, une fois qu'il les a conduites à destination, s'en revient obstinément à vide pour aller en chercher d'autres — disposées à faire le voyage. Personne n'accompagnait ce mort qui était seul, roide et glacé dans sa bière de sapin enveloppée dans son drap noir comme une vieille frileuse. Tout ce qui touche à la Mort est glacé, — même en été.

Le corbillard s'éloignait lentement. Mon jeune maître secoua alors la tête avec chagrin et murmura :

— Bast! Je n'irai pas les voir aujourd'hui! Ils me savent bien portant et je sais qu'ils ne sont pas malades : cela me suffit! Je les verrai dimanche prochain!

Cher bon garçonnet! Cela n'avait pas quinze ans, — et cela avait déjà du cœur. Le cœur vient donc avant la barbe? Il faut bien croire, puisqu'il s'en va souvent avec la barbe.

Il allongea le pas et rejoignit le fiacre noir, — qu'il se mit à suivre, tête découverte, jusqu'au cimetière.

Il y avait là une large tranchée creusée sur une longueur de quelques mètres. On y descendit la boîte de sapin avec son contenu humain; les fossoyeurs prirent leurs pioches, et la terre tomba avec un bruit sourd — un bruit terrible que le cœur entend avant l'oreille — sur le cercueil du pauvre diable qui venait de s'endormir pour l'éternité. L'enfant pleurait.

L'un des fossoyeurs prit un piquet, le fendit par un bout de manière à pouvoir y placer une feuille de papier, et, cela fait, dit à l'enfant, qui pleurait toujours :

— Passe-moi le nom, mon petit ami, si tu veux le reconnaître et lui faire mettre un entourage.

— Le nom?... — répondit l'enfant.

— Oui; le nom de ton père, de ton oncle, de ton frère, de ton parent, enfin!

— Mais je ne le connais pas!

— Vous n'êtes donc pas de la famille? demanda le surveillant.

— Non.

— Comment, non? Mais, vous pleuriez tout à l'heure?

— Eh! sans doute, je pleurais! C'est donc bien gai, un pauvre homme qui n'a pas d'ami, pas de fils, personne pour venir lui donner le dernier adieu? Cela m'a fait quelque chose de penser à cela, et j'ai pleuré... Voilà!

Le surveillant tourna les talons et disparut.

— Est-ce que je l'ai offensé en pleurant, ce monsieur à tricorne? — demanda l'enfant en se retournant vers les fossoyeurs qui parachevaient leur besogne à grands coups de pioches.

— Faut bien croire, mon garçon, puisqu'il s'en va! — répondirent ces besogneurs, en s'essuyant le front. — Rude journée, mon gars! — ajoutèrent-ils. — Si nous n'avions pour nous rafraîchir que des morts comme celui-ci, nous crèverions de soif plus souvent qu'à notre tour!

Ils avaient raison, ces hommes! Puisqu'il y a des gens qui vivent de la mort, — croquemorts, menuisiers, marbriers, fossoyeurs, etc., etc., — il ne faut pas que, sous le prétexte d'en vivre, ils en meurent. Vivre de la mort! *Alas! Alas! Poor Yorick!*

— Tenez, mon homme, — dit l'enfant en me jetant à l'un des fossoyeurs, voilà un sou que j'ai trouvé sur ma route, au moment où j'allais faire visite à ma famille. C'est toute ma fortune... A vous!...

Je tombai, non dans la main du terrassier, mais sur la fosse encore béante où l'on venait de coucher le pauvre bomme de tout à l'heure.

— Laissez-le là! Laissez-le!... — cria l'enfant, en voyant que le fossoyeur se baissait pour me reprendre. — Laissez-le là! Il y est bien!... Ça lui servira pour payer son passage dans la barque à Caron, à ce vieux!... Laissez-le là : ça lui portera bonheur et à vous aussi!...

Et je l'entendis s'éloigner.

Allais-je donc rester là, dans cette fosse commune, au milieu de cet humus fait de débris humains sans cesse renouvelés par de nouveaux débris? Je frissonnais déjà à l'idée des nuits terribles qu'il me faudrait passer dans le voisinage de ces défunts et de ces défuntes! J'entendais déjà le bruit que font les vers en trouant lentement ces cercueils de sapin et en se promenant lourdement sur ces dépouilles sans nom!

Crainte puérile et ridicule! Au bout de quelques minutes je sentais deux doigts de fer qui me saisissaient et m'extrayaient de ma prison lugubre. C'était le fossoyeur qui me reconquérait! Un sou, c'est un sou! Avec vingt sous, on fait un franc! avec vingt francs, on fait un louis! Avec un louis, on fait... bien des choses!

« Ne méprisons pas les humbles salaires:
Les petits ruisseaux
Font les grandes rivières!... »

Le fossoyeur m'envoya rejoindre quelques camarades dans la poche de son pantalon de velours, et, au bout d'une heure, d'autres camarades nous avaient rejoints, — puis, au bout d'une autre heure, d'autres camarades.

La ballade de Burger a raison : « Les morts vont vite!... »

Cinq heures sonnèrent. Le fossoyeur, en possession de qui je me trouvais pour le moment, quitta sa besogne pour aller à la maison où sa « bourgeoise » l'attendait, avec les mioches.

Quand il entra, sa femme lui sauta au cou, ses enfants aussi, — et, pendant quelques minutes, ce furent des baisers à n'en plus finir. Baisers rebondissants, bons baisers, baisers solides, comme on n'en fabrique pas dans toutes les classes de la société, — malheureusement. Cette femme était bien la femme de cet homme, et ces enfants étaient bien leurs enfants. Il y a des gens qui n'aiment pas les collaborateurs — et qui n'en ont pas besoin. Ils ont raison : la besogne en est mieux faite.

La femme et les marmots étaient prêts : l'homme s'apprêta à son tour. C'est-à-dire qu'il passa une chemise de coton écru, mit son gilet à fleurs, et, pardessus, une blouse blanche, — et ce petit monde partit pour le cabaret des *Vrais Amis*, où les attendait une plantureuse gibelotte et de plantureux litres de vin bleu.

C'était dans une salle du cabaret des *Vrais Amis* que se réunissaient chaque dimanche les gens qui vivent de la mort, — c'est-à-dire les cochers de char, les croque-morts, les marbriers, les jardiniers et les fossoyeurs; les uns avec leurs enfants, les autres leurs femmes, — et les autres tous seuls.

Je m'attendais à une soirée lugubre, — à quelque chose comme à un sabbat. Je songeais aux goules et aux vampires, aux fantômes et aux revenants, — à la Danse Macabre du cimetière de Bâle, pour le moins.

Innocent que j'étais encore pour mon âge! Ces braves gens-là étaient les plus joyeux compagnons du monde! Ils parlaient tous à la fois, la bouche pleine, et riaient de même. Un véritable feu d'artifice de grivoiseries et de mèregodichonneries! En avant les plats, les brocs, les verres! Les enfants pleuraient bien un peu, — à cause des éclaboussures; mais les commères et les compères riaient si fort, qu'on n'entendait pas les enfants pleurer. D'ailleurs, si on les avait entendus, on leur aurait donné le fouet — pour les apaiser.

Je crois, — Dieu me pardonne! — que ces gens-là s'amusaient pour de bon! Ils faisaient du tapage, mais ils s'en donnaient à cœur joie! Rien que des chansons et des gaudrioles! Pas la plus petite médisance! Pas le plus petit mot de politique! Pas la plus petite allusion au métier! C'était rare et j'en étais émerveillé. Dans ces banquetages populaires, on parle trop souvent du métier, ordinairement, — comme si ce n'était pas assez de s'en occuper pendant les six jours de la semaine, je vous le demande!

A dix heures, tout le monde était debout, buvait le coup de l'étrier, et chantait le chant du départ :

« Bonsoir, les amis, bonsoir! »

Puis on prenait rendez-vous pour le dimanche suivant, à la même table du même cabaret, devant la même gibelotte et devant les mêmes litres, — bien qu'on dût se retrouver le lendemain matin au chantier, c'est-à-dire au cimetière.

Je restai ce soir-là dans le comptoir du cabaret des *Vrais Amis*.

## Chapitre XIII

La barrière du Maine et ses alentours. — Le cabaret de la mère Cadet. — Henri et Madeleine. — Un père féroce. — Partie de campagne. — La Fosse-Bazin. — Journées d'amour. — Le bouquet de mariée et la pièce de mariage. — La mansarde de la Petite-rue-du-Bac. — Absence d'Henri. — Désespoir de Madeleine. — Mauvaises nouvelles. — Résolution sinistre. — Les suites de la férocité paternelle. — Tout s'oublie, hélas!...

Pendant que j'y suis, laisssez-moi parler un instant de la barrière Montparnasse et du cabaret des *Vrais Amis*, — et ne vous étonnez pas si je mêle mes souvenirs d'autrefois avec des souvenirs plus récents. J'ai la mémoire des gens qui ont beaucoup vu, — et qui se trompent.

La barrière, d'abord. Le cabaret des *Vrais Amis* viendra après.

Toute l'animation de la Courtille d'autrefois se retrouve aujourd'hui à la barrière du Maine et à la barrière Montparnasse. C'est là qu'il faut aller le dimanche et le lundi pour y surprendre la foule en flagrant délit de ripaille.

A partir de deux heures de l'après-midi, la rue du Montparnasse d'un côté et de l'autre la chaussée du Maine, sont littéralement encombrées d'allants et de venants, de gens qui ont soif et d'autres qui ont faim. On jetterait une pièce de cinq francs au milieu de cette épaisse cohue qu'elle ne pourrait tomber par terre...

On se presse, on se bouscule, on s'injurie un peu, on se *tape* quelquefois, — histoire de s'amuser et de passer joyeusement son dimanche et son lundi.

Mais tout ce monde affamé et assoiffé ne mange ni ne boit en plein air? Il faut qu'il se réfugie quelque part? Laissez faire! Ce sont des habitués, ils connaissent leur endroit, ils n'iront pas ailleurs! Les uns vont chez Grados et Cardenhoff, les autres aux *Deux Edmond*; ceux-ci chez Constant, ceux-là à la *Belle Polonaise*. Mais le plus grand nombre se porte chez Richefeu, — un cabaret monstre, cinq étages chargés jusqu'à la gueule!..... — ou dans l'étrange hôtellerie qui fait une si rude concurrence à Richefeu, et qui s'appelle la *Californie!*

Etrange hôtellerie, avons-nous dit? En effet, cela ne ressemble à rien — et cela ressemble à tout. C'est un cabaret — et cela n'en a pas l'air. On y débite en une heure des bœufs tout entiers. Les mangeurs vont chercher eux-mêmes leurs plats à la cuisine et s'installent après — en plein air et en plein vent — sur des tables dont vous ne voudriez pas pour allumer votre feu...

Le long de cette hôtellerie dont les hôtes se renouvellent incessamment, il y a ce qu'on appelle l'*Estaminet des pieds humides*, — c'est-à-dire des marchandes de café à cinq centimes la tasse..... On dit que c'est bon!... Oui, sans doute! c'est bon — comme tout ce qui est mauvais! Mais qu'importe! cela ne coûte pas cher, et c'est l'essentiel! On peut se gorger là de viande et de vin sans se ruiner — même avec la meilleure volonté du monde. C'est ce qui explique

la vogue de cet établissement, — dont le propriétaire pourrait bien, un jour ou l'autre, voir se réaliser le titre...

Comme les antithèses se heurtent dans la vie! Le cabarets regorgent de buveurs! Les immenses salles de la Californie sont encombrées! Les quatre étages de Richefeu sont littéralement inondés de buveurs qui entrent et de mangeurs qui sortent! Les salons de Constant, la buvette des *Deux Edmond*, celle du *Grand Vainqueur*, ruissellent de curieux, d'affamés et de gens altérés! Partout, partout, partout les tonneaux coulent, les broches tournent, les viandes fument, les cuisines flambent, les casseroles tonnent; partout on entend dire aux dernier venus, — aux traînards, aux flâneurs qui veulent prendre leur part de victuaille et de réfection dans ces hôtelleries de passage, — partout l'on entend dire, comme dans Macbeth : « La table est pleine !... »

Eh bien! à côté de ces plantureuses goinfreries, il y a des larmes, des gémissements et des douleurs! Car la grande Nécropole est là, toujours ouverte, dimanches et fêtes, toujours prête à recevoir ses hôtes illustres ou plébéiens, et souvent l'ivrogne heurte dans sa marche titubante et arabesquée le cercueil blanc d'une jeune vierge qu'accompagne une famille en pleurs! Souvent de braves époux de la veille, — qui vont au hasard, dans cette foule, songeant à leurs belles amours en fleurs, rêvant un large avenir, une turbulente lignée, des poupards roses et blancs comme la mère, forts et bons comme le père, — se croisent avec le cercueil d'un petit enfant que personne ne verra plus sourire et dont la place manquera peut-être toujours au foyer domestique, veuf désormais de sa meilleure joie, déshérité désormais de son plus pur bonheur!...

Et ces bruits de violons et de cornets à piston! Quel étrange effet ils font, mêlés au psalmodiement des prières qu'on jette à quelques pas de là, avec des pelletées de terre, sur des tombes fraîchement creusées!... Il y a quelque chose comme cela dans le dernier acte de *Lucrèce Borgia*, et ce qui vous a si souvent impressionné au théâtre vous impressionne aussi dans la rue, quand vous aller en noter les bruits et en étudier les aspects.

Nous ne sommes pas l'ennemi de l'antithèse, certes. Néanmoins, nous nous passerions volontiers de celle-là, — elle est laide est maussade. Nous ne sommes pas des trappistes, après tout, pour que des croque-morts suivis de cercueils viennent nous dire, quarante fois par jour : « Frères, il faut mourir!... » Parbleu! nous le savons bien.

Ces guinguettes, ces cabarets, ces bastringues groupés autour du cimetière Montparnasse, ces nuées d'ivrognes et d'amoureux qui viennent s'abattre là deux fois par semaine, — tout cela, nous l'avouons, nous choque un peu. Nous n'aurions pas applaudi aux débauches qui venaient se faire autour du gibet de Montfaucon, où étaient branchés quelques pauvres diables, — ainsi que nous l'apprend maître François Villon dans une de ses chansons. Nous n'applaudissons pas davantage à ces Dionysiaques du dimanche et du lundi mariées aux funérailles et aux cyprès. Cet accouplement nous semble plus qu'indécent, et il faut croire que telle a été l'impression produite sur d'autres que sur nous, puisqu'on a ouvert récemment une barrière spéciale aux convois, en face l'entrée du cimetière. C'est déjà quelque chose.

Du cimetière, disons-nous? Nous devrions dire des deux cimetières, puisqu'il y a là, en effet, deux Nécropolis, une petite et une grande, — celle des honnêtes gens qui meurent dans leur lit, dans les bras de leurs femmes et de leurs enfants, et celle des malheureux qui meurent dans un lit d hôpital ou dans les bras de *Charlot*, — le prieur de l'*Abbaye de Monte-à-regret!...*

Car ce cimetière des hospices, — qui n'est séparé du grand cimetière que par un petit mur, — ce cimetière des hospices est aussi le cimetière des suppliciés. Allez-y quelquefois, — gens bénévoles et candides qui croyez, avec le docteur Pangloss, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, — et, quand vous en sortirez, vous en sortirez « tout chose! » Ce « tout chose » sera peut-être un remords!...

Ils n'avaient pas loin à aller, ces corps sans tête, pour réunir leurs tronçons, au temps où l'on guillotinait à la barrière Saint-Jacques, qui est à quelques minutes de là.

C'était hier, pour ainsi dire; car il y a deux ou trois ans à peine qu'on a transporté devant la prison de la Roquette l'instrument inventé par le docteur Guillotin. On exécutait à la barrière Saint-Jacques depuis la révolution de 1830, sur ce rond-point ménagé en deçà de la barrière, — à l'endroit où s'arrêtent aujourd'hui les omnibus qui viennent de la barrière Rochechouart.

Cette place est sinistre, cette barrière est comme maudite. Elle ne mène presque nulle part, et l'on n'y passe que pour ses affaires, — et non pour son plaisir.

Je ne fais pas là de la fantaisie et de la mise en scène, — qu'on me fasse l'honneur de le croire. Ce n'est rien, sans doute, qu'une place sans monument indicateur, sans inscription et sans poteau. Il y a là des pavés comme sur toutes les places, et, tout autour, de magnifiques tilleuls comme autour de n'importe quel rond-point. Rien ne crie, rien ne se lamente, rien ne proteste! Seulement, les vieux arbres inclinent de temps en temps leurs vieilles branches grises de poussière, d'un air presque mélancolique, comme pourraient le faire des vieillards avec leurs têtes chenues. Seulement, il n'y a pas, ou presque pas de maisons autour de ce Golgotha des misérables larrons ou des assassins vulgaires! Seulement, pour l'œil et pour l'esprit du rêveur qui interroge tout, — depuis la couleur des pavés jusqu'au frémissement des arbres, — c'est là un lieu maudit, un lieu sinistre, un lieu de mort!

Oui, l'herbe pousse là comme sur un honnête sentier! Oui, les oiseaux chantent en sautant sur les branches de ces vieux arbres qui ont assisté pendant vingt-cinq années au dénoûment brutal de tant de drames judiciaires! Oui, parce que la nature est d'une superbe indifférence pour les douleurs humaines; parce qu'elle n'a de soucis que pour chacune des graines qu'elle fait germer et se développer; parce qu'elle n'a de tendresse que pour ses œuvres immortelles! La créature périssable ne l'émeut pas. L'homme n'est que l'accessoire de sa création grandiose. Il peut mourir sans qu'elle voile sa face auguste et sereine devant son agonie, sans qu'elle interrompe un seul instant sa mission souveraine! Ah! cirons humains, — parce que vous faites des livres et parce que vous bâtissez des cathédrales, — vous croyez valoir mieux qu'un brin d'herbe?... Regardez de votre dernier regard, de votre regard de moribond : les prés sont plus verts, le ciel plus bleu, les fleurs plus parfumées! Ecoutez : jamais les oiseaux n'ont gazouillé de plus joyeuses chansons!...

En traversant la barrière Saint-Jacques et en songeant à sa destination, on ne peut s'empêcher de songer à cette boutade funèbre de Danton : « Il y a des verbes qui ne peuvent se conjuguer dans tous leurs temps... On dit bien : Je serai guillotiné! mais on ne dit pas : J'ai été guillotiné!... »

Ah! si l'on pouvait dire cela! Au moins on saurait à quoi s'en tenir sur bien des choses!...

Maintenant, — avec votre permission, passants, — parlons du cabaret des *Vrais Amis*, tenu par la mère Cadet.

Vous l'avez connu, vous le connaissez, ce cabaret de la mère Cadet, — si populaire sous le nom de *mère des Cab.* Non pas celui qu'elle a ouvert depuis deux ou trois ans, — mais l'autre, le vrai, le seul, où il y avait un jardin planté de sycomores et de treilles qui bourgeonnaient en septembre.

Un cabaret des bons jours, peint en rouge à l'extérieur, avec une cuisine à droite, en entrant, et *Cartouche* gravement campé au milieu, immobile comme un chien de faïence. Brave Cartouche! bon vieil animal! Tu ne mangeras plus de pavés, toi qui les aimais si immodérément autrefois!...

Interrogez la plupart des grands et des petits artistes qui ont fait ou font encore l'illustration et l'ornement des principaux théâtres de Paris, et tous vous répondront, — s'ils ont la mémoire du cœur, et, à défaut de celle-là, la mémoire de l'estomac, — tous vous répondront avec attendrissement : « Brave mère Cadet! »

Brave femme, en effet, qui a donné la pâture à une génération tout entière de ces oiseaux nomades qu'on appelle des comédiens, — à qui le bon Dieu oubliait parfois de la donner!

Tous, ou presque tous, ont passé par sa cuisine hospitalière avant d'arriver à la gloire — ou tout au moins à la réputation! Ils arrivaient de Carpentras ou de Brives-la-Gaillarde, blêmes, éclopés, affamés, tirant la langue et le diable par la queue... Ils venaient frapper à cette porte toujours ouverte; ils entraient, ils s'asseyaient, ils mangeaient, ils buvaient, — *ils se recoquaient*, en un mot!...

Elles y sont venues aussi, toutes ces Célimènes, toutes ces Martons, toutes ces Zerbines, toutes ces Toinettes, toutes ces jeunes premières, toutes ces belles amoureuses, — fleurs charmantes que la vie errante avait un peu décolorées! Vous les avez vues, l'une après l'autre, souvent à quatre ou cinq à la fois, groupes babillards et fredonneurs, assises sur les bancs chancelants, devant les tables vermoulues de ces tonnelles! Que d'aventures racontées! Que de promesses échau-

gées! Que d'infidélités! Que de rêves! Ah! ces tonnelles sont chères à plusieurs! Et quelques-unes de celles qui sont aujourd'hui de grandes dames ou de grandes comédiennes, auraient bien dû se cotiser pour acheter ce jardin qui tiendrait dans une jardinière, — afin d'y voir pousser et reverdir à chaque printemps leurs joyeux et tendres souvenirs d'autrefois!...

Mais les femmes sont oublieuses, les comédiennes surtout, elles qui ont tant de rôles à apprendre qu'elles ne savent plus le lendemain celui qu'elles ont joué la veille!

Ah! Zéphirine, Atala, souvenez-vous du fils de M. Ducantal, ce père si enrhumé! Souvenez-vous, souvenez-vous! Il avait tout quitté pour vous suivre, — avenir et famille, amis et fortune, — pour se faire comédien comme vous, chères comédiennes, pour aller où vous alliez, et recevoir çà et là, dans les salles de spectacle de province, les pommes crues et les œufs durs qui vous étaient destinés!...

Mais non, ne vous souvenez pas! car il ne se souvient plus non plus, lui! Vous avez fait ensemble un rêve charmant, mêlé de pluie et de soleil, d'eau claire et de chansons, de jours sans pain, mais jamais sans poésie et sans gaîté, — et il s'est réveillé le premier, brusquement, un beau jour, qui a été un vilain jour. Depuis, il a voulu reprendre ce rêve au point où il avait été interrompu, mais cela a été impossible! Il y a des rêves qu'on ne fait pas deux fois...

C'est sous ces tonnelles que venaient dîner tous les jours de la semaine un jeune homme de vingt-cinq ans et une jeune fille de vingt ans. Le jeune homme s'appelait Henri; la jeune fille s'appelait Madeleine.

Madeleine était une belle orpheline bien digne d'être adoptée par l'Amour,—ce protecteur-né de toutes les orphelines de vingt ans qui ont de jolies dents, de jolies lèvres, de jolis yeux et de jolis cheveux. Et Madeleine était dans ce cas.

De plus, ouvrière — et sage. Saluons!

Henri, lui, n'était pas assez orphelin. Il était le fils d'un honorable millionnaire du faubourg Saint-Germain, qui aurait bien voulu en faire un notaire, un avoué, un agent de change ou un médecin. Mais Henri avait ses idées là-dessus; et, quand on lui reprochait de jeter sa vie à tous les vents de l'oisiveté, du club, de la chasse et du bal, il répondait en souriant :

— Mon père a eu assez de mal à gagner ses millions pour que je me repose un peu! Si j'étais un pauvre diable, je travaillerais!...

Cette réponse ne manquait pas de logique.

Un des hasards les plus vulgaires de la vie l'avait mis en face de Madeleine. Madeleine était couturière; elle travaillait pour toutes les femmes qui ont des robes à faire, — c'est-à-dire pour les bourgeoises et pour les marquises, pour les grandes dames et pour les petites dames. Une des tantes de Henri Merlet venait de remercier sa faiseuse, — qui s'obstinait à lui faire des jupes trop longues, et à mette quatre lés de plus à ses jupes, sous prétexte que « cela se portait; » sa femme de chambre, qui n'avait pas de préjugés, lui indiqua une petite ouvrière qui demeurait au n° 7 de la petite rue du Bac, et qui mettait aux jupes la longueur et les lés qu'on lui demandait : la tante Merlet fit appeler Madeleine.

Et voilà comment Henri rencontra Madeleine.

Ils étaient jeunes tous deux; ils s'aimèrent — et se le dirent.

Vous devinez le reste.

Ce que vous ne devinez pas, cependant, et ce que je me vois, par conséquent, obligé de vous dire, c'est que Henri,— qui n'était pas un malhonnête garçon, au contraire! — voulut un jour faire de sa maîtresse sa femme.

Honnête jeune homme!

— Un matin donc, au moment où l'on apportait le chocolat de son père, il se présenta devant lui et lui exposa respectueusement son projet.

— Je suis amoureux, cher père, — lui dit-il.

— A merveille, mon garçon!... Tu es dans l'âge où les coqs coquettent auprès des poules... Sois amoureux!

— Amoureux fou, mon père!

— De mieux en mieux! Mais tu commets-là un pléonasme charmant. Qui dit amoureux dit fou...

— J'aime sérieusement, mon père, et je vous supplie de m'écouter sérieusement.

— Comment veux-tu que j'écoute sérieusement des balivernes? Tu viens me parler de tes fredaines amoureuses..... Je n'ai rien à voir là-dedans!... Ne dépense pas trop d'argent, voilà tout ce que je te recommande, dans ton intérêt. Ne fais pas trop de scandale, voilà ce que je te demande, dans mon intérêt... Tu as nom honorable... Ne le traîne pas trop, ni trop longtemps, dans le boudoir des Aspasies et des Phrynés du quartier Latin.

— Vous vous méprenez complétement sur mes projets et sur l'objet de ma visite, mon père... Je ne suis pas si Louis XV que cela!... J'épouse la femme que j'aime.

— Vraiment?...

— Oui, mon père.

— Et quelle est cette vertueuse adorée que tu veux épouser si vite?...

— Une très honnête fille qui s'appelle Madeleine Bernard...

— Madeleine Bernard? — exclama le père stupéfait.

— Madeleine Bernard, — répondit le jeune homme avec la plus grande fermeté, et d'un ton qui prouvait que sa résotion était prise.

— Mais... mais... mais... mon garçon... Madeleine Bernard... n'est-ce pas la couturière de ma sœur Félicité?...

— Elle a, en effet, travaillé deux ou trois fois pour ma tante...

— Tu es fou!... — exclama le vieillard en sautant de dessus son fauteuil. — Tu es fou! tu es fou!...

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, mon père..... Amoureux fou!... Oui!

— Eh bien! va te faire saigner, mon garçon!... mais, de consentement, point! Je ne prêterai jamais les mains à une pareille folie!... On se moquerait de moi!... et je ne veux pas qu'on se moque de moi!... Voilà pourquoi je m'oppose à ton mariage avec cette fille de peu!...

— Alors, je vous ferai mes soumissions, mon père!...

— Fais-moi tout ce que tu voudras... mais va-t-en au diable, ainsi que ta donzelle!... Ni elle ni toi n'aurez jamais un sou de ma bourse... De cette façon, quand tu seras las de manger de la vache enragée et de tirer la langue, tu reviendras tirer le cordon de ma sonnette!... Comme je ne suis pas fier, je t'ouvrirai ma porte et mes bras,— si tu reviens seul, s'entend!

— Voilà le grand mot lâché!... — s'écria Henri avec amertume. — « Tu as de l'argent, épouse de l'argent, et tu seras heureux... Tu n'as pas le sou, épouse la misère, et tu seras toujours misérable!... » Ah! vous comprenez bien mal la fortune, mon père!

— Oh! je sais bien que tu la comprendrais autrement, si tu en avais, monsieur mon fils! Tu t'es nourri l'esprit de belles doctrines puisées dans de beaux livres!... Tu te fais l'apôtre de la gueuserie et du vice!... Tu réhabilites les voleurs et les filles perdues!... Tu refais les consciences et les virginités!... Je connais cela, mais je ne l'aime pas... Serviteur de tout mon cœur!...

— Quoi! mon père, vous, un honnête homme, vous me blâmez précisément de sentiments que vous devriez louer!... Vous ne voulez pas comprendre ce qu'il y a d'honorable pour vous et pour moi, qui sommes riches, à nous unir à la pauvreté honnête!... Quoi! parce que j'ai rencontré sur mon chemin, par une attention de la Providence, une belle jeune fille qui m'aime et que j'aime, vous voulez que je la repousse ou que je la déshonore!...

— Ta! ta! ta!... Je te dis que je connais tout cela aussi bien que toi!... Tu as lu cela dans un tas de mauvais livres qui n'ont aucun rapport avec le Grand-Livre, dans les poésies de M. un tel, dans les romans de M. un tel, dans les mélodrames de M. un tel... Sottises que tout cela! sottises!... Vois plus clair dans la vie, mon garçon, vois plus clair!.. Je ne t'empêche pas d'adorer les femmes, moi, au contraire! Les femmes sont faites pour être adorées!... Mais, quant à les épouser, c'est une autre paire de manches!... Si j'avais été forcé d'épouser toutes les femmes qui m'ont fait l'honneur de m'adorer, on m'aurait envoyé au bagne comme polygame!... Sois donc sage, mon garçon!... On peut être sage et être fou! être fou et être sage!... Aime, mais ne te marie pas!... Quand le moment sera venu, je te donnerai la plus riche héritière du faubourg Saint-Germain!... Sois tranquille! j'ai de quoi t'acheter un marquisat ou une baronie, à ton choix!... Marquis de Merlet! cela ne ferait pas mal, n'est-ce pas? Avec cela, on arrive à tout, mon garçon!...

— Excepté au bonheur, mon père!

— Le bonheur! qu'est-ce que c'est que cela? Encore une de vos billevesées!... Veux-tu dire que je ne suis pas heureux, moi? J'ai bon pied, bon œil et le reste... Je fais mes quatre repas sans en être incommodé... J'ai des valets, des chevaux, des voitures, un château en Picardie, des terres en Normandie...On me salue beaucoup et je ne salue personne!... Est-ce que ce n'est pas le bonheur?...

— J'en ai trop dit et trop entendu, mon père!... — répon-

dit Henri en saluant et en s'éloignant.—J'ai juré à Madeleine qu'elle serait ma femme... et elle sera ma femme!...

Et le brave jeune homme se retira.

Cette conversation, Henri la rapportait à Madeleine le jour même, assis en face d'elle sous l'une des tonnelles du cabaret des *Vrais amis*, — au moment où la mère Cadet leur rapportait la monnaie d'une pièce de cent sous qu'Henri lui avait donnée pour payer leur modeste dîner d'amoureux. Je faisais partie de cette monnaie. C'est ainsi que j'appris l'histoire de ce jeune couple, — si joyeux et si amoureux.

Heureux privilége de la jeunesse! Elle ne doute de rien. Elle marche triomphante, sans se douter un seul instant des casse-cou, des chausse-trappe, des piéges à loup, qui sont semés avec tant de malice, par la Providence, sur le grand chemin de la vie! Elle marche! Elle va! Elle va! La famille? Une misère! Les devoirs sociaux? Une misère! Les exigences sociales? Une misère! La souffrance? Une misère! La misère? Une misère! Est-ce qu'on connaît tout cela lorsqu'on a devant les yeux ces adorables lunettes qui vous font voir tout en bleu!...

En vérité, en vérité, je vous le dis : la jeunesse ne doute de rien, — et elle fait bien.

Ainsi faisaient Henri et Madeleine.

— Et maintenant, mon adorée, — dit joyeusement le jeune homme à la jeune fille, après lui avoir raconté sa conversation avec son père, — et maintenant, allons à l'étang du Plessis-Piquet! Je connais par là un sentier charmant qui s'en va tout de travers comme un aimable ivrogne et qui, après tous ses zigs-zags, vous conduit dans un paradis...

— Qui s'appelle la Fosse-Bazin!... — ajouta Madeleine avec la même gaîté.

— Excellente mémoire, mademoiselle! Vous vous souvenez, je le vois avec plaisir, du nid de verdure où nous avons pépié pour la première fois l'un et l'autre!... Ah! c'est bien gentil à toi, chère Madeleine, de n'avoir pas oublié notre Fosse-Bazin! Ah! l'heureux jour! Ah! l'heure fortunée!... Si notre calendrier contient beaucoup de jours comme celui-là, si notre montre sonne beaucoup d'heures comme celle-là, ah! Madeleine, Madeleine, nous serons trop heureux, et les anges en maigriront de jalousie; n'est-ce pas, Madeleine?

— N'offensons pas le bon Dieu, mon Henri, par notre jactance! Prenons les biens qu'il nous envoie, sans en souhaiter d'autres... Il sait bien ce qu'il a à faire, le bon Dieu, peut-être!...

— Pas toujours! Pas toujours, Madeleine de mon cœur! Et la preuve, c'est qu'il m'a affligé d'un père féroce au lieu de m'envoyer un vrai père de famille qui serait si heureux, à sa place, d'avoir une belle-fille comme toi!... Tiens, « belle-fille » est bien dit! « Bru » rendrait mal ma pensée!... Tu es une belle fille, en effet, Madeleine, et tu ferais une belle belle-fille!... Mon père n'a pas de goût!...

— Oh! quel feu d'artifice de blasphèmes, mon Henri!... s'écria Madeleine d'un air de doux reproche, et en mettant sa main d'enfant sur la bouche de son amant.

— Tu as raison, ma petite Madeleine... Ne parlons pas des autres, puisque les autres ne sont pas amusants... Ne parlons que de nous, de nous, de nous encore, de nous toujours!... Il fait un temps superbe... Sortons! Allons vers ces horizons bleus et verts qui nous appellent et nous sourient!... Vois-tu, vois-tu, Madeleine, les moulins de Fontenay-aux-Roses?.... Ils agitent leurs grands bras et semblent nous dire : « Arrivez donc, arrivez donc; la Fosse-Bazin vous attend!... » Allons-y, chère adorée!... Fêtons l'anniversaire de notre union!... La Fosse-Bazin a reçu nos serments : allons les renouveler à l'ombre de ses arbres, sur la mousse épaisse... Allons!... Tu sais... il y a dans un coin un petit champ de fraises... C'est très bon, les fraises! Et cela sent d'un bon! mais d'un bon!... As-tu remarqué, chère Madeleine, combien les bonnes choses sont belles et combien les belles choses sont bonnes?... La fraise est jolie, elle est délicieuse et elle sent bon! C'est-à-dire qu'elle fait plaisir à trois de nos sens, à nos yeux, à notre palais, à notre nez!... On n'en peut pas dire autant des hommes et des femmes en général!

— Hélas!... — murmura Madeleine en riant.

— Plus loin, — continua Henri, — il y a un petit champ de blé qui doit rapporter bien peu de pains de quatre livres!... C'est un échantillon de champ, ce n'est pas un champ!... Cependant, ne soyons pas ingrats envers lui... Il nous a fourni et nous fournira encore de quoi faire des couronnes avec les petites centaurées bleues qui croissent là parmi les blonds épis et les rouges coquelicots!... Ah! Fosse-Bazin!... Fosse-Bazin! que tu m'es chère!... Il faudra y revenir tous les ans, n'est-ce pas, Madeleine?....

— Oui, mon Henri!... — répondit la jeune fille, les yeux noyés de tendresse.

— Comme c'est nous qui l'avons découverte, — reprit le jeune homme, — nous la débaptiserons, cette petite vallée dont l'entrée est interdite aux profanes par une forêt d'églantiers et de mûriers sauvages!... Nous ne l'appellerons plus « la Fosse-Bazin » mais « le Paradis retrouvé... » Veux-tu, mon ange?...

— Si nous allions le perdre, ce Paradis-là! murmura Madeleine dont le jeune visage s'estompa de mélancolie.

— Bon! voilà ma rose qui se change en scabieuse!... — s'écria joyeusement Henri en embrassant sa belle maîtresse, dont les joues reprirent, sous ce baiser, leur incarnat naturel et ravissant.

— Ce qui nous chassera de ce Paradis-là, chère adorée, ce n'est pas nous, ce sont les Parisiens! Ah! les Philistins maudits! Ah! les vilains monsieurs et les vilaines madames!... Quand ils font invasion dans un pays, tout est perdu, brûlé, gâté, détruit!... Les Parisiens sont la huitième plaie d'Égypte!... Ce sont des sauterelles plus terribles que les plus terribles sauterelles!... Ah! les vilains monsieurs et les vilaines madames!... Qu'ils apprennent, par exemple, qu'il y a, à une lieue et quart de Paris, une prairie bordée de saules, un étang bordé de glayeuls et de joncs où les lavandières vont battre leur linge, le soir; puis, à côté de cette prairie et de cet étang, des bois ombreux, mystérieux, pittoresques... et ils vont accourir!... Quand nous repasserons, dans dix ans, à l'étang du Plessis-Piquet, à Aulnay, à Fontenay-aux-Roses, à Chatenay, à la Fosse-Bazin, cela sera plein de cabarets, de salles de danses et de cafés-concerts!... Hélas! Hélas! Hélas!...

Tout cela était dit, bien entendu, à bâtons rompus, sur le chemin qui mène de Montrouge à Châtillon, puis de Châtillon à Fontenay-aux-Roses, Henri parlait — et Madeleine l'interrompait avec un baiser qu'il lui rendait galamment sur ses belles lèvres rouges, humides et savoureuses comme la pulpe des pêches.

La journée fut une fête pour ces deux braves enfants si pleins de confiance en eux et en l'avenir, pour ces deux braves amoureux — si sincèrement amoureux!...

Les tapis de mousse de la petite vallée les reçurent à bras ouverts, comme bien vous pensez. Les arbres inclinèrent leurs vertes ramures sur leur passage pour leur dire bonjour. Les oiseaux chantèrent, à leur intention, les plus mélodieuses chansons de leur répertoire. Les fleurs leur envoyèrent au nez leurs parfums les plus exquis et leurs senteurs les plus enivrantes. C'était comme une espèce de Cantique des Cantiques que la nature entière entonnait en l'honneur de ce Salomon de vingt-cinq ans et de cette Sulamite de vingt ans.

Ils furent comme grisés par cette joie universelle si bien en harmonie avec la joie de leur cœur. Ils s'aimèrent plus encore ce jour-là que les autres jours...

Madeleine avait ramassé çà et là quelques fleurs bien communes, dédaignées par les savants et par les pharmaciens, mais jolies au possible pour les gens qui savent voir, et, de ces fleurs, elle avait composé un bouquet éloquent comme un sélam d'Orient.

— Tiens, mon Henri! voilà mon bouquet de mariée!... — dit-elle à son amant en lui offrant le produit de sa cueillette parfumée.

— Chère Madeleine!...— répondit Henri, en l'embrassant, peut-être pour la soixante-septième fois.

— Nous achèterons un petit globe et nous mettrons notre bouquet dessous, pour que la poussière ne le salisse pas!... reprit Madeleine. — Ton père ne veut pas que nous nous mariions ensemble... mais nos cœurs le veulent, et nos cœurs parlent plus haut et mieux que ton père... Nous nous passerons provisoirement de l'écharpe tricolore... Tu as dit « oui » devant le bon Dieu; j'ai dit « oui, » moi aussi... N, i, ni, c'est fini! C'est tout aussi sacré que l'écharpe tricolore, n'est-ce pas?

— Folle adorable et adorée! — répondit Henri. — Tu as raison comme a raison l'Amour et comme n'a pas assez souvent raison la Raison... Et puisque tu me donnes ton bouquet de mariée... je vais, moi, te donner notre pièce de mariage... Tiens!... ajouta-t-il en me mettant dans la main de sa maîtresse.

— Un sou!... — dit Madeleine.

— Oui, un sou, un vieux sou, mais parfaitement conservé... ce qui prouve qu'il a été bien sage et qu'il n'a pas couru...

Modeste bouquet, modeste pièce ! simplicité et simplicité !... Cela doit porter bonheur !...

Henri et Madeleine rentrèrent à regret, mais ils rentrèrent. La campagne a des charmes, mais Paris a ses exigences. Ils rentrèrent dans leur petite chambre de la Petite-rue du-Bac, et, dès le lendemain, je fus placé, ainsi qu'il avait été convenu, sur un petit coussin de soie bleu de ciel, façonné par Madeleine, et le bouquet de la veille sous un globe de verre qu'il remplit tout entier.

Cette existence ensoleillée d'amour dura quelques mois encore. Puis, un soir, Henri ne rentra pas.

Les femmes qui aiment—ou qui ont aimé—savent, seules ce qu'il y a de douloureux dans l'attente de l'homme aimé. C'est pour elles, seulement, « que l'attente est cruelle. » Où est-il? Que fait-il? Il me trompe! Il est dans les bras d'une autre femme!... etc., etc., etc. Souvenez-vous! Souvenez-vous, — jeunes Héro qui avez attendu votre Léandre, belles Juliette qui avez attendu votre Roméo, aimables Thisbé qui avez attendu votre Pyrame, tendres Francesca di Rimini qui avez attendu votre Paolo, ardentes Héloïse qui avez attendu votre Abeilard !... Souvenez-vous, souvenez-vous, — et plaignez Madeleine!

Madeleine passa sa nuit dans l'attente et dans les larmes. Puis, le jour qui suivit cette nuit, — puis la nuit qui suivit ce jour, — puis le jour qui suivit cette nuit, — c'est-à-dire pendant trois fois vingt-quatre heures, — elle attendit et pleura. Avec toutes les larmes qu'elle versa, elle aurait eu de quoi se noyer, la pauvre enfant!

Enfin, le quatrième jour, n'y tenant plus, elle prit son cœur et son courage à deux mains — et alla à l'hôtel de monsieur Merlet père.

— Monsieur Henri Merlet?... demanda-t-elle en tremblant et en rougissant à l'affreux homme qui remplissait, dans cette affreuse maison, l'office de concierge.

— Monsieur Henri est parti, — répondit cet homme, en dévisageant avec insolence la modeste visiteuse.

— Parti !... — répéta Madeleine, hébétée par l'étonnement et par la douleur.

— Oui... parti... p, a, r, par, t, i, ti, parti. Comprenez-vous l'apologe, la belle ?... — reprit le valet.

— Parti !... Parti !... Parti !...

— Avec monsieur son père, oui, la belle !...

— Parti sans rien dire !... Oh ! C'est impossible... monsieur... Vous voulez me tromper !...

— Ma belle enfant, vous saurez que je ne ments jamais !... Quand je vous dis que monsieur Henri Merlet est parti, c'est que monsieur Henri Merlet est parti !.,.

— Mais, où est-il ?... — demanda Madeleine, pleine d'angoisses.

— A Venise...

— A Venise !...

— Oui, à Venise... une bien belle ville, à ce qu'on dit... car vous sentez bien que je n'y ai jamais mis les pieds... D'autant plus qu'on prétend que les rues ne sont pas des rues comme les nôtres, et qu'il y a de l'eau partout... on ne doit pas user beaucoup de balais dans cette ville-là ; ni beaucoup de souliers, non plus !... On ne marche qu'en bateaux, en bateaux à doubles semelles, je suppose..... Car autrement...

Madeleine interrompit ce bavard qui ne s'apercevait pas de la douleur qu'elle ressentait.

— A quelle adresse peut-on écrire à monsieur Henri ?..... demanda-t-elle.

— Poste restante !... — répondit l'homme en congédiant Madeleine avec le geste majestueux qu'il avait vu faire par son maître pour congédier les importuns.

Madeleine se retira le cœur brisé.

Elle rentra chez elle, écrivit une longue lettre de reproche et de tendresse à son cher ingrat, la porta elle-même à la poste et s'informa, auprès de l'employé, du temps qu'il faudrait à cette lettre et à sa réponse pour arriver.

— Si la lettre est retirée le jour de son arrivée, — répondit-il, — et que la personne à laquelle elle est adressée ne perde pas de temps, vous pourrez recevoir réponse d'ici à une dizaine de jours.

Madeleine remercia et s'en alla, un peu consolée. Elle avait une telle confiance dans son amant, qu'elle ne doutait pas un seul instant qu'au reçu de sa lettre il ne lui en écrivît une autre pour la rassurer et lui expliquer les raisons de son voyage.

Les dix jours annoncés par l'employé se passèrent sans qu'aucune nouvelle arrivât à la pauvre Madeleine.

Puis après ces dix jours, dix autres jours encore, — en tout : vingt siècles !...

Un soir, son portier lui apprit qu'il avait rencontré sur le boulevard Montmartre, en faisant une course, M. Merlet père.

Madeleine sauta de joie.

— Puisque le père est revenu, c'est que le fils est revenu aussi !... — s'écria-t-elle.

Et, jetant à la hâte sur ses épaules son petit schall de laine, et, sur sa tête, son petit bonnet de linge, elle courut tout d'une haleine à l'hôtel de la famille Merlet.

Le concierge la reçut comme la première fois, — avec un peu plus d'impertinence encore, si la chose est possible.

— Vous demandez?... — lui dit-il.

— M. Merlet... est... de... retour... de... Venise ?... — murmura-t-elle, tout émue.

— Oui... Après ?...

— Et... son... fils... Monsieur... Henri ?

— Est toujours à Venise, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire il y a un mois, la belle !... Après !...

— C'est que... j'ai écrit à M. Henri... et il ne m'a pas répondu...

— Vous aviez mal mis l'adresse... Ou c'est qu'alors il n'a pas jugé à propos de vous répondre... Et je comprends cela... étant sur le point de se marier...

— Se marier, lui, Henri?.,. — exclama Madeleine, épouvantée par cette révélation qui éclatait à son oreille et à son cœur comme un glas funèbre.

— Mais... oui, ma belle !... Est-ce que cela vous contrarie que mon jeune maître se marie ?...

— Non... monsieur... non... je vous remercie... je vous remercie !... — murmura Madeleine d'une voix étranglée.

— Ah ! tant mieux !... Tant mieux !... Parce que, voyez-vous, si cela vous avait contrariée, cela n'aurait absolument rien fait à la chose... et le mariage ne s'en serait pas moins consommé...

Madeleine n'entendit pas les derniers mots de cette odieuse bête, qui n'avait de l'homme que l'habit. Elle était à moitié folle, déjà, et elle entendait dans son cerveau les bruits confus et infernaux qu'entendent les gens qui se noient.

— Henri se marie !... Henri se marie !... — répétait-elle en reprenant le chemin de sa maison.

Pauvre femme !... A cette heure, où son édifice de bonheur s'écroulait avec un fracas épouvantable, elle doutait, — elle qui n'avait jamais douté ! Elle doutait de la vie, elle doutait de Dieu, — elle doutait d'Henri !... Ce que Shakspeare appelle le lait de la bonté humaine, — *milk of human kindness* — tournait et s'aigrissait dans son cœur et sur ses lèvres. Pauvre femme !...

Madeleine rentra chez elle, — dans la petite chambre où elle avait passé tant et de si belles heures, — jeta sur son lit son modeste schall et son modeste bonnet de linge, vint à moi, me prit de sa main fiévreuse, m'embrassa de ses lèvres glacées, et s'écria d'un ton navrant :

— Ma pièce de mariage !... ma pièce de mariage !... Quelle ironie du sort !... Elle sera ma pièce de mort !...

Puis elle descendit rapidement l'escalier et entra dans la boutique du charbonnier, qui formait, à cette époque, l'encoignure de la Petite-rue-du-Bac et de la rue de Sèvres.

— Un sou de charbon, — demanda-t-elle.

Quand elle voulut payer, elle me chercha. Je me fis plus petit que jamais, pour pouvoir lui échapper. Heureusement, j'avais pour compagnon de poche un petit sou belge maussade et refrogné, à qui il importait peu de servir ou de ne pas servir d'instrument de destruction. Elle le retira de sa poche, croyant m'en tirer, et le donna au charbonnier, qui la remercia en riant à gorge déployée, — sans trop savoir pourquoi. Les charbonniers ont souvent de ces lubies-là !...

Madeleine remonta chez elle, calfeutra avec un soin cruel toutes les fissures de la porte et de la fenêtre, plaça le charbon qu'elle venait d'acheter dans un petit réchaud de terre, l'alluma, et, cela fait, se coucha tout habillée sur son lit, — après avoir placé à son corsage le bouquet fané cueilli par elle à la Fosse-Bazin quelques mois auparavant, et aussi après avoir tracé cet adieu à son amant :

« Adieu, Henri ! Vous n'avez pas cru à mon amour. Vous êtes parti ! Vous absent, je n'ai plus rien à faire ici-bas, qu'à mourir !... Je meurs !...

« Je meurs ; ne me plaignez pas : quand ce n'est plus un grand bonheur de vivre, ce ne doit pas être un grand malheur de mourir !...

« Je meurs, mais en vous pardonnant. Les pauvres filles comme moi ne savent pas maudire, elles qui sont maudites, puisque on se contente de les séduire sans les aimer.

« Adieu, Henri; soyez heureux. C'est le vœu bien sincère de celle qui n'a vécu jusqu'ici que par votre amour, et qui ne meurt aujourd'hui que par votre indifférence.

« Madeleine Bernard. »

Au bout d'un quart d'heure, les yeux de Madeleine s'égarèrent, sa figure se convulsa. Elle étendit les mains comme pour saisir quelqu'un ou quelque chose, — pour ressaisir la vie, peut-être! Ses lèvres, violettées par les approches de la mort, s'entr'ouvrirent comme pour proférer un appel suprême. Il y eut lutte de la nature contre la volonté. Une lutte horrible!

Au bout d'une demi-heure, ce drame solitaire en était à son dénoûment. On ne voyait plus clair dans la chambre de Madeleine, obscurcie par la vapeur bleue du charbon... Madeleine était morte.

Le lendemain, vers trois heures de l'après midi, un jeune homme se présentait devant le portier de la maison de la Petite-rue-du-Bac, et le priait d'aller prévenir Madeleine de son arrivée, ne pouvant, à cause de sa faiblesse, monter lui-même cet escalier qu'il avait monté tant de fois.

— C'est inutile, monsieur Henri! — dit le portier avec tristesse. — C'est inutile!... Madeleine est morte!...

— Morte!... morte!... — s'écria le jeune homme en chancelant.

— Elle s'est tuée, monsieur Henri, elle s'est tuée!... Et voici une lettre que nous avons trouvée ce matin sur sa table, lorsque nous sommes entrés chez elle, après avoir enfoncé la porte.

Henri s'empara de la lettre et la lut avidement.

— Oh! je comprends!... je comprends!... — s'écria-t-il en sanglottant et en se tordant les mains avec désespoir. — Elle a douté de moi!... Elle s'est tuée!... Je ne savais rien!... J'étais malade!... On m'a tout caché... ses visites... ses lettres... Pauvre chère bien-aimée!... Elle a douté de moi!... Elle!... Oh! jamais je ne l'ai plus aimée!... Elle s'est tuée!... C'est bien, cruelle Madeleine!... Tu es partie sans moi, mais je vais te suivre!...

Avant qu'on eût pu le retenir, Henri, quoique convalescent, franchit rapidement les cinq étages que Madeleine ne devait plus remonter, et se précipita comme un fou sur le cadavre de sa maîtresse, que gardaient pieusement quelques voisines.

— Madeleine!... Madeleine!... Madeleine!...

Ce furent les seules paroles qu'il put articuler en face de cet épouvantable désastre...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les funérailles de Madeleine furent celles d'une duchesse, — moins les écussons armoriés. Henri fit très bien les choses.

Il paya dix ans de loyer, afin que personne ne vînt habiter la chambre de Madeleine, — cette chambre où il avait aimé. Il recueillit précieusement, comme autant de reliques, tout ce qui avait appartenu à la morte, robes et bijoux, — moi compris, moi surtout.

— Pauvre petit sou!... — murmura-t-il en me retrouvant et en me pressant sur ses lèvres. — Tu étais notre pièce de mariage!... Tu symbolisais pour nous l'honnêteté, la simplicité, la médiocrité!... Je te garderai fidèlement, en souvenir d'elle.

Et il m'emporta dans l'appartement qu'il occupait dans l'hôtel de son père.

Tous les jours il venait à moi, me regardait d'un air mélancolique et soupirait.

Un jour, comme il m'avait laissé par mégarde sur la cheminée de sa chambre à coucher, un domestique maladroit me fit tomber sur le tapis.

Je m'imaginais bien que, le lendemain, Henri s'apercevrait de ma disparition et s'en inquiéterait. Le lendemain vint, Henri vint aussi, — mais ce ne fut pas pour moi. Il prit dans un petit coffret en bois de santal une liasse de lettres que je reconnus pour être des lettres de Madeleine, alluma une bougie et se mit à les brûler toutes, l'une après l'autre, jusqu'à la dernière.

— Adieu le passé!... — s'écria-t-il avec un soupir quand la dernière lettre eut été brûlée et le coffret vidé. — Adieu le passé! et vive le présent!

Quelques instants après cet autodafé on secoua le tapis par la fenêtre, je tombai sur les pavés de la cour — où me ramassa un enfant qui jouait là par hasard.

Elles ne sont pas bien solides, les affections humaines, savez-vous?...

## Chapitre XIV

Statistique. — Etude de doigts; étude de mains. — Citation de Théophile Gautier. — Où peut aller une jolie femme? — Le petit mendiant. — Mes nouveaux compagnons. — Le petit pain. — L'homme qui bat sa femme. — Comment finissent les pauvres.

La vie est multiple. Il n'est pas plus permis à un homme qu'à un sou de raconter toutes les phases de son existence, — depuis le béguin jusqu'au bonnet de soie noire. Une existence ordinaire se compose de cinquante ou de soixante ans. M. Flourens et le célèbre Cornaro prétendent même qu'il y a des centenaires; que dis-je? des centenaires! — des bi-centenaires!!.. Or une année se compose de douze mois; un mois se compose de plusieurs semaines; une semaine se compose de sept jours; un jour se compose de vingt-quatre heures; une heure se compose de soixante minutes. Et l'on sait combien de gens, à Paris surtout, ont des minutes intéressantes. Chaque minute d'une jolie femme est un roman; chaque minute d'un beau garçon est une histoire. Si la trame de ces histoires se ressemble, la plupart du temps, il y a, à chacune d'elles, des broderies différentes: paroles nouvelles sur un vieil air!... Comptez maintenant: 60 fois 24, d'abord, — ce qui fait 1,440; puis 1,440 fois 30, — ce qui fait 43,200; puis 43,200 fois 12 — ce qui fait 518,400; puis enfin 518,400 fois 50 ou 60, — ce qui fait 25,920,000 ou 31,104,000 minutes, *id est* 31,104,000 histoires!... Mettez que je me trompe de la moitié, — et vous aurez encore un total assez rond d'événements intéressants à raconter. Seulement, pour les raconter, il faut se les rappeler, — et la Providence, dans sa prévoyante bonté, a voulu que l'homme avalât tous les jours une chopine d'eau du Lethé, ou mangeât une douzaine de grains de la grenade de Proserpine. L'homme oublie le lendemain ce qu'il a fait la veille: c'est par vanité qu'il dit qu'il a de la mémoire. Aucune mémoire, aucune! Ni la mémoire de l'esprit, ni la mémoire du cœur, ni la mémoire de l'estomac!

Moi qui ne suis ni un homme ni une femme, mais un humble morceau de métal, j'ai eu, durant ma longue carrière, autant d'aventures que n'importe qui de n'importe quel sexe. Seulement, je n'aime pas à me les rappeler toutes; ce serait fatigant et ennuyeux. La vie n'est pas drôle!...

J'aurais pu faire des études de mains nombreuses. Bien des doigts m'ont tenu pendant une heure, pendant une minute, pendant un instant, — des doigts crochus, des doigts velus, des doigts jaunes, des doigts roses, des doigts maigres, des doigts gras, des doigts de meurtrier, des doigts de poète, des doigts d'enfant, des doigts de femme!... Les uns m'ont fait plus d'une fois rêver; les autres, plus d'une fois frissonner. On ne sait pas ce qu'il y a d'impression, d'émotions, de terreurs ou de bonheurs dans un simple contact!..

Je me trouvais un jour dans une bourse de femme, — en compagnie d'un louis orgueilleux et de quelques pièces de cent sous tapageuses et criardes que mon voisinage avait l'air de révolter. Et de fait, au milieu d'eux, moi l'humble petit sou, je ressemblais beaucoup à un ouvrier en blouse au milieu d'une assemblée de notaires et de femmes entretenues. Voyez-vous d'ici l'effet d'une blouse au milieu d'habits noirs et de robes de soie décolletées?...

A chaque choc de l'omnibus, à chaque heurt un peu violent, mes voisins et moi nous nous rapprochions involontairement, — comme se rapprochent les gens dans le danger! Mais aussitôt qu'ils le pouvaient, ils s'éloignaient de moi avec des murmures impertinents et allaient essuyer, contre les mailles de la bourse, l'empreinte de mon contact plébéien.

Je suis né bon, — quoique humble. Je ne me suis jamais révolté contre rien ni contre personne, — pas même contre la bêtise et l'ignorance transformées en méchanceté.

Je me laissai donc injurier par mes voisins; je les laissai se secouer et se laver, comme ils l'entendaient, des souillures qu'ils recevaient de moi, et je me tins immobile le long des mailles de la bourse de soie verte.

J'étais bien, très bien, là, — malgré mes turbulents voisins. J'éprouvais je ne sais quelles sensations étranges, indicibles; j'étais troublé et enivré...

Les mailles de la bourse étaient assez espacées. Par moments, je sentais le contact d'une chair douce et parfumée qui me faisait tressaillir.

Cette main — qui me retenait bien autrement captif que la prison de soie dans laquelle j'étais! — cette main marmoréenne était une main de femme. Cette femme était jeune! Cette femme était belle!

Il en est de certains bonheurs comme de certaines douleurs: on ne peut pas les raconter. Le vocabulaire des hommes et des sous est incomplet; il lui manque les mots les plus essentiels; il n'a, pour ainsi dire, que ceux dont il pourrait se passer.

Je ne vous dirai pas quelle volupté délicieuse j'éprouvais à me sentir ainsi touché par cette main si blanche, si élégante, si douce, si pure, si fraiche sous sa moiteur parfumée, — une main de reine ou de courtisane.

« Dans l'éclat de sa pâleur mate
Elle étalait sur le velours
Son élégance délicate
Et ses doigts fins aux anneaux lourds.

« Une cambrure florentine,
Avec un bel air de fierté,
Faisait, en ligne serpentine,
Onduler son pouce écarté.

« Elle a dû, nerveuse et mignonne,
Souvent s'appuyer sur le col
Et sur la croupe de lionne
De sa chimère prise au vol.

Impériales fantaisies;
Amour des somptuosités;
Voluptueuses frénésies,
Rêves d'impossibilités;

« Romans extravagants, poëmes
De haschich et de vin du Rhin,
Courses folles dans les Bohêmes
Sur le dos des coursiers sans frein,

« On voit tout cela dans les lignes
De cette paume, livre blanc
Où Vénus a tracé des signes
Que l'amour ne lit qu'en tremblant... »

J'étais ému, troublé, grisé; je n'entendais plus rien, je ne voyais plus rien: j'étais heureux!

Tout-à-coup l'omnibus s'arrêta. *Elle* se leva, traversa, avec la légèreté d'une sylphide, le double rang de pieds humains qui encombraient la voiture, sauta sur le trottoir avec plus de légèreté encore, puis se mit à courir pour se réchauffer sans doute, ou pour arriver plus vite chez *elle* — ou chez *lui*.

*Lui*! *Lui*! *Lui*! Homme, j'aurais donné la moitié de ma vie pour être le *lui* de cette *elle*.

Où allait-elle ainsi, par cette soirée d'hiver, à minuit, seule, dans un quartier désert? Etait-elle mariée? Mariée! Elle n'aurait pas mis cette précipitation à aller retrouver son mari: on retrouve toujours assez tôt son mari. Donc, elle n'était pas mariée!

Alors, c'était un amant qu'elle allait voir? Un amant! Quel homme, — en ce monde où j'ai rencontré tant de types vulgaires, laids, hideux, — quel homme était digne d'être aimé d'elle? Ce ne pouvait être qu'un artiste, qu'un poète, qu'un noble cœur, qu'une noble intelligence! Quel mortel pour cette immortelle, pour cette déesse, — pour cette *Venus victrix?*

J'ai su depuis qui, — et je n'ai pas voulu le croire, — pourtant, je l'avais déjà lu dans les *Mémoires d'une femme de qualité* et dans d'autres romans orduriers du XVIII<sup>e</sup> siècle! Si, selon l'admirable expression de Lamartine,

« L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux! »

la femme, créature céleste, ne s'en souvient pas assez!...

Elle marchait donc, elle courait, elle courait, elle courait!

La neige commençait à tomber fine, aiguë, persistante. Les toits des maisons avaient déjà revêtu leurs blanches chemises de mousseline et de dentelle; les pavés reluisaient — nappe d'argent — aux lueurs mélancoliques de la lune. C'était une nuit d'hiver charmante — pour les gens qui, rentrés chez eux, le corps douillettement enveloppé d'une bonne robe de chambre, les pieds dans leurs pantoufles, sur les chenets, devant un immense brasier, fumaient silencieusement, ou causaient, ou lisaient!

Mais pour les passants, pour les patrouilles, pour les voleurs, pour les chiens, — pour toute la race nocturne en un mot, — c'était une nuit bien rude!

*Elle* avait un peu ralenti son pas, — soit qu'elle appréhendât d'arriver trop vite, — soit qu'elle fût fatiguée par la course qu'elle venait de faire. Au détour d'une rue, elle vit entre deux bornes, le long d'un mur, une ombre informe qui se remuait. Puis une voix dolente, — engourdie par le froid, par la faim, par la douleur peut-être, — se fit entendre et demanda la charité.

C'était une voix d'enfant! Son cri de détresse me remua. Les métaux sont moins durs que les hommes! Un enfant! Par cette nuit froide, là, sur ces pavés, dans ce ruisseau! Ah! les enfants, la joie des yeux, la fête du cœur! Chers êtres que la nature a faits roses et rieurs et que la société rend pâles et tristes comme des spectres! Ils sont nés pour traîner le char de Vénus, attelés avec des colombes: on les attèle à des tombereaux; ils traînent des pierres, des immondices, — eux!...

L'enfant répéta sa prière. Il s'adressait à une femme: il fut entendu.

Je sentis un doigt frémissant qui cherchait dans la bourse. Les cinq francs et le louis se faisaient sonores pour être choisis. Ils avaient besoin de liberté, pour briller, pour reluire, pour émerveiller. Cette prison de soie, dans cette main de femme, les étouffait; ils voulaient d'autres horizons, — les misérables ambitieux!

Quant à moi, je dois le dire, je me faisais petit pour n'être pas découvert. Je m'embarrassais à dessein dans les mailles du filet pour que la main ne pût me saisir. J'aimais mon esclavage, j'aimais ma prison, — j'aurais voulu rester toute ma vie dans cette main moite, parfumée, délicate. Non pas que je redoutasse le froid; non pas que je craignisse d'aller dans les pauvres mains gercées et engelurées du petit mendiant! Mais il me semblait que, ne me trouvant pas, *elle* me remplacerait par un de mes voisins, — le louis d'or ou les écus d'argent. Quand on va vers l'être adoré, quand on vole vers le bonheur, le mieux qu'on puisse faire pour y voler plus vite est de se débarrasser de tous les poids qui vous gênent et qui alourdissent votre marche. Et puis, est-ce qu'une femme donne jamais un sou à un pauvre? Elle lui donne sa bourse. La femme n'est-elle pas du même sexe que la Charité?...

Il était écrit que mon bonheur serait de courte durée. J'eus beau me faire petit, insaisissable, invisible, *elle* sut me découvrir, elle sut me prendre. Je sortis de ma prison parfumée.

— « Tiens, mon ami! » — dit-elle en se penchant et en me déposant sur les genoux de l'enfant.

La musique de cette voix résonne encore en moi. On a inventé bien des instruments, les uns de bois, les autres de cuivre, — ceux-ci en écaille de tortue, ceux-là en ivoire; tous font du bruit; aucun n'a l'harmonie, la douceur, l'onction d'une voix de femme. Demandez-le plutôt à tous les gens qui ont aimé!

Elle s'éloigna, et n'entendit pas le murmure de remercîment qui sortait des lèvres bleuies de l'enfant. C'était une de ces phrases toutes faites qu'on apprend à ces pauvres petits êtres et qu'ils adressent indistinctement aux femmes vieilles et aux jeunes femmes, aux jeunes vierges et aux vieilles célibataires: « Cela vous portera bonheur dans votre ménage! »

Hélas!

L'enfant me prit avidement dans sa main engourdie, se leva en chancelant, s'avança sous la lueur d'un réverbère et me considéra pendant quelques instants.

— Ce n'est qu'un sou! — dit-il avec un désappointement navrant.

Et il me plaça, en soupirant, — mais avec précaution — dans la poche de son pantalon de bure.

Je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul.

Oh! la compagnie n'était pas nombreuse, allez! pas choisie, non plus. Elle se composait de deux modestes sous de cuivre, comme moi...

Ils étaient là depuis le matin, dans cette solitude et dans ce silence; l'un était arrivé un peu avant l'autre, et, depuis, personne n'était venu pour les désennuyer. Ils eussent bâillé, s'ils l'eussent osé. Mon arrivée était une distraction. Ils m'en remercièrent et se mirent à me raconter quelques histoires.

L'un d'eux, celui qui était le plus usé, qui avait le plus servi, — à en juger par son effigie absente, — se donnait des airs de sceptique et de blasé qui m'effrayaient. Il déclamait avec aigreur et avec ironie contre les pauvres qui se chauffent mal, qui dînent mal, qui vivent mal — et chez lesquels on n'entend pas le plus petit mot pour rire. Toutes ses histoires contenaient une négation. Il niait la vertu, le dévoûment, l'honneur, la probité, l'amour, l'amitié, — toutes les saintes consolatrices de la vie.

— A quoi ai-je servi jusqu'ici? — disait-il avec un mé-

chant ricanement. — A faire le mal, à corrompre, à séduire! Le beau métier! Ah! si j'étais né louis d'or, ducat, livre sterling, sequin!...

— Vous auriez encore aidé, mieux aidé même, à faire le mal, à corrompre, à pervertir, mon frère! — lui répondis-je avec douceur et avec tristesse.

— Allons! vous êtes encore trop jeune, camarade! — me répliqua-t-il en ricanant.

— Je suis votre aîné, mon frère... Tenez, mon millésime n'est pas usé. Tâchez de le déchiffrer dans cette obscurité.

— C'est vrai! **1774**! Eh bien!... vous êtes un vieil innocent, voilà tout!... Que voulez-vous? Est-ce ma faute si, au lieu de me faire servir à des actions honnêtes, on me force à être le complice d'actions honteuses? Est-ce que la nature nous a faits pour protester? Nous obéissons, voilà tout! Tenez! où croyez-vous que nous allons ce soir?

— Chez des pauvres gens?...

— Nous allons chez une pauvre femme qui allaite un pauvre Jésus et qui est la mère de ce pauvre petit pauvre qui nous tient dans sa poche à l'heure qu'il est... Mais cette pauvre femme a un gredin de mari qui a mérité quatre ou cinq fois la corde et qui ne l'a pas encore obtenue, — parce que, dans ce monde, on n'obtient pas toujours tout de suite ce que l'on mérite... Mais cela viendra, il faut l'espérer.

— Vous connaissez cette famille?

— Parbleu, comme je connais la poche où nous sommes! Voilà trois fois que je fais le même voyage!... Est-ce que cela ne vous est pas encore arrivé, à vous, de repasser dans les mêmes mains?

— Cela m'est arrivé, en effet...

— C'est quelquefois agréable. Mais c'est souvent ennuyeux, comme ce qui nous menace ce soir. Imaginez-vous, camarade, que vous allez tomber dans les mains d'un brigand... Ce brigand, c'est le mari, l'*homme* de cette pauvre femme, son bourreau, comme vous ne le verrez que trop!... Vous ne ferez pas cependant un long séjour dans le logis de ce pendard... Demain matin nous sortirons de Paris, nous irons sur le boulevard extérieur..... Vous ne connaissez pas les boulevards extérieurs de Paris?

— J'en connais un, où j'ai joué un jour au bouchon... Le boulevard Montparnasse, près du cimetière...

— Ah! bon... je sais... je connais... par ouï dire... J'ai fréquenté des boulevards plus tumultueux... Ce n'est pas de ce côté-là... Sur ces boulevards il y a des arbres qui ne sont pas beaux, qui sont mièvres, étiques, sales, — des voyous d'arbres enfin. Derrière ces arbres il y a, de distance en distance, des maisons... Sur ces maisons il y a des numéros plus ou moins gros, des enseignes plus ou moins appétissantes... On boit, on fume, on chante dans ces maisons-là... De temps en temps on voit sortir un homme en blouse, pâle, avachi, aviné, d'allures équivoques .... C'est là que va le gueusard auquel la brave femme dont je vous parle est liée devant Dieu et devant les hommes... C'est là qu'il passe ses journées et quelquefois ses nuits... Quand il revient, il est ivre, et il bat sa femme!...

— Sa femme qui allait un enfant?...

— Parbleu! si elle n'allaitait pas un enfant, il ne la battrait pas... non! il la tuerait...

— Oh! m'écriai-je avec une tristesse mêlée de dégoût.

— C'est comme ça, mon camarade! Mais attendez! il faut que je vous dise comment il se fait que, parti du logis de cet homme, j'y revienne ainsi par la même filière..... C'est bien simple, allez! Il y a là, dans cet enfer où cet homme va se damner, une bonne âme qui s'est égarée, on ne sait comment, dans un vilain corps... C'est une malheureuse fille qui est née dans le ruisseau et qui y mourra, quoiqu'elle soit plus digne que d'autres de mourir dans un bon et honnête lit, entourée de faces heureuses et bienveillantes... Enfin! il paraît que c'est ainsi dans le monde! Cette homme aime cette femme, — qui le méprise. L'argent qu'il lui donne, — vous savez d'où il vient, elle ne le sait pas, mais elle le devine, — cet argent lui brûle les mains... Elle sort quelquefois, pas souvent, la pauvre âme! Quand elle sort, elle rencontre un petit mendiant qui est toujours accroupi à la même place, entre les mêmes bornes, le long du même mur... Alors elle lui donne tous les sous qui lui ont été donnés par l'homme, et elle s'en retourne plus gaie, plus légère, rouler sa pierre dans son enfer..... Elle donne à cet enfant, en souvenir de celui qu'elle eut un jour, il y a bien longtemps, d'un homme qu'elle aimait beaucoup et qui se moquait d'elle!... L'enfant nous rapporte fidèlement, trop fidèlement à la maison, le pauvre chéri! Et voilà l'histoire! elle n'est pas longue, mais elle n'est pas morale!

— Et Dieu existe pourtant! — murmurai-je.

Le petit bonhomme s'était arrêté. Il contemplait d'un œil convoiteur, derrière les carreaux d'un boulanger, les pains de la première fournée du matin, qui fumaient encore dans leurs mannes.

Il nous tourmentait l'un après l'autre d'une main fébrile... Tantôt il nous prenait tous les trois, tantôt il n'en prenait que deux, puis il les laissait retomber, s'éloignait, revenait... Évidemment il subissait une tentation irrésistible!... C'est si bon le pain du bon Dieu, quand on a faim!

Et il avait fain, le pauvre petiot! Il avait bien faim, car il entra dans la boutique du boulanger, dont la porte était par hasard ouverte, prit un petit pain d'une main tremblante, s'empara de mon camarade le sceptique, tout joyeux de l'aventure, et le déposa sur le comptoir en faisant une belle révérence.

Quand il fut dehors, il regarda le pain avec ivresse, le baisa frénétiquement, le mit dans son sein, irrésolu, inquiet, troublé. Puis, enfin, le besoin l'emporta: il le mangea!...

Quand ce petit pain fut mangé, qu'il n'en resta plus une miette, plus un atôme, le pauvre petit être se repentit de l'avoir mangé. Il tâta sa poche avec désespoir: au lieu de trois sous, qu'il comptait rapporter au logis, il n'en avait plus que deux!... Et puis, ce pain, qui était si tendre, si savoureux, si bon, aurait fait plaisir à sa mère!...

Toutes ces réflexions l'agitèrent. Il pleura tout le long de la route. Au moment d'entrer, il s'arrêta. Il avait peur du châtiment!

Mais il fallait rentrer, quoi qu'il dût en arriver. Il rentra, la tête basse, l'œil rougi, les mains tremblantes...

Il y avait sur le carreau de la chambre une femme et un enfant; la femme était morte, l'enfant était mort. La femme était morte de froid, de faim et de douleur; l'enfant était mort tout simplement de faim. C'était déjà assez!

— Mère!... Mère!... Mère!... — dit le petit garçon en se jetant sur ces deux cadavres glacés. — Mère!... c'est de ma faute... J'étais arrivé trop tard!... Mère, pardonne-moi..., j'avais trop faim!... Mère!... Mère!... Mère!...

Le mari ne rentra qu'au petit jour, sombre, aviné, terrible.

Il ne vit rien d'abord que l'aîné de ses enfants qu'il battit et dont il vida les poches, — par habitude.

Puis il aperçut sa femme et son dernier né, sur le carreau.

Alors il eut peur, il eut honte, il eut remords, et, pour la première fois depuis longtemps, il embrassa chastement sa femme au front, lui enleva son fichu, qu'il baisa religieusement en pleurant, et, avec ce fichu, — se pendit à une poutre de la chambre.

---

## EPILOGUE.

Les passants se font de plus en plus rares sur le quai Conti, — à cause du froid. Je n'ai plus de goût pour ce bavardage dans le désert. D'ailleurs, ce soir ou demain peut-être, je ferai mon saut dans l'éternité, — c'est-à-dire dans le creuset. Je suis sorti de la foule et j'y retourne, pour ressusciter un de ces jours sous une autre forme. Rien n'est perdu dans la nature; la nature ne le veut pas, — et les hommes le veulent encore moins. Ce sont eux qui savent à merveille tirer deux moutures du même sac. Les hommes

sont économes,—même les plus prodigues. De plus, ils sont ingénieux et industrieux. J'ai connu un pauvre diable de poète qui s'étonnait un jour de voir des Auvergnats mal habillés — de la rue de Lappe ou d'ailleurs — acheter de la vieille ferraille, du vieux cuivre et de vieux os.

Il ne savait pas, ce jeune ignorant, qu'avec le produit de ces vieux os, de ces vieux cuivres, de ces vieux morceaux, les vieux Auvergnats mal habillés s'achètent, au bout de quelques années, des maisons en vraies pierres de taille neuves, — parce qu'avec les vieux os on fabrique d'excellents engrais, avec les vieux fers d'excellents fers neufs, avec les vieux cuivres d'excellentes batteries de cuisine. Les fous dédaignent; les sages ramassent. Les Auvergnats sont des sages.

Ainsi ressusciterai-je un jour. Sous quelle forme? Peut-être comme coussinet de locomotive, c'est-à-dire comme véhicule « du char du progrès. » C'est là mon ambition et je désire la voir réalisée. En tout cas, ma mission utile est loin d'être terminée en ce monde. J'ai de nombreux avatars à parcourir ; j'ai de nombreuses choses à faire et à voir. Il en est ainsi de tout ce qui vit, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, — cet autre insecte! La mort est un mot inventé par un faiseur d'antithèses. Rien ne meurt ici-bas. Tout se transforme et se renouvelle. C'est pour cela que certains hommes s'étonnent de savoir des choses qu'ils n'ont pas apprises; il les connaissaient déjà dans leurs existences antérieures. Pythagore se souvenait bien d'avoir été pêcheur, soldat, puis je ne sais plus quoi, à des siècles de distance. Les générations d'hier ont servi de fumier aux générations d'aujourd'hui, et les générations de demain pousseront drues et splendides sur l'humus formé par les générations d'aujourd'hui! Le grand Demiourgos sait bien ce qu'il fait, si les hommes ne savent pas ce qu'ils font. Je l'ai dit en commençant : je le dis en finissant. Le grand Demiourgos n'est pas un imbécile!

Je n'ai pas la prétention d'avoir intéressé quelqu'un avec les histoires décousues que j'ai racontées au hasard de mes souvenirs. Il m'a plu de parler haut : j'ai parlé. A présent que je suis fatigué, il me plaît de me taire : je me tais.

Bonsoir.

FIN DES MÉMOIRES D'UN VIEUX SOU.

# LE CABARET DU PÈRE CENSE

Je ne connais pas le pays que regrettait Mignon, — le pays « où fleurit l'oranger. » Mais je connais un nid de petits villages qui ressemblent à ceux de Breughel-de-Velours et qu'on appelle Meudon, Clamart, Fontenay, Aulnay, le Plessis-Piquet, etc. Il y a là des sentiers perdus bordés de fraises, des chemins creux bordés de haies de sureau, des avenues seigneuriales bordées d'ormes antiques et de tilleuls séculaires. Puis de blanches villas aux pignons ardoisés, de brunes chaumières aux toits fleuris de ravenelles, des retraites d'artistes, des Thébaïdes de poëtes, des Paraclets de désabusés, des nids d'amoureux, — une oasis de dix lieues!...

Châteaubriand et Henri Delatouche sont venus là, — et ils y sont restés le plus longtemps qu'ils ont pu. La nature est encore, — voyez-vous! — la maîtresse la plus sincèrement et la plus constamment aimée! On quitte toutes les autres pour revenir vers elle, — qui vous reçoit toujours avec son éternel sourire et qui vous offre, comme au premier jour, son inaltérable beauté!...

Depuis quelques années, ce bouquet de villages que je viens de nommer se peuple chaque dimanche de promeneurs et de promeneuses qui en ignoraient autrefois le chemin. Les Parisiens ont bien voulu honorer de leur présence les châtaigniers d'Aulnay; et, grâce à leurs encouragements réitérés, on est parvenu à faire de cet adorable endroit une sorte de foire de Saint-Cloud — ornée de restaurateurs et de tirs au pistolet — qui manque complétement de gaîté. Quant à la poésie, elle est absente depuis ce moment-là. Ces aimables Parisiens du dimanche ne peuvent pas toucher à un tableau du bon Dieu sans le gâter! Ils ont trouvé le moyen de remplacer les sylvains et les hamadryades d'artrefois par des débris de pâtés et de bouteilles de vin à 15!... Il leur serait si facile de rester chez eux, — où ils s'amuseraient davantage!...

Depuis quelques années s'est établi, — à deux minutes d'Aulnay, à la sortie de Fontenay-aux-Roses, au bas d'un chemin creux qui mène à l'étang du Plessis-Piquet, — un cabaret très pittoresque qui deviendra bientôt un restaurant parisien, j'en ai grand peur! C'est le *Cabaret du père Cense*!...

Au début, c'était modeste — et poétique comme tout!... Une maisonnette couverte en chaume, derrière laquelle se trouvait un quinconce de peupliers pleins de frissonnements et de murmures. On entrait là comme chez soi; on serrait la main au père Cence et la patte à son chien; on causait de la pluie et du beau temps, tout en commandant son omelette au lard, et on allait soi-même choisir le lapin qu'on destinait aux honneurs douloureux de la casserole... Puis on s'asseyait à l'ombre des grands peupliers, devant une table en vrai vieux bois, sur des bancs irrésolus dans leurs intentions d'équilibre, — et l'on buvait en causant d'amour, d'art ou de poésie, selon les moments et les convives.

Depuis... mais alors, c'était ainsi, — et je ne veux me rappeler que le modeste bouchon d'alors, et non l'orgueilleux restaurant d'aujourd'hui. Les commencements sont toujours charmants — en tout!... D'autant plus que nous y venions alors boire frais et causer chaud avec des maîtresses roses, simples, ingénues presque — j'ai dit presque! — qui faisaient très bien dans ce décor rustique, avec leurs petites robes d'indienne, leurs petits bonnets de linge et leurs petites allures bonnes filles qui nous plaisaient tant!...

Où sont-elles, nos amoureuses? Où est-il, le bouchon primitif du père Cense? Le plâtre et la pierre ont remplacé le toit de chaume et les murs en terre jaune si pittoresques en leur nudité, si propres et si joyeux en leur simplicité. Le cabaret du père Cense porte aujourd'hui des robes de soie, — comme nos amoureuses, — et l'on y mange, dans de l'argenterie, un tas de choses charmantes, mais détestables et fort cher, — toujours comme nos amoureuses!

Mais encore une fois le présent m'importe peu! Je ne veux parler ici que du passé.

C'était hier! On y venait très peu le dimanche, — à cause des Parisiens, gens fort aimables, comme vous savez!... En revanche, on y venait beaucoup dans la semaine. Les premiers bourgeons nous voyaient accourir empressés, — avec une foule de chansons aux lèvres et au cœur. Nous venions y boire à la santé de ceux et de celles que nous aimions — et qui nous aimaient.

Nous avions alors une foule de prétextes à toasts : les premiers lilas, les premiers muguets, les premières jacinthes, les premières asperges et les premières fraises! Au besoin même, si les prétextes nous avaient manqué, nous en aurions inventé! Nous avions alors l'imagination aussi fertile que le cœur. Que de serments échangés! Que de gibelottes dévorées! Que de baisers dérobés! Que de fraises au kirch englouties! Que de chansons entonnées sur des airs impossibles! Que de litres vidés dans des verres invraisemblables!... Ah! dormez désormais sur le lit de plume de l'oubli, chers souvenirs de ce temps jadis! Dormez et ne vous réveillez plus!...

Il était à la mode alors, ce cabaret rustique du père Cense! Non pas que le beau monde le fréquentât : non, — heureusement. Mais un monde à part qui est aussi beau que l'autre, — et qui vaut mieux à beaucoup d'égards! Un monde d'artistes et de poëtes, de musiciens et de sculpteurs dont la réputation était faite ou commençait à se faire : Courbet, le maître peintre d'Ornans, — François Bonvin, le successeur de Chardin, etc., etc.

Henri Sieurac, un disciple de Véronèse; Alexandre Leclerc, un disciple de Coustou; Antonio Watripon, un admirateur trop passionné de François Villon; J.-J. Debillemont, Marc Trapadoux, etc., etc.

Quatre ou cinq printemps ont passé sur ce petit coin de terre plein d'ombre et de gaîté; quatre ou cinq hivers ont neigé sur ma cervelle; pleine — à cette heure — de mélancolie absurde et de papillons ridicules. Je n'irai plus là-bas sous ces grands arbres qu'on démolira peut-être demain pour y planter des maisons. *Je n'irai plus au bois, les lauriers et les myrtes sont coupés.*

D'ailleurs un souvenir s'y rattache qui me pèse et me barre ce chemin que mes pieds connaissaient si bien. Les souvenirs sont sans pitié; quand ils vous reviennent, ils reviennent bien, et ils ne vous font grâce de rien.

La journée avait été joyeuse. Du soleil partout, et dans nos têtes et sur nos têtes, dans nos verres et dans nos cœurs. Nous nous étions dit pour la centième fois des choses qu'on a toujours du plaisir à se redire, et la nuit était venue, puis l'heure du départ.

Nuit digne de cette journée! En ce temps-là, nous avions tous nos jambes de sept lieues, et la route est si agréable de Fontenay-aux-Roses à Paris! On partit joyeusement bras dessus, bras dessous, *les uns avec leurs femmes et les autres tout seuls*, — comme dans la chanson de Malborough. Les pavés se faisaient doux pour les bottines, qui trottaient allègrement en battant une mesure amoureuse; les sentiers se faisaient parfumés pour saluer ces passants et ces passantes enflambés de gaîté. On ne marchait pas vers Paris, on marchait vers les rêves empourprés et radieux comme on en sait toujours faire à vingt ans.

Nous traversions Châtillon, un village simple comme bonjour, avec une petite église d'un style encore plus simple. J'avais là — marié et père déjà — un honnête garçon, mon *copin* de collége, mon ami d'enfance, qui s'était très-courageusement fait ouvrier, et qui avait bien fait! Mieux vaut cent fois ces rudes professions à marteau, lime ou rabot, qui fatiguent le corps et non la cervelle, qui brisent les membres et non le cœur. On ne fait pas de livres, mais on fait des enfants. On n'est pas connu de la foule, mais on est estimé de ses voisins; on n'a pas de grandes joies, mais on n'a pas de grandes douleurs; on n'est pas un grand homme, mais on est un honnête homme. Ah! le doux oreiller qu'on doit avoir pour mourir!

Il y avait un mois que je n'avais vu mon ami G*** dont la maison donnait sur la place de l'Église. Nous passions; les fenêtres du premier étage étaient éclairées, et brillaient dans la nuit comme deux grands yeux tristes. Il me prit alors fantaisie de l'appeler, pour qu'il fît accueil à cette bande de fous et de folles qui ne demandaient qu'une nouvelle occasion de rire, de chanter et de boire.

J'appelai donc, on ne me répondit pas; j'appelai encore, même silence.

Cependant les fenêtres étaient ouvertes et derrière les rideaux blancs s'agitaient des ombres confuses qui trahissaient la présence de plusieurs personnes. J'appelai de nouveau, et deux ou trois voix de la troupe affolée appelèrent avec moi. Un chien se mit alors à hurler lamentablement, une ombre parut à une des fenêtres, se pencha sur le balcon, regarda dans la rue, et répondit d'une voix qui me brûla les entrailles : « Il est mort! »

Je revins seul cette nuit-là.

ALFRED DELVAU

Paris — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.

50 CENTIMES LE ROMAN COMPLET ET ILLUSTRÉ

ÉDITION J. BRY AÎNÉ, ÉDITEUR

# BIBLIOTHÈQUE BLEUE

ROMANS DE CHEVALERIE DES XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> SIÈCLES

Publiés, sur les meilleurs textes, par une Société de Gens de Lettres

SOUS LA DIRECTION D'ALFRED DELVAU

## PROSPECTUS

Le succès de la *Bibliothèque Bleue* a dépassé toutes nos espérances. Nous n'avons encore publié que dix romans de cette collection, et déjà les plus nombreuses et les plus vives marques de sympathie sont venues nous encourager à faire plus encore, c'est-à-dire à publier *quatre romans par mois*, au lieu de deux ou trois, comme nous nous y étions engagés tout d'abord.

Ce succès, peut-être sans précédent dans l'histoire de la librairie, nous l'expliquons par le soin que nous avons apporté à la mise en œuvre de ces romans de chevalerie, texte, illustrations, lettres ornées, format, caractère, etc. Nous l'expliquons surtout par l'à-propos merveilleux de cette publication.

Où pourrait-on voir, en effet, une plus grandiose analogie qu'entre les prouesses épiques des chevaliers du Moyen-Age, des preux du roi Artus et du roi Charlemagne, et les héroïques faits d'armes de nos soldats, qui continuent si bien les traditions glorieuses des soldats de la République et de l'Empire? C'est la même fougue, la même vaillance, le même mépris de la mort, la même soif de gloire, le même bonheur aussi, il faut le dire avec empressement. Là et là, ce sont des héros qui combattent et qui vainquent. Le *Moniteur* inscrit les noms des champions modernes : la *Bibliothèque Bleue* enregistre les titres des champions d'autrefois. C'est le *Livre d'or* de la chevalerie!

Et puis, à côté de ces luttes gigantesques, de ces combats homériques, auxquels prennent part les Lancelot du Lac, les Guérin, les Tristan, les Roland, les Olivier, les Gérard de Nevers, les Ogier, les Fils Aymon, les Gérard de Roussillon, les Perceforest, tous les preux du roi Artus et tous les vaillants chevaliers du roi Charlemagne, robustes cœurs dans de solides armures, il y a tout une série de fées et d'enchanteurs, de belles filles et de nains aimables, Morgane et Merlin, Mélusine et Obéron, Viviane et Esterelle, fabricateurs d'élixirs de longue vie, marchandes de philtres amoureux, sirènes et providences, abîmes et paradis!... Nous ne savons pas beaucoup de livres aussi attrayants, aussi merveilleux, aussi amusants, car le rire s'y mêle à la terreur, les grands coups de vin aux grands coups d'épée, les gaberies aux malédictions, les baisers d'amoureux aux incantations fantastiques, et l'on sort de ces romans-là comme on sort d'un rêve!...

### EN VENTE

| | | | |
|---|---|---|---|
| N° 1. — Les Quatre Fils Aymon, | 50 cent. | N° 6. — Guérin de Montglave, | 50 cent. |
| N° 2. — Huon de Bordeaux, | 50 — | N° 7. — Mélusine, | 50 — |
| N° 3. — Pierre de Provence, | 50 — | N° 8. — Artus de Bretagne, | 50 — |
| N° 4. — Tristan de Léonois, | 50 — | N° 9. — Ogier le Danois. | 50 — |
| N° 5. — Gérard de Nevers, | 50 — | N° 10. — Flore et Blanche-Fleur. | 50 — |

Ces dix Romans, réunis sous une jolie couverture, forment un très beau volume. — Prix : 5 fr.

**En cours de publication :**

LANCELOT DU LAC, — PERCEFOREST, — PERCEVAL LE GALLOYS, — GIGLAN, FILS DE GAUVAIN, — GYRON LE COURTOIS, — MÉLADIUS DE LÉONNOYS, — ISAÏE-LE-TRISTE, — MESSIRE CLERIADUS, — TURPIN, — DOOLIN DE MAYENCE, — LE CHEVALIER MABRIAN, — GERARD D'EUPHRATE, — MEURVIN, — FIER-A-BRAS, GALIEN RÉTHORÉ, — JOURDAIN DE BLAVES, — BEUVES DE HANTONNE, — PONTHUS, — JUDAS MACHABÉUS, — HECTOR, — MERLIN, — AMADIS DE GAULE, — LA COMTESSE DE PONTHIEU, — OLIVIER DE CASTILLE, — ROLAND AMOUREUX, — JEAN DE PARIS, — GERARD DE ROUSSILLON, — LES NEUF PREUX, — DOM URSINO LE NAVARIN, — REGNER LODBROG, — LES CHEVALIERS DU SOLEIL, etc., etc.

*Prix du roman* COMPLET *illustré, composé de* 3 *à* 4 *feuilles grand in-*8° *à deux colonnes, de* 16 *pages chacune, réunies sous une belle couverture bleue :*

**50 CENTIMES** pour Paris; **60 CENTIMES** pour la province.

PARIS, CHEZ LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES, RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 31.

50 CENTIMES UN ROMAN COMPLET ILLUSTRÉ

PUBLIÉ PAR J. BRY AINÉ

# BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

## PROSPECTUS

Chaque série de 50 centimes contiendra toujours la matière de deux volumes de cabinet de lecture, et sera illustrée d'une ou de plusieurs gravures, selon la longueur du roman.

### EN VENTE

**Mémoires d'un vieux Sou**, par Alfred Delvau et Pierre Bry. » fr. 50 c.

**Les Bâtards de l'Enfer**, ou les **Chauffeurs de l'Inde**, 1re série » 50

— 2e série » 50

### EN PRÉPARATION

**Naufrage et Aventures** de P. Viaud. » fr. 50 c.

**Les Charbonniers Calabrais**, par Hippolyte Demanet, » 50

Plusieurs romans de LUCHET, KAUFFMANN, PONROY, A. ROLAND, BATAILLE, etc.

# BIBLIOTHÈQUE FRANCO-ITALIENNE

PUBLIÉE PAR J. BRY AINÉ

50 centimes un ouvrage complet, illustré de 5 à 6 gravures par Gustave Doré, Garin, etc.

**Garibaldi, Vie et Aventures.** » fr. 50 c.

**Les Martyrs d'Italie sous la Domination Autrichienne**, » 50

**Le petit Caporal des Zouaves**, » fr. 50 c.

**Histoire populaire de la Campagne d'Italie**, » 50

PARIS — 1859

EN VENTE CHEZ LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES,

10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10.

Paris — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 31

